
6
I
21


L.10.



EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES.

PAR LE PERE BOURDALOUE,
de la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.





A PARIS,
Chez RIGAUD, Directeur de
l'Imprimerie Royale.

M. D CC. XXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.





EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.



SUITE

SUITE
DES
EXHORTATIONS
SUR LA PASSION
DE
JÉSUS-CHRIST.



EXHORTATION
SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES RENDUS CONTRE JESUS-CHRIST.

Multi teſtimonium falſum dicebant adversùs eum, & convenientia teſtimonia non erant.

Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point. En ſaint Marc, chap. 14.



Le moyen que tous ces témoignages puſſent convenir enſemble, puiſqu'ils étoient contraires à la vérité, & qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'impoſture eſt tous les jours ſujette à *Pſal.*
ſe contredire & à ſe démentir : *Mentita eſt* *26.*

iniquitas ſibi ? C'eſt ce que nous voyons dans ces faux témoins, qui dépoſent contre J. C. & qui ſe font ſes accuſateurs devant le Tribunal de Caïphe, alors Grand-Prêtre, & revêtu de l'autorité pontificale, pour connoître de toutes les cauſes qui concernoient la religion. Ils allèguent bien des faits, ils produiſent bien des preuves, ils s'étendent en de longs diſcours ; mais rien ne ſe ſoutient ; & ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne ſont inſpirés les uns & les autres, que par l'eſprit de menſonge & par la paſſion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devoit, en juge équitable, réprimer leur audace ; & les Scribes, les Phariſiens, les princes des prêtres, les anciens de la Synagogue, tous aſſemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'impoſer ſilence à ces impoſteurs & de les confondre, ſe déclarent en leur faveur, & deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi verò ſacerdotes & omne concilium quærebant adversùs Jeſum, teſtimonium.* (Marc. c. 14.)

Voilà, Chrétiens, quoique d'une maniere en apparence moins odieuſe, ce qui arrive encore chaque jour dans la ſociété humaine & dans les converſations du monde. Il eſt vrai qu'on ne ſe porte pas communément à des calomnies atroces, & qu'il eſt

moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croit innocent : mais du reste est-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de se déchirer mutuellement par de cruelles & d'injurieuses médisances ? Et toutes injustes, toutes criminelles qu'elles sont, en a-t-on quelque remords dans l'ame, & s'en fait-on quelque scrupule ? Avec quelle liberté les débite-t-on ? avec quelle facilité les écoute-t-on ? Deux désordres dignes de tout le zéle évangélique, & contre lesquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'est aussi de quoi je prétends vous entretenir. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, & désordre de la médisance dans celui qui l'écoute. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, & qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs, qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce sera la premiere partie. Désordre de la médisance dans celui qui l'écoute, & qui souvent n'est pas moins condamnable que ce pontife & que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre le Fils de Dieu : ce sera la seconde partie. La matiere est d'une extrême conséquence, & mérite toutes vos réflexions.

I. PARTIE.

C'EST le caractère de l'iniquité, de se parer autant qu'elle peut, des dehors de la plus exacte justice, & d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les régles les plus essentielles. Ainsi quoique la mort du Fils de Dieu eût été déja résolue dans un conseil secret des Pharisiens & des Pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, & de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au Tribunal du Grand-Prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, & juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves; & dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs & de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jesus-Christ, & sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite & la plus irréprochable; cet homme qui dans ses paroles & dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes; pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement & révolter toute la nation; pour un usur-

pateur, qui prétend se faire Roi, & ose attenter aux droits & à l'autorité du Prince ; pour un impie, qui blasphême la loi de Moyse, & qui parle même de renverser le Temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, & avec l'intention la plus pure & la plus innocente, ils la relévent, ils l'empoisonnent, ils l'interprétent à leur gré, & lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas : c'est que ce sont des gens prévenus ; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, & qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvû qu'ils contentent leur haine & qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, & ils ne suivent que leur animosité & leur ressentiment. C'est de quoi le Prophéte, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignoit avec tant de raison : Ils ont aiguisé leurs langues ; ils les ont rendues aussi subtiles & aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels : *Lingua eorum gladius acutus.* *Ps. 56.*

Or, mes Freres, le même crime que commirent à l'égard de Jesus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, & dans

les médiſances que nous en faiſons avec ſi peu de retenue & ſi peu de modération. Car, prenez garde, s'il vous plaît, & faites-en avec moi la comparaiſon, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accuſateurs du Fils de Dieu avançoient contre lui mille impoſtures, & je ſoutiens que rien ne nous eſt plus ordinaire dans nos médiſances, que d'y mêler des fauſſetés, que peut-être nous ne connoiſſons pas comme telles, mais qui le ſont en effet, & dont nous aurions dû mieux nous inſtruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude & pour n'y être pas trompés. Ces accuſateurs du Fils de Dieu vouloient le noircir dans l'eſprit de ſes juges, & le faire condamner; & vous ſçavez que l'injuſtice de la médiſance eſt de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'eſtime publique, & d'expoſer le prochain aux mépris & aux jugemens les plus déſavantageux. Ces accuſateurs du Fils de Dieu n'agiſſoient que par paſſion; & l'expérience de la vie nous apprend aſſez que le principe le plus commun de tant de médiſances où l'on ſe porte ſi aiſément & impunément dans tous les états, même les plus ſaints, c'eſt une ſecrette paſſion qui nous anime & qui veut ſe ſatisfaire. Expliquons-nous, & conſidérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je ſçai combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée & préméditée, nous paroît odieuſe ; & je ne puis ignorer que pour peu qu'on ait de droiture d'ame & de probité, on ne voudroit pas imaginer des titres d'accuſation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels & comme des vérités. Ce n'eſt pas que nous n'en ayons vû de nos jours, & que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres & ſur certains ſujets. Il n'y a rien qu'un faux zéle de religion n'ait employé, & qu'il n'emploie pour décréditer, non point ſeulement quelques particuliers, mais des ſociétés entiéres qui s'oppoſent à ſes progrès. Les plus évidentes ſuppoſitions ne lui coûtent plus alors à ſoutenir, & lui ſemblent ſuffiſamment juſtifiées, dès-là qu'elles peuvent ſervir à ſes deſſeins & favoriſer ſes entrepriſes. Cependant, Chrétiens, je veux bien reconnoître que la médiſance ne va pas toujours juſques-là, & que ce ſont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même tems ce que j'oſe avancer, & de quoi le ſeul uſage du monde doit pleinement nous convaincre. C'eſt qu'il n'y a guère de médiſances où la vérité même, outre la juſtice & la charité, ne ſoit au moins bleſſée en quelque ma-

niere ; où elle ne ſoit au moins altérée, déguiſée, diminuée. Combien d'hiſtoires ſe racontent dans les entretiens, comme des choſes certaines & avérées, & ne ſont néanmoins que de faux bruits & de ſimples imaginations ? On les croit comme on les entend, & on les répéte de même. Elles deviennent communes par une démangeaiſon extrême qu'on a de les publier, & d'en informer toutes les perſonnes à qui elles ne ſont point encore parvenues. S'il étoit queſtion de les vérifier, quelle preuve en pourroit-on produire ? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes. Récit auſſi mal fondé, que la créance que nous y avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le tems, & l'on a la confuſion d'appercevoir l'erreur dont on s'étoit laiſſé prévenir, & dont on a prévenu les autres. Je le penſois ainſi, dit-on, & j'en avois oui parler de la ſorte. Belle & ſolide excuſe ! Comme ſi c'étoit une raiſon ſuffiſante pour former votre jugement & pour l'appuyer, que quelques rapports vagues & ſans autorité ; comme ſi vous ne deviez pas ſçavoir qu'il n'eſt rien de plus incertain ni de plus trompeur ; comme ſi la ſageſſe ne demandoit pas d'autre examen, lorſqu'il s'agit de flétrir votre frere & de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que des

gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en sont dans la suite, ni plus réservés, ni plus circonspects, & qu'on les trouve toujours également disposés à recevoir tous les mauvais discours qu'on leur tient, & à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne disent rien, qui dans le fonds ne soit vrai : mais ce fonds qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on ? Quelles circonstances y ajoute-t-on ? Sous quelles couleurs empruntées le représente-t-on ? De quels prétendus embellissemens l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on ? On fait là-dessus mille raisonnemens ; on en tire des conséquences ; on en veut pénétrer les motifs, les vûes, les intentions, les principes les plus secrets : tout cela autant de fantômes qu'on se figure, & autant d'idées vaines & chimériques où l'esprit s'égare & se perd. Or n'est-ce pas là ce qui arrive presque sans cesse dans ces conversations où l'on met si volontiers en jeu le prochain ? & n'est-ce pas ainsi que sans vouloir être calomniateur, & sans croire l'être, on l'est toutefois, sinon absolument, du moins en partie & sur des points très-essentiels ?

Mais sans aller plus loin, & à se renfermer précisément dans les bornes de la médisance, je n'ai, mes Freres, qu'à vous la

faire considérer en elle-même, pour vous en faire connoître l'injustice. Injustice la plus griéve, pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conserver & à réparer, qui est l'honneur. Et en effet qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? Eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté & déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siécle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, & qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit & qu'il suit en matiere du point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres : mais tout cela n'attaque après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or il préfère l'honneur à tous ces biens : d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers Auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est-il une bi-

ſarrerie pareille à la nôtre ? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens ; nous ſommes ſur cet honneur, ſenſibles à l'excès ; il n'y a rien, pour ſauver cet honneur, à quoi nous ne fuſſions prêts de renoncer ; nous nous en déclarons hautement, nous le témoignons dans toutes les rencontres, & la moindre atteinte faite à cet honneur, eſt capable d'exciter dans nos cœurs les reſſentimens les plus amers : mais par une contradiction qui ne ſe peut comprendre & que nous ne juſtifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enléve aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Eſt-ce là raiſonner conſéquemment ? Ou bien abandonnons ces grands principes, auxquels nous paroiſſons ſi attachés, & que nous faiſons tant valoir touchant l'honneur ; ou bien reconnoiſſons notre injuſtice, lorſque nous le bleſſons ſi aiſément dans autrui, & que nous en tenons ſi peu de compte.

Injuſtice d'autant plus condamnable, que l'honneur eſt un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour ſe faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, & des épreuves les plus critiques & les plus rigoureuſes.

Eſt-elle faite ? que ne faut-il point pour s'y confirmer, & pour la défendre de tout ce qui en pourroit obſcurcir l'éclat ? Car cet éclat d'une réputation ſaine & heureuſement établie, eſt comme la glace d'un miroir, à qui la plus foible haleine ôte dans un moment tout ſon luſtre. Nous avons un tel penchant à croire le mal ; nous ſommes même ſi accoutumés à l'augmenter & à l'exagérer, qu'une parole ſuffit pour perdre un homme, une femme, dans notre eſtime. Nous prenons cette parole dans tous les ſens, & toujours dans les plus mauvais, parce que c'eſt la perverſité naturelle de notre cœur, qui nous la fait interpréter. De ſorte que la meilleure réputation & la plus juſte, eſt tout d'un coup renverſée, & que ſouvent il n'eſt preſque plus poſſible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute ſa fleur, & ne la peut plus reprendre ; & dès qu'une fois l'honneur eſt endommagé, la tache eſt preſque ineffaçable & le dommage ſans remède. Vous direz dans la ſuite tout ce qu'il vous plaira ; vous prendrez tous les ſoins imaginables, pour guérir le coup que vous avez porté, & pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations & tous vos ſoins, on ſe ſouviendra toujours de tel mot qui vous eſt échappé ; on s'en tiendra là, & l'on

·aitera tout le reste de discours étudiés & e cérémonies.

Qu'est-ce donc que la médisance ? c'est omme une grêle, qui ruine dans un jour, & même en beaucoup moins de tems, 'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de mesures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que sera-ce de détruire une réputation achetée si cher & au prix de tant de peines ? Mais vous ne la détruisez, dites-vous, que par une vérité, & la vérité ne peut être contre la justice. Erreur : car il ne vous est pas permis de faire connoître toute vérité. Quoique ce soit une vérité, tant qu'elle demeure secrette, ma réputation est entiére, & vous l'entamez ; j'ai droit à cette réputation, & vous m'en privez ; je suis dans une possession actuelle de cette réputation, & vous m'en dépouillez ; ce que j'ai fait est caché, & vous le révélez. Voilà votre injustice, & envers Dieu, & envers moi-même : envers Dieu, puisqu'il vous avoit défendu de me ravir un bien dont j'étois le maître, & que vous violez sa loi ; envers moi-même, puisque sans raison vous attentez sur ce qui m'appartenoit le plus légitimement, & que par une espéce d'oppression vous me l'arrachez des mains, & le dissipez.

Oui, Chrétiens, c'eſt ſans raiſon que le médiſant ſe porte à de pareils attentats contre la réputation de ſon frere, & c'eſt auſſi ce qui met le comble à ſon crime. Car je n'ai garde d'appeller de véritables raiſons une vengance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalouſie mortelle, un eſprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démeſurée de parler, de railler, de plaiſanter; une légéreté ſans attention, ſans réflexion, ſans ménagement ni diſcrétion. Or ne ſont-ce pas là les principes de la médiſance? Reprenons.

Une vengeance outrée: on ſe croit bien fondé à rendre médiſance pour médiſance. Il a dit ceci de moi, & je dis cela de lui; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerois-je? Conduite en quelque ſorte tolérable parmi des Juifs, parmi des Idolâtres & des Païens; mais ſi expreſſément réprouvée dans des Chrétiens, à qui Jeſus-Chriſt a donné cette grande régle de pardonner toute injure, & de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins ſi l'on y obſervoit quelque proportion: mais pour une choſe qu'on a dite de vous, & qu'on n'a dite qu'une fois; peut-être même pour le ſeul ſoupçon que vous en avez, il y a des années entiéres que vous pourſuivez ſans

âche cette perſonne, & que vous la déirez.

Une haine envenimée : c'eſt aſſez d'être al enſemble, d'avoir enſemble quelque iſpute, quelque conteſtation,quelque proès, pour conclure qu'on peut publier cone ſon ennemi tout ce qu'on en ſçait, ou out ce qu'on en croit ſçavoir. De-là, dans a défenſe d'une cauſe, tant de faits ſcandaeux que l'on recueille & que l'on produit, ans autre ſujet, ni d'autre avantage, que de contenter ſon animoſité, & de couvrir l'adverſe partie de confuſion.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaiſent pas, & dès-lors on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaiſent-ils pas ? il ne faut point nous demander pourquoi : car nous ne le voyons guère nous-mêmes, & nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en ſoit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, & que nous en avons je ne ſçai quel éloignement, on ne leur paſſe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'eſt un plaiſir de les faire ſans ceſſe paroître ſur la ſcêne, & d'en divertir les compagnies.

Une jalouſie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de ſoi-même c'eſt un vice honteux & humiliant ; mais ſans l'avouer, on ne la ſent pas moins. Jalouſie ingénieuſe

à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors, & à lui donner les couleurs les plus spécieuses. Jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus & de ses perfections. Jalousie entre des partis différens ; sur-tout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, & par-là même plus sujettes à médire & plus piquantes dans leurs traits satyriques & médisans.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi dans la même vocation, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre & à le décréditer ; c'est qu'il voudroit tout attirer à soi, & profiter aux dépens de celui-là qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi dans la cour d'un Prince la médisance est si fort en regne, & pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, & que tous ne pouvant occuper telle & telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourroit y aspirer préférablement à vous, & les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi dans le cours d'une intrigue criminelle ce rival se déchaîne à toute occasion & avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écarter, & qu'il pré-

:nd posséder seul l'infâme & malheureux
bjet de ses désirs.

Que dirai-je encore? Une humeur cha-
;rine & critique : le monde est plein de
es censeurs par état, qui ne voient dans
: prochain que ce qu'il y a de défectueux,
u ce qui en a l'apparence. Du moins est-
e à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout
e reste : n'ayant, ce semble, d'autre occu-
ation, ni d'autre satisfaction dans la vie,
ue de déclamer, tantôt contre l'un, tan-
ôt contre l'autre ; cherchant en tout & y
rouvant, selon leurs bisarres idées, de
uoi exciter le fiel qui les dévore, & sur
uoi le faire couler.

Un zéle mal entendu : ô que de médi-
ance par-là sont justifiées, sont consacrées,
ont sanctifiées ! Un médisant dévot, un
nédisant zélé ou prétendu tel, est le plus
ı craindre. D'un air tranquille & compo-
é, d'un ton pieux & modeste, il en dira
lus, que l'emportement le plus passionné
& la plus ardente colère n'en peut inspirer.
Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu
service à Dieu, & s'en fera-t-il un mérite
uprès du Seigneur. Content de lui-même,
l ira devant un autel ou au pied d'un ora-
oire, épancher son ame, & croira pouvoir
dire comme David : Dans un matin, ô mon *Ps. 100.*
Dieu, sans autre glaive que celui de la lan-

gue ou que celui de la plume, je combattois tous les ennemis de votre loi, & j'exterminois tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal; & si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable & bien chrétien! Vous n'avez rien contre lui, & vous le frappez aussi rudement, que s'il y avoit entre vous & lui l'inimitié la plus déclarée! Vous ne lui voulez point de mal, & vous lui en faites! Vous n'avez en vûe que de vous réjouir: hé quoi, de le noircir & de le diffamer, de le rendre au moins un sujet de risée, & de lui ôter par-là toute la douceur de la société humaine; de lui causer mille chagrins, & de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu! Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux, qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles & les dissensions.

Enfin une légéreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion: on raisonne de tout, à propos & hors de

propos ; on dit tout ce qu'on ſçait, & ſouvent tout ce qu'on ne ſçait pas ; on n'a rien de ſecret, & quoi que ce ſoit qui s'offre à la penſée, on le jette d'abord tel qu'il ſe préſente. Ce n'eſt point deſſein prémédité ; j'en conviens. C'eſt vivacité : mais cette vivacité, ne falloit-il pas la modérer ? Ne falloit-il pas vous en défier ? Ne falloit-il pas profiter de tant d'occaſions, où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avoit emporté au-delà des bornes ? En ſerez-vous quitte quand vous direz à Dieu, Je n'y penſois pas ? Il vous répondra que vous deviez y penſer. Car que vous n'y ayez pas penſé, le prochain n'en ſouffre pas moins ; & c'eſt à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, Chrétiens : voilà les principes de la médiſance ; or de tels principes, que peut-il venir que de mauvais & de corrompu ? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle, & nous garantir d'un des dangers les plus préſens d'en être exclus pour jamais ; ſi même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours, & couper la racine de mille peines, de mille diſgraces, de mille affaires déſagréables ; *Qui vult diligere vitam, & dies videre bonos* : que ferons-nous pour cela ? c'eſt de ſuivre l'important avis que nous donne le Prophéte 1. Petr. c. 3.



Ps. 33. en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo.* C'est, dis-je, de veiller sur notre langue, & de la régler ; d'y mettre un frein, &, si je puis m'exprimer de la sorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonspection & de sagesse, qui en arrête l'intempérance, & qui en réprime les saillies. Ainsi nous éviterons le désordre de celui qui fait la médisance, & vous allez encore apprendre à éviter le désordre de celui qui l'écoute : c'est la seconde partie.

II. PARTIE. QU'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur & de conscience, pour s'attaquer à l'innocence même, & pour imaginer contre elle des faits supposés & de prétendus sujets d'accusation, c'est une des iniquités les plus criantes & les plus dignes de toute la sévérité des loix. Mais que ceux encore que Dieu a établis, & qu'il a revêtus de sa puissance pour réprimer cette audace, l'autorisent au contraire, l'appuient, & lui laissent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît & de l'avancer impunément, c'est le comble & le dernier degré de l'injustice. Or voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cause de Jesus-Christ, & à l'égard des faux témoins qu'on a subornés contre cet homme - Dieu. Comme

and-Prêtre & ſouverain Juge, Caïphe
voit les rejetter & même les châtier. Il
ɔitévident que leurs témoignages ſe con-
diſoient, & par conſéquent qu'il y avoit
ıs leurs dépoſitions de l'impoſture &
menſonge. Il n'ignoroit pas au nom de
i ils parloient, ni de qui ils étoient les
niſtres & les ſuppôts. Il ſçavoit qu'ils
ɔient gagés par les ennemis du Fils de
eu pour l'opprimer & le faire périr. Mais
:n loin de s'oppoſer à une ſi damnable
treprise & de confondre ces calomnia-
ırs, il les reçoit favorablement, il les
oute, il ſe joint à eux, & tire de la bou-
e du Sauveur du monde un aveu tou-
ant ſa divinité, dont il lui fait un crime,
qu'il traite de blaſphême : *Quid adhuc* *Marc.*
ſideramus teſtes? Audiſtis blaſphemiam. *c. 14.*
ɔurquoi tout cela? c'eſt qu'il entroit dans
utes les paſſions des Scribes & des Do-
eurs de la ſynagogue; c'eſt qu'il étoit
i-même d'intelligence avec les Juifs, pi-
ıés contre Jeſus-Chriſt; c'eſt qu'il étoit
en aiſe d'avoir, pour le condamner, des
'euves au moins apparentes, s'il ne pou-
ɔit en avoir de réelles & de ſolides. Voi-
ce qui le rend ſi facile à entendre tout,
uelque peu de vrai-ſemblance qu'il y dé-
ouvre, & quelque perſuadé qu'il ſoit que
e ſont autant d'inventions & autant d'ar-

tifices de la plus injuste & de la plus violente cabale.

De-là, Chrétiens, que viens-je vous enseigner, ou de quelle erreur voudrois-je aujourd'hui vous détromper ? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée assez juste, & sur lequel on suit sans scrupule des principes très-contraires néanmoins, & à la raison & à la religion. D'être auteur de la médisance, de la faire & de la débiter, c'est ce que les ames vraiment chrétiennes reconnoissent aisément pour une injustice & un désordre ; mais d'y prêter seulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas, autant qu'il est possible, & de n'y former nulle opposition, c'est ce qu'on ne pense guère à se reprocher, & ce qu'on met au rang des fautes les plus légères & les plus pardonnables. Or je soutiens que sans rien dire soi-même au désavantage du prochain, on peut toutefois, par la seule attention qu'on donne à la médisance, pécher très-griévement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer & de blesser l'honneur d'autrui, c'en est pareillement un de ne le défendre pas de tout son pouvoir & de ne le pas maintenir. Je soutiens que Dieu là-dessus nous a chargés de l'intérêt de nos freres ; que c'est un devoir, sinon de justice,

justice, au moins de charité; & que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin, & par-là même s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je; & voilà pourquoi saint Bernard disoit de la médisance, que c'est un étrange mal & bien funeste, puisque du même trait elle cause la mort à trois personnes: à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit: à celui qui médit, & qui perd la vie de l'ame en perdant la grace de Dieu; à celui dont on médit, & qui perd en quelque sorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenoit; enfin, à celui devant qui l'on médit, & qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts, & qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence. Tout ceci ne souffre nulle contestation: mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, & que vous sçachiez précisément à quelles régles vous pouvez dans la pratique & vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différents, soit à l'égard de celui qui fait la médisance, ou à l'égard de celui qui l'écoute: un état de supériorité, un état d'égalité, & un état de dépendance. Comme je ne veux rien ou-

trer, je conviens que chaque état a ses obligations particulieres, & que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant ? Je puis lui fermer la bouche, je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres & trop mordans; je puis hautement lui déclarer & lui faire entendre, que ce n'est point par de tels entretiens, qu'on me peut plaire ; que le christianisme nous les interdit, & qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer, ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur ? je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance, ni de m'élever aussi ouvertement contre elle & avec la même force : mais je puis au moins me taire, & par mon silence la laisser tomber ; mais je puis, par un air grave & sérieux, donner à connoître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit & que je n'y prends point de part;mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation, & peu à peu la tourner sur d'autres sujets;mais je puis même,par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les adoucir: car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela que fais-je ? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet, &

j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous sçavoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres & personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, & que nous les fomentons. Or écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée & d'un plein gré, quand on pourroit, ou la repousser directement & la combattre, ou l'éluder adroitement & la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser & la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une maniere sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât par-tout des contradictions; que la plûpart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte, & disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux & à la proscrire; que la fermeté des égaux &

même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais, ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, & que l'esprit y fût appliqué : ah ! mes Freres, dites-moi s'il y auroit alors beaucoup de médisans, & même dites-moi s'il y en auroit un seul ? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter & de l'exciter, se voyant au contraire, ou honteusement rebutée, ou reçue froidement & négligée, oseroit-elle se produire ? Le chercheroit-elle avec tant d'ardeur? Seroit-elle si hardie & si téméraire à s'expliquer ? N'y garderoit-elle pas plus de mesures? N'y apporteroit-elle pas plus de réserve ? Il est donc incontestable que ce qui l'entretient, & ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, & l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits

ır qui il lui plaît, & comme il lui plaît
;'eſt pour cela que ſaint Jérôme s'écrioit :
Ieureuſe la conſcience qui ne s'attache,
i à voir le mal, ni à l'entendre! *Felix* *Hieron.*
ɔnſcientia quæ nec audit, nec aſpicit ma-ɩm! Prenez garde, je vous prie : ce ſaint
)octeur ne ſe contente pas de dire, qu'heu-
:ux eſt l'homme qui ne ſe porte point à
ıal parler, mais qui ne s'arrête pas même
écouter le mal, pourquoi? parce qu'il ſe
ıet par-là à couvert d'un des péchés les
lus griefs, & en même tems les plus or-
inaires.

Non, mes chers Auditeurs, rien de plus
rdinaire que d'avoir les oreilles ouvertes
tous les mauvais contes qui ſe font, & à
ɔutes les hiſtoires ſcandaleuſes qui ſe ré-
itent. Je puis ajouter, que c'eſt auſſi l'un
es plus dangereux écueils où l'innocence
ɔit expoſée dans le commerce du monde.
Jne ame chrétienne & prévenue des
:ntimens de la religion, peut avec moins
e difficulté s'abſtenir de la médiſance &
e la prononcer jamais elle-même : mais
e ne la pas entendre, c'eſt de quoi il n'eſt
as poſſible de ſe garantir ſans une vigi-
ınce continuelle ſur ſoi-même, & ſans
ne réſolution à l'épreuve de toutes les
ccaſions & de toutes les tentations. De-
ı vient, pour peu qu'on ait la conſcience

timorée, qu'il eſt rare que nous allions parmi le monde, & que nous nous mêlions dans les converſations du monde, ſans en revenir avec quelque ſcrupule dans le cœur ſur ce qui s'eſt dit du prochain, & ſur la maniere dont nous l'avons reçu. Je me trompe, Chrétiens, & je devrois plutôt reconnoître, en le déplorant, qu'il eſt rare & très-rare, que nous ayons là-deſſus le moindre ſcrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médiſance, & d'en raiſonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaiſance, on l'écoute par un reſpect humain & par une lâche condeſcendance, on l'écoute par une vaine curioſité ; & ce qu'il y a de plus criminel enfin, on l'écoute par une ſecrette malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à diſtinguer dans le péché dont on ſe charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'eſt guère touché des intérêts du prochain, & qu'on ne ſe croit nullement engagé dans ſa cauſe, on laiſſe parler chacun ainſi qu'il juge à propos. Ce n'eſt pas mon affaire, dit-on, & cela ne me regarde point. Ce n'eſt point moi qui ai entamé cette matiere ; & dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur & que témoin. Sur

ce beau principe, on se rassure, & l'on se tient quitte de tout. Si dans les visites qu'on rend & qu'on reçoit, si dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidélement observée & l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, & l'on en bénit le Seigneur: mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine; pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation, que de se tenir neutre & de ne se point déclarer: comme si voyant mon frere attaqué avec violence & sur le point de périr, je pouvois sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, & lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'indignité d'une telle conduite & pour la condamner, d'avoir recours à la religion: il suffit de consulter la loi de la nature & la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout tems la médisance a été, & est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, & rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, & les sujets les plus solides cau-

ſent bien-tôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les eſprits,& pour y répandre une gaieté qui leur rende le commerce de la vie agréable ? Il faut que dans les aſſemblées le prochain ſoit joué & donné en ſpectacle par des langues médiſantes : il faut que par des narrations entrelaſſées des traits les plus vifs & les plus pénétrans, tout ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans une ville, dans un quartier, ſoit repréſenté au naturel & avec toute ſa difformité : il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang & ſoient étalées ſucceſſivement & par ordre. C'eſt alors que chacun ſort de l'aſſoupiſſement où il étoit ; que les cœurs s'épanouiſſent, que l'attention redouble, & que les plus diſtraits ne perdent pas une circonſtance de tout ce qui ſe raconte. Les yeux ſe fixent ſur celui qui parle ; & quoiqu'on ne lui marque pas expreſſément le plaiſir qu'on a de l'entendre, il le voit aſſez par la joie qui paroît ſur les viſages, par les ris & les éclats qu'excitent ſes bons mots, par les ſignes, les geſtes, les coups de tête. Tout l'anime ; & ſe trouvant en pouvoir de tout dire, ſans que perſonne l'arrête, où ſa paſſion, où ſon imagination ne l'emporte-t-elle pas ? On ne ſe retire point qu'il n'ait ceſſé, & l'on s'en revient enfin d'autant plus content de ſoi, que ſans

lesser, à ce qu'on prétend, sa conscience, on a eu tout le divertissement de la conversation la plus spirituelle & la plus réjouissante. Voilà ce qu'on met au nombre des amusemens permis, & de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, sans que l'innocence de l'ame en soit endommagée.

On l'écoute par un respect tout humain & par une lâche condescendance. C'est un ami qu'on craint de choquer, c'est un maître qu'on ménage & qu'on veut flatter, c'est même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, & dont on se laisse dominer. On sçait bien ce qui seroit du devoir de la charité, & l'on voudroit y satisfaire; mais l'assurance & le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on est, & l'on se reproche sa foiblesse, mais on ne peut venir à bout de la surmonter. De-là ce consentement forcé; mais apparent, qu'on donne à la médisance. On la condamne dans le fond du cœur: mais de la maniere dont on y répond, il semble audehors qu'on l'approuve; il semble qu'on entre dans toutes les pensées du médisant, dans toutes ses idées & tous ses sentimens. Or par-là même on l'y confirme; & bien loin de le guérir, on le perd, & l'on se perd soi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout & tout sçavoir ? je dis tout ce qui ne les regarde point, & qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange & de plus bisarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut avoir une connoissance exacte des affaires des autres, & qu'on tient en quelque sorte registre de tout ce qu'ils font & de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejetter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux & très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, & l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; & moi, c'est ce que j'appelle perfidies & médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; & moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique ? Comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles & captieuses; avec ces longs circuits, pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'ame, pour l'engager insensi-

blement à vous le révéler, pour abuser de son ingénuité, ou plutôt de sa simplicité ? Il faudroit lui enseigner à se taire, & l'on use de toutes les industries, & de toutes les instances, pour lui arracher une parole qu'elle devroit retenir. Cependant on se sçait bon gré d'avoir découvert telle chose, qui n'est pas connue. On en triomphe, on s'en fait un faux mérite ; & ce sera beaucoup, si dans peu l'on ne la rend pas publique, & l'on ne produit pas au jour tout le mystère. Achevons.

On l'écoute par une secrette malignité. Un homme a des précautions à prendre & des mesures à garder. Il n'auroit pas bonne grace de s'élever hautement contre cet autre, & de déclamer contre lui. On ne l'en croiroit pas; & tout ce qu'il diroit, ne feroit nulle impression. On l'attribueroit à chagrin, à ressentiment, à prévention, à mauvaise volonté, parce qu'ils sont mal ensemble, & qu'ils ne se voient point; parce qu'ils sont liés à des partis tout contraires, & que le monde est instruit de leur division; parce qu'ils sont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puisse être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, & s'il ne lui convient pas, qu'il lui est doux de trouver quelqu'un qui prenne

ſa place & qui parle pour lui ! Peut-être par bienſéance en fera-t-il paroître quelque peine ; peut-être même affectera-t-il d'excuſer ce qu'il entend, & d'y donner un bon ſens. Mais que la malignité eſt artificieuſe ! Il en dira trop peu pour une ſolide juſtification, & aſſez pour animer l'entretien, & pour engager encore à de plus amples détails & à de nouvelles médiſances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant & mieux vaudroit-il qu'il eût ouvert ſon cœur, qu'il en eût ſuivi tous les ſentimens, & qu'il eût jetté au-dehors tout le fiel dont il eſt rempli.

Quoi qu'il en ſoit, mes Freres, préſervons-nous de la médiſance comme du poiſon le plus contagieux & le plus mortel. C'eſt l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Eſprit, en comparant la langue du
Pſ. 139. médiſant avec la langue du ſerpent : *Acuerunt linguas ſuas ſicut ſerpentis.* Le ſerpent pique ; ce n'eſt qu'une morſure : mais de cette morſure, le venin ſe communique dans toutes les parties du corps. Le médiſant parle : ce n'eſt qu'une parole ; mais bien tôt cette parole retentit par-tout. On ſe la redit les uns aux autres ; & pour uſer de cette figure, comme un ſouffle empeſté, elle infecte également, & toutes les bouches d'où elle ſort, & toutes les oreil-

les où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain, & ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention néceſſaire, mais du reſte en y obſervant toutes les régles d'une correction charitable : c'eſt-à-dire, en l'avertiſſant, en le reprenant de lui à nous, & non en publiant ſes imperfections & ſes vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous, & que nous n'en ſoyons point reſponſables, qu'avons-nous affaire de rechercher ſes actions ? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger & de le cenſurer ? Chacun devant Dieu portera ſon fardeau ; c'eſt à chacun de penſer à ſoi, ſans vouloir étendre plus loin ſes vûes. Que de ſoins ſuperflus dont on ſe délivreroit ! Que de retours fâcheux qu'on s'épargneroit ! Que de querelles & de démêlés qu'on préviendroit ! Que de péchés qu'on éviteroit ! Combien une médiſance a-t-elle troublé de familles, de ſociétés, de communautés ? combien a-t-elle bleſſé de conſciences, & combien d'ames a-t-elle damnées ? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci eſt, non-ſeulement la plus univerſelle, mais la plus dangereuſe & la plus difficile à vaincre. L'Apôtre ſaint Jacques en étoit

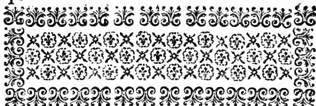
bien persuadé, & nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit, que la langue est un feu, qui ne cherche qu'à s'échapper & à consumer tout; *Et lingua ignis est*: que c'est un mal inquiet, qui n'a point de repos & qui n'en donne point; *Inquietum malum*: qu'il n'y a aucune espéce de bêtes si sauvages & si farouches que l'homme n'ait sçu réduire, mais que pour la langue on ne la peut dompter; *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages, & qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Jacob. c. 3.

Au reste, mes chers Auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, & si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jesus-Christ un beau modéle de patience. Imitons ce divin Maître, & ne soyons point plus jaloux de notre réputation, qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai: reconnoissons-le humblement devant Dieu, & consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement & sans raison, qu'on nous accuse: contentons-nous, our notre défense, d'une simple exposi-

tion de la vérité ; & laiſſons au Seigneur le ſoin d'une plus entiere juſtification. Il y pourvoiera dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous combleroit de ſes malédictions, nous ſommes heureux, ſi nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, & obtenir la gloire éternelle que je vous ſouhaite, &c.





EXHORTATION SUR LE JUGEMENT DU PEUPLE CONTRE JESUS-CHRIST EN FAVEUR DE BARABBAS.

Respondens autem Præses, ait illis: Quem vultis vobis de duobus dimitti ? At illi dixerunt: Barabbam. Dicit illis Pilatus: Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus? Dicunt omnes: Crucifigatur.... Sanguis ejus super nos & super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans. En saint Matth. chap. 27.

S'Il y a une image naturelle du péché, & du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, Chrétiens, où nous voyons

tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner sur le Fils même de Dieu la préférence à un insigne voleur, & consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu homme si injustement répandu, & sa mort poursuivie avec tant de violence? Combien d'autres réflexions me fourniroient l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avoit reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissemens & de cris de joie, & l'avoit comblé de bénédictions; l'obstination invincible & l'animosité des Pharisiens, qui non contens de tout ce qu'ils avoient déja entrepris contre Jesus-Christ, veulent achever de le perdre, & forment le détestable dessein de le faire crucifier; la foiblesse de Pilate qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connoît toute l'innocence, & qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice, & lui fait l'affront de le mettre en parallele avec Barabbas: que ne pourrois-je pas, dis-je, vous représenter sur-tout cela, & quels sujets de morale n'aurois-je pas à traiter? Mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome; & dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de griéves transgressions de sa loi, il me

suffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr & à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos ames, & à vous en préserver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choses à considérer dans le péché : premiérement, la malice du péché ; & secondement, la peine du péché. Or l'un & l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimés, & ce sera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant Jesus-Christ, lui préférent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une si indigne préférence, ils se rendent devant Dieu responsables du sang de Jesus-Christ: voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en sacrifiant à nos passions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes, & à quoi nous nous exposons, en suscitant contre nous le sang de Jesus-Christ & toute la justice de Dieu. C'est tout le sujet de votre attention.

I. PARTIE. Pilate étoit trop éclairé pour ne pas voir la fausseté des accusations que formoient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvoit rien qui lui parût digne de mort ; & selon

un reste d'équité que son cœur ne pouvoit démentir, il pensoit aux moyens de sauver le Juste opprimé par la calomnie, & de le délivrer des mains de ses persécuteurs. C'étoit une coutume depuis long-tems établie & constamment observée, qu'à la solemnité de Pâques on élargît un prisonnier, & qu'on en laissât au peuple le choix. Or entre les autres, il y en avoit un plus connu par ses crimes; c'étoit Barabbas: homme convaincu de meurtre, de sédition, des attentats les plus noirs, & pour cela réservé au dernier supplice. Que l'occasion, ce semble, étoit favorable au dessein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adresse en particulier aux princes des Prêtres & aux anciens de la synagogue. Il s'adresse en général à tout le peuple assemblé devant lui. Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, & qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jesus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* S'il eût eû à traiter avec des esprits moins prévenus & moins possédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne se déclarassent en sa faveur, & que dans une telle comparaison ils ne prissent au moins des sentimens assez équitables, pour ne le pas abaisser au-dessous d'un scélérat

Matth. c. 27.

& d'un infâme ? Pilate l'efpéroit, il fe l'étoit promis : mais que peut-on fe promettre d'une populace émue, conjurée, furieufe ; fur-tout, quand de faux docteurs fecondent fes emportemens, & qu'elle fe voit autorifée des mêmes chefs qui devoient l'arrêter & la réprimer ? Ce n'eft donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupa-
Joan. c. 18. ble & pour condamner l'innocent. *Non hunc, fed Barabbam* : Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas ; c'eft celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Quelle furprife pour Pilate ! & une fi étrange réfolution ne dût-elle pas le troubler & le déconcerter. En vain pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes inftances, & veut-il, pour les convaincre, entrer en raifonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les tranfporte, ils font incapables d'entendre aucune raifon & de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je faffe de ce Jefus que vous m'avez amené, & qui porte la qualité de Chrift ? fans héfiter un moment & fans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de fa mort, & concluent qu'il le faut crucifier :
Luc. c. 23. Défaites-nous-en, & crucifiez-le ; *Tolle, tolle, crucifige.* Si prenant une feconde fois

la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, & qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : car quel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit ?* Marc. c. 27. Ils croient ce détail inutile, & ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'étoit pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela nouveaux mouvemens, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs: Qu'on le mette en croix, & qu'il périsse ; *At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur.* Ibid. Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le Roi des Juifs, & que d'attenter à sa vie, c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnoissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre Roi que César, & qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans la Judée le moindre pouvoir: *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Joan. c. 19.

Ah! peuple indocile & rébelle, c'étoit en effet votre Roi, & c'étoit en même tems le Roi de gloire : mais vous n'en avez point voulu, pourquoi ? parce qu'il vous apportoit la lumiere, & que vous aimiez les ténébres ; parce qu'il vous annonçoit des vérités auxquelles vous refusiez de

vous ſoumettre, & que par ſa parole toute divine & ſes œuvres merveilleuſes il confondoit votre incrédulité; parce qu'il vous prêchoit une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, & dont vous vous faiſiez un ſcandale; parce qu'il rabattoit l'orgueil de vos Phariſiens & qu'il démaſquoit leur hypocriſie ; parce qu'ils vous aigriſſoient, qu'ils vous envenimoient, qu'ils vous ſoulevoient contre lui, & vous inſpiroient toutes leurs paſſions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejetté, & vous lui avez fait le plus ſanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ſes ſouffrances. Car jamais fut-il plus humilié, que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre & d'ignominie ? D'être comparé avec Barabbas, c'étoit déja une des plus grandes humiliations : mais le dernier degré & le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir ſur lui l'avantage ? & le Fils unique de Dieu pouvoit-il être traité avec plus d'indignité & plus de mépris ?

Ne nous flattons point, mes chers Auditeurs; & ſans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes, & convenons que cette rébelle nation n'a point mépriſé plus outrageuſement Jeſus-

Chriſt, que nous mépriſons notre Dieu ſur tant de ſujets & en tant d'occaſions, où nous nous laiſſons entraîner, & nous nous abandonnons au déſordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechûte après la pénitence, il en fait conſiſter la griéveté & la malice, en ce que l'homme, dit-il, après avoir éprouvé l'empire du démon & celui de Dieu; l'empire du démon, lorſqu'il étoit dans l'état du péché; & celui de Dieu, tandis qu'il vivoit dans l'état de la grace; ſe détermine enfin, & ſe livre au démon préférablement à Dieu, de ſorte que faiſant la comparaiſon de l'un & de l'autre; il ſemble conclure, que le joug de Dieu eſt moins avantageux & moins ſouhaitable que celui du démon, puiſqu'après avoir ſecoué dans ſa pénitence le joug du démon pour ſe convertir à Dieu, il quitte tout de nouveau le joug de Dieu, & ſe réduit ſous l'eſclavage & la ſervitude du démon. Ainſi raiſonnoit ce ſçavant Afriquain.

Mais il n'eſt pas néceſſaire, pour juſtifier ma penſée, de la renfermer dans cette eſpéce de péché. Je prétends que tout péché; je dis tout péché mortel, eſt une préférence refuſée à Dieu & donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui par une offenſe griéve péche contre Dieu, eſt auſſi coupable envers Dieu, que le furent les

Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice & à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'eſt la même injure de part & d'autre, que c'eſt le même jugement, le même crime : comment cela? comprenez-en la preuve; elle eſt inconteſtable & ſans réplique. Car ſelon toute la Théologie, qu'eſt-ce que le péché? un éloignement volontaire de Dieu, & un attachemenr libre & délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous ſéparons de Dieu, & pourquoi? l'un pour une volupté ſenſuelle, l'autre pour un vil intérêt, celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or n'eſt-ce pas là une vraie préférence, où des objets périſſables & mortels, où d'indignes créatures, plus mépriſables ſouvent & plus abominables que Barabbas, l'emportent ſur tous les droits de Dieu?

En effet, je ne puis pécher, que je ne connoiſſe le mal que je vais commettre. Je ſçai, en péchant, que telle action eſt criminelle, que telle liberté, que telle injuſtice, que telle médiſance, que telle vengeance eſt défendue & contre la loi de Dieu. Quand donc indépendamment de la loi & malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y

m'y porte néanmoins, c'eſt que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi ; par conſéquent c'eſt qu'en vûe de tout cela, je la mépriſe cette loi divine, & le ſouverain Auteur qui me l'a impoſée. Sans me déclarer auſſi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes ſi formels, je dis comme eux dans mon cœur: *Non hunc, ſed Barabbam*; c'eſt un maître trop exact & trop ſévère qu'on me propoſe à ſervir. La voie de ſes commandemens eſt trop étroite pour moi, & il m'en faut une plus large. Le monde eſt mille fois plus commode ; & en le ſuivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il ſe conforme à mes inclinations, il ſeconde mes déſirs, il me laiſſe une licence entiere pour vivre à mon gré & ſelon mes volontés : voilà le Dieu qui me plaît, & que je demande. *Tolle, tolle* : ôtez-moi ce Dieu ſi ſaint, qu'une œillade, qu'un geſte, qu'une parole eſt capable de le bleſſer ; ce Dieu ſi clair-voyant, qui ne pardonne rien. *Tolle* : ôtez-moi cet Evangile, cette loi ſi rigoureuſe & ſi oppoſée à tous mes ſentimens naturels. *Non habemus Regem, niſi Cæſarem* : je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitiſe, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, & tout

Joan. c. 18.

Luc. c. 23.

Joan. c. 19.

ce qui peut me rendre la vie plus douce & plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Ces pensées, Chrétiens, font horreur ; mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fonds & le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah! mes Freres, c'est ici le prodige, & de la malice de l'homme pécheur, & de l'énormité de son péché ? Car écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, & j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, & même de plusieurs qui m'écoutent actuellement : encore une fois je soutiens qu'il y en a qui péchent avec toutes ces vûes, qui délibèrent, qui raisonnent, qui combattent en eux-mêmes & contre eux-mêmes, & qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée. Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine résolution & de la volonté la plus parfaite : mais en même tems, péchés les plus pernicieux par rapport au salut ; péchés qui conduisent le plus directement à la réprobation, ou qui sont déja comme une réprobation antici-

pée ; péchés que Dieu ſouvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, & qu'il punit dans toute la rigueur de ſa juſtice. Quelle abomination, quelle déſolation !

Du reſte, & c'eſt l'autre réponſe, je conviens auſſi que tous ne vont pas juſqu'à ces excès, & n'embraſſent pas de la ſorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnoître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne, s'y engagent plus légérement : c'eſt-à-dire, qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance & moins d'attention ; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement & par précipitation, ſoit parce que les objets préſens les frappent tout-à-coup & les excitent, ſoit parce que le penchant les domine, & que le poids de l'habitude les emporte. Tel eſt, je veux bien l'avouer, tel eſt l'état de la plûpart des pécheurs du ſiécle. Mais cela même les excuſe-t-il ? & cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché ? Quoi, je prétendrois tirer avantage de mon inadvertance & de ma légéreté dans un ſujet qui demandoit toute mon attention & toute ma précaution ! Quoi, lorſqu'il s'eſt agi de perdre mon Dieu & de le ſacrifier aux ſales appétits d'une ſenſibilité brutale, je me croirai bien juſtifié de dire que je ne penſois guère à ce que je faiſois ! Quand il étoit queſtion d'immoler Jéſus-

Christ & de le crucifier dans mon cœur ; je me tiendrai moins coupable, parce que je n'examinois rien là-dessus, & que je ne m'appliquois pas à en prévoir les affreuses conséquences! Et où est-ce donc que j'emploverai toutes mes lumiéres, que j'apporterai toute ma vigilance, que j'userai de toute ma circonspection ? La passion m'a entraîné ; & voilà justement ce qui offense mon Dieu, & ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel Maître & l'honneur qui lui est dû par tant de titres, ne devoit-il pas être plus puissant pour m'arrêter, que toute l'ardeur de la plus violente passion, pour me précipiter & m'emporter ? Si les Juifs tumultuairement assemblés, crioient à Pilate,
Luc. c. 23. *Tolle hunc, & dimitte nobis Barabbam*; Faites-le mourir, & remettez-nous Barabbas; c'étoit dans un transport qui les aveugloit: mais en étoient-ils moins criminels? Ainsi, j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament, par inconsidération, & presque sans y prendre garde : mais c'est ce qu'il y a de bien surprenant & de bien étrange, que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire & aux intérêts d'un Dieu, de qui j'ai tout reçu & à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'étoit-ce pas d'étudier toutes ses volontés, & de me rendre continuellement

attentif à les accomplir, & à ne m'en départir jamais? Il falloit que j'y fusse bien peu attaché, pour en perdre si aisément le souvenir; & si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur & ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment & si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchoit guère, & que j'étois beaucoup plus sensible à mes désirs déréglés, & aux sujets malheureux qui les allumoient.

De tout ceci donc, Chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché & le dégré de malice qui lui est propre. Que dis-je? & quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est? Car pour concevoir toute la grièveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudroit en même tems concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature. Tellement que la malice du péché doit être aussi grande par proportion, que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs: or tout cela est infini, & par conséquent hors de la portée d'une raison aussi foible & aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe

toujours infiniment tout ce que j'en connois ; il est de l'essence du péché, que, quoique j'en imagine, il soit toujours plus difforme & plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les Anges en démons ; qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parens, & qu'il les a perdus avec toute leur postérité ; qu'il dépouille l'ame de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, & qu'il l'expose à des supplices éternels : quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je ne puis me représenter, qui est la majesté du Créateur offensée & comme dégradée dans l'estime du pécheur.

Ah! Chrétiens, que ne connoissons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous absolument toute la connoissance! Notre malheur est de le connoître, & de ne le pas connoître assez. Si nous ne le connoissions point du tout, nous ne serions plus en danger de le commettre; ou si nous le connoissions mieux & dans toute sa laideur, bien loin de le rechercher & de nous y plaire, nous ne penserions qu'à nous en préserver & à le fuir. Mais, hélas ! nous le connoissons autant qu'il faut, pour en pouvoir

devenir coupables devant Dieu; & nous ne le connoissons pas autant qu'il seroit nécessaire, pour être en état de ne le pouvoir plus aimer & de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux! Quand est-ce que nous y serons? ce sera quand nous verrons Dieu, & que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parce-qu'alors nous aurons une connoissance du péché beaucoup plus vive & plus étendue, puisque nous le connoîtrons dans Dieu même; & que d'ailleurs attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par-là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner & nous l'enlever. Cependant, mes Freres, sans être dès-maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché, de ne plus retourner au péché, parce que la grace ne nous manque pas pour cela, & qu'avec la grace tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons encore à couvert de la peine qui le suit, & dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

C'Etoit une espéce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât II. PARTIE.

ſur lui. Nous en voyons l'uſage dans le Lévitique ; ſi quelqu'un ſe le faiſoit à ſoi-même par forme de ſerment, & qu'il dît, Je veux que le ſang de celui-ci ou de celui-là retombe ſur moi, c'eſt comme s'il eût dit, Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant, me ſoit imputé. S'il y a des peines & des malédictions qui y ſoient attachées, je veux m'en charger. Si ce ſang eſt innocent, je m'en fais le coupable, & je m'engage à être la victime & l'anathême de ſon expiation. Voilà, Chrétiens, l'affreuſe extrémité où la fureur des Juifs les porta; juſqu'à conſentir, après l'indigne préférence qu'ils avoient donnée à Barabbas, que le ſang de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement retombât ſur eux, mais ſur leurs enfans: *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Matth. c. 27.

Imprécation dont le ſens eſt plein d'horreur; car c'eſt-à-dire, ſi cet homme que vous appellez juſte, & qui s'appelle Dieu, eſt auſſi juſte que vous le croyez, & qu'il ſoit, ainſi qu'il le prétend, égal à Dieu & Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant ſa mort, devenir reſponſables de toute l'injuſtice qu'elle renferme, & nous conſentons à être traités, nous & toute notre poſtérité, comme des déïcides. Imprécation que je ne puis prononcer, &

que vous ne pouvez entendre, sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, & qu'elle nous présage pour eux dans l'avenir & pour leurs descendans les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il étoit, craignit d'avoir part, & dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, & au milieu des cris qu'ils redoubloient sans cesse & qu'ils lui adressoient, il se fit apporter de l'eau; qu'il se lava les mains, & leur déclara hautement, qu'il se tenoit quitte de l'énorme attentat qu'ils alloient commettre; qu'il n'y contribuoit en aucune sorte; que c'étoit à eux d'en rendre compte, & que pour lui il s'en croyoit innocent : *Innocens ego sum à sanguine Justi hujus.* Mais enfin, imprécation dont l'effet dans le cours des siécles n'a été que trop réel & que trop visible. Nation réprouvée, race maudite & du ciel & de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant. Ce n'étoit pas seulement un souhait que formoient vos peres, c'étoit une vérité qu'ils annonçoient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; & prophétes contre leur pensée & contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli, & qui ne s'accomplisse tous les jours.

Matth. c. 27.

Cependant, Chrétiens, voyons la chose plus en détail, quoique toujours en abrégé; & par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugemens de Dieu sur les pécheurs, & à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jesus-Christ, & en le suscitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît: en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs, & si justement retombé sur cette nation sacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espéces: ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, & ceci sans doute mérite bien nos réflexions, & doit bien nous faire connoître quelle vengeance le Seigneur sçait tirer de ses ennemis, & comment il sçait punir les offenses qu'il reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entiere; & en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avoit tracée le Fils de Dieu avant sa derniere entrée en Jérusalem? Car il vit dès-lors tout ce qui devoit arriver à cette ville criminelle: il en parut touché jusqu'aux larmes; & quelle désolation lui annonça-t-il? Qu'il viendroit un tems où les étrangers

l'assiégeroient ; qu'ils en seroient bien-tôt maîtres ; qu'ils la pilleroient, qu'ils la saccageroient, qu'ils la renverseroient de fond en comble, qu'ils ne laisseroient pas pierre sur pierre ; que ces calamités s'étendroient sur toute la nation, qu'elle seroit séparée, dispersée, & qu'il ne lui resteroit ni empire, ni demeure, ni temple. Or personne n'ignore comment tout cela de point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins ; & si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur ; parce que n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion & que la haine qui les transportoit ; parce que depuis tant de siécles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siécles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devoit être la ressource de tout Israël & leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étoient eux-mêmes condamnés, leur perte & leur destruction : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile

dont a parlé saint Paul; ce voile qu'ils ont sur les yeux, & qui jusques à présent les a empêchés d'appercevoir la lumiere qui les environne de toutes parts, & se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles & les plus évidens de la justice divine qui les poursuit, & qui voudroit leur faire enfin reconnoître la griéveté de leur crime, ils ne se rendent point encore; que toujours également obstinés & endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, & s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais; que de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur & cette impénitence se perpétue comme un héritage; que par-là ils irritent toujours de plus en plus la colere du Seigneur, & qu'ils achévent, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, de remplir la mesure de leurs peres? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, & d'où a-t-il pû venir? c'est qu'ils se sont retirés de Dieu, & que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, & que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disoit à son Prophéte: Aveuglez-les, & rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyoient point, & qu'ils entendent comme s'ils n'en-

tendoient point. Ils ont méconnu leur libérateur ; & son sang qu'ils ont fait couler, est encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une source inépuisable de graces, comme il pourroit l'être après-tout, s'ils en vouloient profiter, c'est lui qui en détourne le cours & qui les arrête. Au lieu de servir à leur guérison ; c'est lui qui aigrit leurs plaies & qui les envenime. Suites funestes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, & qui s'exécute dans toute son étendue & toute sa force : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce soit dès la vie une réprobation déja parfaite & consommée : mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur sens réprouvé, il arrive de-là qu'ils marchent dans la voie de perdition, & qu'il est d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagneroit à Jesus-Christ des millions de Païens & d'Idolâtres, plutôt qu'on ne lui raméneroit un seul de ce peuple perverti & marqué du plus visible caractère de la damnation. C'est le triste sort où ils sont réservés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jesus-Christ présidera en personne, ils paroîtront devant lui tout couverts, ou, pour mieux dire, tout souillés de son sang. La tache alors en sera ineffaçable : tous les

feux de l'enfer ne la purifieront pas ; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, & sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Or, mes Freres, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de-là une instruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement & promptement à y rentrer, il est certain, & c'est l'expresse doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jesus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau & nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes ce sang précieux ; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, & que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtimens que les Juifs & aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, & ce que j'avance ici, n'est que trop vrai & que trop solidement fondé. Car quoique nous ne soyons plus à ces tems, où Dieu gouvernant un peuple grossier & tout charnel, faisoit plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensoit par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il

ne puniſſe encore de la même ſorte bien des pécheurs, & qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui déſolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, peſtes, famines, ne ſont-ce pas ſouvent les effets de la licence des peuples & de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidens particuliers & de revers qui renverſent des familles, qui en diſſipent les biens, qui en terniſſent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les deſſeins les mieux concertés, qui font évanouir les eſpérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réuſſiſſe & ne ſuccéde heureuſement: ne ſont-ce pas ſouvent de juſtes punitions, ou des injuſtices d'un pere, de ſes fraudes & de ſes mauvais tours, de ſes excès & de ſes débauches; ou des mondanités d'une mere, de ſon faſte & de ſon orgueil, de ſes intrigues & de ſes ſcandales; ou de la conduite déréglée des enfans, les uns mal élevés & maîtres d'eux-mêmes, les autres rébelles à toutes les leçons qu'on leur fait, & emportés par le feu d'une jeuneſſe libertine & paſſionnée? Combien de décadences, de chûtes, de diſgraces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-tems fâcheux, de traverſes, de contradictions; combien

d'infirmités, de maladies, de morts subites ; combien d'infortunes, & de toutes les espéces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu & de secrettes malédictions dont il nous frappe ?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens, pour se rétablir dans un meilleur état : mais le plus sûr, ce seroit celui que donnoit le
Isa. c. 1. Prophéte à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote*; purifiez-vous, & lavez-vous de tant
Ibid. d'iniquités : *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis*; bannissez de votre cœur le péché qui l'infecte, & qui blesse
Ibid. se la vûe de votre Dieu : *Quiescite agere perversè, discite benè facere*; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entreprises, il adoucira vos peines ; vous verrez votre maison se relever, vos affaires prospérer ; tout ira selon vos vœux, & vous connoîtrez de quel avantage il est, non seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie présente, d'avoir pour vous le Seigneur, & de vivre

dans sa grace : *Si volueritis & audieritis me, bona terræ comedetis.* *Ibid.*

Je sçai ce que vous me direz : que cette régle n'est pas générale. J'en conviens : on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, & qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin : c'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis, & que le plus grand de tous les châtimens est que Dieu maintenant les épargne, & ne prenne pas soin de les châtier, pourquoi ? parce qu'il les laisse par-là tomber dans un aveuglement d'esprit & un endurcissement de cœur, qui leur ôtent presque toute espérance de retour, & qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès-à-présent envoyoit à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûteroit du monde, il rentreroit en lui-même, il feroit des réflexions sérieuses sur la disposition de son ame, il comprendroit que c'est la main de Dieu qui s'est appésantie sur lui, il reconnoîtroit ses égaremens, & penseroit à se remettre dans l'ordre & à reprendre la bonne voie qu'il a quittée : mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agrémens, parce

que tout répond à ses désirs & que tout flatte ses inclinations, de-là vient qu'il se plaît dans son péché, qu'il s'y attache sans cesse par de nouveaux liens, qu'il s'y endort si profondément, que sans un miracle de la grace, on ne peut plus attendre qu'il se réveille de ce sommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeste, qu'on la ressent moins, & que bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, & on la prend pour un bonheur & une félicité. Les plus sages même s'y laissent surprendre, & ont peine de voir des gens sans piété, sans régle, peut-être sans religion & sans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, & plongés en toutes sortes de désordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaisir, ni trahisons, ni mensonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concussions: de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'aggrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques, & avoir tout à souhait. Dieu, dit-on quelquefois, est témoin de cela; & comment le souffre-t-il? Ah! mes Freres, comment il le souffre! Vous me le demandez, & moi je prétends que c'est par un des plus redoutables arrêts de sa justice. Car je m'imagine l'entendre prononcer contre ces pécheurs eni-

vrés de leur prospérité prétendue, le même anathême qu'il prononça contre ces peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* : Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de dégrés en dégrés ; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs ; malheur à ces riches, avares & intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, & qu'entasser trésors sur trésors, pourquoi ? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité ; & n'est-ce pas là l'état de tant de mondains & de mondaines ? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés : ils ont perdu là-dessus toute vûe, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'allarmer, & suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme.

Isaïe. c. 26.

Et en quel abîme ? Voilà, Chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, & voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner, & ce qui lui

eſt dû. Vérité inconteſtable dans la religion que nous profeſſons. Il n'eſt point ici queſtion de douter, de raiſonner, de diſputer. Nous ſommes chrétiens ; & nous ne pouvons l'être, que nous ne reconnoiſſions cette éternité de peines comme le juſte ſalaire du péché, comme la ſuite naturelle du péché, comme la fin malheureuſe où méne par lui-même le péché. C'étoit pour nous délivrer de ce ſouverain malheur, que Jeſus-Chriſt avoit donné ſon ſang & tout ſon ſang ; mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce ſang qui devoit le laver, ne ſert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme ; ce ſang qui devoit le réconcilier, ne ſert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable ; ce ſang qui devoit être ſon ſalut, devient la perte irréparable de ſon ame & ſa damnation.

Ah ! mes Freres, qui pourroit exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le déſeſpoir du réprouvé, ſur qui coule le ſang de ſon Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer ! Car ce ſang divin deſcendra juſques dans l'enfer ; & c'eſt là que doit ſe vérifier dans toute ſon étendue cette parole de l'Ecriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puiſſant, a fait diſtiller ſa fureur ſur ſes ennemis, & ſa plus grande fureur : *Magnus*

enim furor Domini ſtillavit ſuper nos. De vous expliquer quels ſont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie & irritée par cela même qui devoit l'adoucir & l'appaiſer, c'eſt ce qui me conduiroit trop loin, & ce qu'on vous a fait mille fois entendre. C'eſt ce qu'éprouvent tant de pécheurs déja condamnés; & plaiſe au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais! *II. Paralip. c. 34.*

Pour cela que nous reſte-t-il, mes chers Auditeurs? contrition, réformation de vie, ſatisfaction. Contrition à la vûe de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, & dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes & d'offenſes. Réformation: car il ne ſuffit pas de pleurer le paſſé, il faut penſer à l'avenir. Il faut le régler, il faut le ſanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut ſe dédommager de tous les mérites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amaſſés: or on ne le peut que par une vie toute nouvelle, & d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus ſouillée de crimes. Satisfaction: n'allons point, mes Freres, n'allons point chercher plus loin que dans ce ſaint Temple, le prix néceſſaire pour nous acquitter auprès de la juſtice

divine. C'eſt dans ce Tabernacle qu'il eſt renfermé. C'eſt là que repoſe ce ſang, qui ſeul a pu expier tous les péchés du monde, & qui peut à plus forte raiſon expier les nôtres. Proſternons-nous devant lui, & adreſſons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, reméde ſouverain & tout-puiſſant, c'eſt en vous que je me confie & que je mets toute mon eſpérance. Quand je ſerois mille fois encore plus chargé de dettes, il n'eſt rien que vous ne puiſſiez payer pour moi, & c'eſt ce que j'attends de vous. Auſſi coupable que je le ſuis, je devrois, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon ſang : mais ſans vous que ſerviroit mon ſang, & le ſang de tous les hommes ? Vous êtes donc ma reſſource, & c'eſt à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même : je ſuis pécheur, & par conſéquent je veux déſormais & je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute ſa vertu, & n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous ſera unie. Vous la ſanctifierez, vous la conſacrerez, vous me la rendrez ſalutaire pour l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION
SUR LA
FLAGELLATION
DE
JESUS-CHRIST.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, & flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller. En saint Jean, chap. 19.

QUEL nouveau spectacle, Chrétiens, & quelle sanglante scène! on conduit notre divin Maître dans le Prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits, & on l'attache à une colomne: outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, & ils se disposent à le déchirer de coups! Pourquoi ce supplice? & qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet ar-

rêt ? & comment eſt-il exécuté ? C'eſt ce que je me ſuis propoſé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, & ce qui doit faire également le ſujet de votre compaſſion & de votre inſtruction. Pour y procéder avec ordre, obſervez, s'il vous plaît, qu'un ſupplice devient ſur-tout rigoureux, & par la honte qui l'accompagne, & par l'excès de la douleur qu'il eſt capable de cauſer. En quoi l'eſprit & le corps ont tout à la fois à ſouffrir : car la honte afflige l'eſprit, & la douleur fait impreſſion ſur les ſens & tourmente le corps. L'un & l'autre ne ſe trouvent pas toujours joints enſemble. La honte d'un ſupplice peut être extrême, ſans qu'il y ait nulle douleur à ſupporter ; ou la douleur en peut être très-cuiſante & très-violente, ſans qu'il s'y rencontre nulle confuſion à ſoutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où le Sauveur des hommes ſe vit condamné : c'eſt que ce fut tout enſemble un des ſupplices de ſa paſſion, & le plus honteux, & le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu ſubir, tout Dieu qu'il étoit, nous apprendra à corriger les déſordres d'une honte criminelle, qui ſouvent nous arrête dans le ſervice de Dieu, & à nous prémunir, contre le péché, de la honte ſalutaire que nous en devons concevoir. Et

cette

cette douleur qu'il a voulu reſſentir dans tous les membres de ſon corps, nous animera à retrancher en nous les délicateſſes de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des ſaintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fonds de cet entretien, & tout le fruit que vous en devez retirer.

I. PARTIE.

C'Etoit une néceſſité bien dure pour Pilate, que celle où l'obſtination des Juifs ſembloit le réduire, de trahir ſes propres ſentimens, & d'agir contre tous les reproches de ſon cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvoit ignorer la bonne foi, la candeur, la ſainteté, & en l'abandonnant à toute la violence de ſes ennemis. Il eſt vrai que ce gouverneur revêtu de l'autorité du Prince, pouvoit repouſſer la violence par la violence; que dans la place qu'il occupoit & dans le crédit que lui donnoit ſon rang, il ne tenoit qu'à lui de ſe déclarer le protecteur du Fils de Dieu; de l'enlever d'entre les mains de ſes perſécuteurs, & de le mettre à couvert de leurs pourſuites. Il eſt même encore vrai, que non-ſeulement il le pouvoit, mais qu'il le devoit: car il étoit juge, & ſelon toutes les loix de la juſtice, il devoit défendre le bon droit contre l'iniquité & l'oppreſſion.

quelle horreur ! Ce corps virginal, ce corps formé par l'Esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente, & à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avoit prédit, ce Verbe éternel ; il nous l'avoit annoncé par son Prophéte, lorsque parlant à son Pere, il lui disoit : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam ;* c'est pour vous, mon Pere, c'est pour la gloire de votre nom, que j'ai voulu être comblé d'opprobre, & couvert de honte & de confusion.

Psal. 68.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, & sans nous retracer des images dont les ames innocentes pourroient être blessées, considérons seulement & en général cette honte du Fils de Dieu comme le modéle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe, pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, & qui nous détourne, sans que nous remarquions même, ni comment ni pourquoi, de tous les excès & de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même : mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en

faisons ; & il nous falloit un aussi grand exemple que celui de Jesus-Christ, pour en corriger le désordre. Or je prétends que jamais cet homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante, que dans le mystère que nous méditons.

En effet, Chrétiens, sçavez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement ? Ah ! mon Pere, ajoutoit-il, comme il n'y a que vous qui connoissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui par les lumieres infinies de votre sagesse en puissiez bien pénétrer le fond, & découvrir le véritable
Ps. 68. sujet ; *Tu scis improperium meum & confusionem meam.* Les hommes en ont été témoins, ils en ont vû les dehors, & rien de plus ; mais vous, Seigneur, sous ces apparences & ces dehors qui n'en représentoient que la plus foible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avoit de plus intérieur & de plus secret, & vous en avez eû une science parfaite : *Tu scis confusionem meam.* Or cette science des opprobres de Jesus-Christ & de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes Freres, ce qu'il a plû à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, & de quoi a-t-il plus de honte ? Est-ce d'avoir à subir un châtiment

qui ne convient qu'aux esclaves ? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un scélérat ? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, & il est le premier à s'y offrir, parce que c'est obéir à son Pere, parce que c'est pour honorer la majesté de son Pere & pour satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum.* Est-ce même de l'état où il paroît devant tout un peuple qui l'insulte, & qui lance contre lui les traits de la plus piquante & de la plus maligne raillerie ? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel, & de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout, & vous devez, mon cher Auditeur, le reconnoître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs, que la nôtre. Expliquons-nous, & confondons-nous nous-mêmes.

Ps. 37.

Oui, Chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints & ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de

vos regards lafcifs, c'eſt de vos attachemens ſenſuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos débordemens, de toutes vos abominations. Car c'eſt là ce qu'il ſe rappelle dans cet état de confuſion, où le texte ſacré nous le propoſe : c'eſt de tout cela qu'il eſt chargé, de tout cela qu'il eſt reſponſable à la juſtice divine, & de tout cela encore une fois qu'il rougit d'autant plus, que par l'affreuſe corruption du ſiécle & par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougiſſez moins.

De-là, mes Freres, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte, & à ſanctifier même cette paſſion pour l'employer à notre ſalut. Quel en eſt le déréglement & l'abus le plus ordinaire ? Je le réduis à deux chefs, l'un de nous porter ſans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux ; & l'autre de nous éloigner par honte de ce qui devroit faire notre gloire auſſi-bien que notre bonheur. Voici ma penſée, qui n'eſt pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement, & que ſouvent même nous nous en glorifions : au lieu que s'il s'agit d'un exer-

cice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puiſſe être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un reſpect tout humain nous retient; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier & ſecrettement, parce que nous craignons la vûe du public & les vains jugemens du monde. Deux diſpoſitions les plus dangereuſes & les plus mortelles. Car il n'eſt pas poſſible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établiſſe, ſi je ne me défais de cette honte mondaine, qui me retire de l'obſervation de mes devoirs & de la pratique des vertus chrétiennes; ſi je n'acquiers cette honte ſalutaire, qui nous ſert de barriere contre le vice, & qui nous en détourne. Il faut donc que je banniſſe l'une de mon cœur, & que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit ſaint Bernard, eſt en nous la ſource de tout mal, & la honte du mal eſt le principe de tout bien. Par conſéquent je dois apporter tous mes ſoins à maintenir celle-ci dans mon ame, & combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute ſaint Chryſoſtome, bien loin de pouvoir me conſerver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chûte me relever par la pénitence; pourquoi? parce que la pénitence eſt fondée ſur la honte du péché, ou plutôt, parce que la pénitence

n'eſt autre choſe qu'une ſainte honte & qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'enſuit, que c'eſt par la honte du péché, que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais du reſte, envain le commencerai-je par-là, ſi dans un aſſemblage monſtrueux, je joins à la honte du péché une fauſſe & damnable honte de la vertu. Car alors ce que j'aurai commencé, je ne l'acheverai jamais, puiſque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainſi, mes Freres, voulons-nous conſommer l'œuvre de notre ſanctification ? outre la honte du péché revêtons-nous des armes du ſalut, c'eſt-à-dire, d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardieſſe, &, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, d'une ſage & pieuſe effronterie dans le culte de notre Dieu & dans l'accompliſſement de tous les devoirs de la religion. Régles divines, & admirables enſeignemens, que nous recevons de Jeſus-Chriſt même. Tournons encore vers lui les yeux, & formons-nous ſur un modéle ſi parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confuſion ; & ce qui fait ſa honte, ce ſont les péchés d'autrui : com-

ment n'en aurois-je pas de mes propres péchés ? Ah ! malheureuse, disoit le Seigneur par la bouche de Jérémie à une ame pécheresse, où en es-tu réduite ! Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, & je suis sur le point de t'abandonner; pourquoi ? parce que tu t'es fait un front de prostituée, & que tu ne sçais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi ; noluisti erubescere.* Tandis que tu n'étois pas tout-à-fait insensible à la honte que devoient te causer tes crimes & tes dissolutions, j'espérois de toi quelque chose ; car cette honte étoit encore un reste de grace, & un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égaremens, & qui pourra te rappeller à ton devoir ? La crainte de mes jugemens est bien forte, mais elle s'efface en même tems que la honte du péché. La vûe de l'éternité est bien terrible ; mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grace est toute-puissante ; mais elle ne l'est que pour inspirer la honte & la douleur du péché. De-là, tant que tu demeureras sans honte & sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, & tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis*

Jerem. c. 3.

facta est tibi ; noluisti erubescere.

En effet, Chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition & presque sans reméde, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché ; & la raison qu'en apporte saint Bernard, devroit faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. C'est, dit-il, que la honte du péché est la derniere de toutes les graces que Dieu nous donne ; & qu'après cette grace, il n'y a presque plus de ces graces de salut, de ces graces spéciales & de choix, qui font impression sur une ame criminelle, & qui par une espéce de miracle la retirent de l'abysme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connoître, & la chose ne se vérifie que trop par la nature même des graces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grace de honte & cette confusion qui me troubloit autrefois à la présence du péché, & qui m'en éloignoit, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, & que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grace si précieuse, & d'y exciter cette confusion ? Jesus-Christ, mes Freres, Jesus-Christ : c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand

elle seroit pleinement éteinte. Il nous suffit de le contempler dans le mystère de sa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés; mais beaucoup moins confus de ses opprobres, que de nos péchés. Hé, mon Frere, s'écrie saint Chrysostome, si tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte qui en retombe sur ton Sauveur. Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand sujet de honte pour toi, c'est de n'en avoir point; & peut-être cette honte ne te sera pas inutile; puisqu'elle servira à faire revivre en toi la honte du péché même, & qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la suite & la reprendre.

Qui doute, Chrétiens, que cette pensée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faisoit dans son péché cette réflexion: Ce péché que je commets, a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache; & cette tache avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Pere, lui fut, tout innocent qu'il étoit, plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablerent ses bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu ? Ce qui fut plus sensible à Jesus-Christ dans le Prétoire, ce n'étoit pas d'être exposé à la

vûe des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paroître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux & toute la cour céleste. Or n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin? & n'est-ce pas assez pour me confondre, & pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? Et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu Sauveur attaché à la colomne, que d'en rougir inutilement & avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur, assis sur le tribunal de sa justice?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, & nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bisarre & la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, & de mal faire, & de bien faire; de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, & que nous en

craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudroit faire, & qu'ils ne font pas ; les ames vertueuses de profession & les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur est odieux & dont ils tâchent de se préserver : mais la plupart, ni libertins tout-à-fait, ni tout-à-fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, & réunissent dans eux l'une & l'autre honte, la honte du péché & la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connoître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, & déguisons-nous nos sentimens, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, & que nous ne voulons pas avoir à essuyer leurs raisonnemens & leurs discours ? Combien de fois parlons-nous & agissons-nous contre toutes nos lumieres & tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler & d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, & que nous n'avons pas l'assurance de contredire ? Un homme a de la religion, il a de la crainte de Dieu, & il voudroit vivre réguliérement & chrétiennement ; il voudroit assister au sacrifice de

nos autels avec respect ; il voudroit fréquenter les sacremens avec plus d'assiduité ; il voudroit accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise ; il voudroit s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus ; il voudroit s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, & s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses & plus honnêtes ; la grace le presse, & il en voudroit suivre les mouvemens ; il le voudroit, dis-je, & il se sent de l'attrait à tout cela : mais toutes ces bonnes volontés & tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter & les renverser ? une répugnance naturelle à se distinguer & à paroître plus religieux & plus scrupuleux, qu'on ne l'est communément à son âge & dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue? & quels dommages ne causes-tu pas jusques dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter ? Combien de vertus retiens-tu captives ? En combien d'ames détruis-tu l'esprit de la foi? & combien de gloire dérobes-tu à Dieu ? Or il faut, Chrétiens, triompher de cet ennemi ; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est

absolument incompatible avec les maximes & les régles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jesus-Christ ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pû rallentir son zéle pour l'honneur de son Pere, ne serois-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un méprisque j'auraià supporterde la part du monde ? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugemens & des rebuts du monde ; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde, me fait oublier tous les droits & tous les intérêts du Dieu que j'adore ; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu le souverain auteur de mon être, & mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même ; & passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux ; & apprendre de-là à retrancher par la mortification évangélique, toutes les délicatesses des sens &

de la chair : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'Etoit beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir ſubi toute la honte d'un ſupplice auſſi humiliant que celui de la flagellation ; mais il falloit encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, & que ſa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ſes bourreaux, & miſe par-là même en état d'être offerte à Dieu comme une hoſtie précieuſe, & de fléchir ſa colère. C'eſt le triſte objet que nous avons préſentement à conſidérer. Quand les amis de Job, inſtruits de ſon infortune & de la déplorable misère où il ſe trouvoit réduit, vinrent à lui pour le conſoler, l'Ecriture dit que le voyant couché ſur un fumier, tout défiguré & tout plein d'ulcères, ils furent ſaiſis d'un tel étonnement, qu'ils déchirerent leurs habits, qu'ils ſecouvrirent la tête de cendres, & que pour marquer la conſternation où ils étoient, ils ſe tinrent là pluſieurs jours dans un profond & morne ſilence. Il y auroit encore bien plus lieu, Chrétiens, de tomber ici dans la même déſolation, de garder la même conduite, & de demeurer ſans parole, à la vûe du Fils unique de Dieu, accablé ſous une grêle de coups, tout meurtri de bleſſures, & comme donné en proie à

une troupe féroce & à toute leur inhumanité.

Que devoit-on attendre de cette brutale soldatesque ? C'étoient des hommes nourris dans le tumulte & la fureur des armes, & delà plus incapables de tout ménagement & de tout sentiment de compassion. C'étoient les ministres d'un juge timide & lâche, qui les abandonnoit à eux-mêmes, & dont ils pouvoient impunément passer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, & qu'il leur eût prescrit des bornes. C'étoient des ames vénales & mercénaires, des ames intéressées & d'intelligence avec les Juifs, dont ils avoient à contenter la haine, pour en recevoir la récompense qui leur étoit promise & qu'ils espéroient. C'étoient les suppôts de ce peuple ennemi de Jesus-Christ, c'est-à-dire, du peuple le plus cruel & le plus barbare, le plus envenimé dans ses ressentimens & le plus insatiable dans ses vengeances. C'étoit toute une cohorte assemblée, afin de se relever les uns les autres, & que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils pussent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils se porterent contre cet innocent agneau, qu'ils tenoient en leur pouvoir, & contre qui ils étoient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers Auditeurs, & que vous dirai-je ? M'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue & toute son horreur une scêne si sanglante ? Entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées,& dont nous ne pouvons avoir qu'une connoissance obscure & générale ? Vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds & tout hérissés de pointes, dont leurs bras sont armés ? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps foible & déja tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin ? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des Prêtres, des Pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, & animant tout par leur présence ! Mais je vous laisse, mes Freres, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, & à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie; que ce n'est plus partout que meurtrissure, que contusion, & qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est enfin obligé

de ſuccomber ; que dans une défaillance entiere, il tombe au pied de la colomne ; qu'il y demeure couché par terre, perclus de tous ſes membres & privé de l'uſage de tous ſes ſens ; qu'il ne lui reſte ni mouvement, ni action, ni voix, ni paroles ; & que bien loin de pouvoir s'expliquer & ſe plaindre, il conſerve à peine un dernier ſouffle & une étincelle de vie.

Que dis-je, Chrétiens ? c'eſt en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement & plus fortement qu'il ne s'eſt jamais expliqué. Il n'a qu'à ſe montrer à nos yeux : cela ſuffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de ſon ſang, pour nous inſtruire : il ne lui faut point d'autre organe que ſes plaies. Ce ſont autant de bouches ouvertes, pour nous redire ce qu'il s'eſt tant efforcé de nous perſuader en nous prêchant ſon Evangile, que quiconque aime ſon ame en ce monde, c'eſt-à-dire, ſa chair ; que quiconque y eſt attaché, & veut l'épargner & la choyer, la perdra immanquablement : mais que pour la ſauver dans l'éternité, c'eſt une néceſſité indiſpenſable de la haïr en cette vie, de réprimer ſes ſenſualités, de lui refuſer ſes aiſes & ſes commodités, de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant, en l'aſſujettiſſant, en la domptant : *Qui amat animam ſuam, perdet eam ; & qui odit ani-* *Joan. c. 12.*

mam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Maxime essentielle dans la morale de Jesus-Christ. Maxime la plus juste, & fondée sur les principes les plus solides : parce que cette chair que nous avons à combattre, est une chair souillée de mille désordres, une chair de péché ; & qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement : parce que c'est une chair rébelle, & qu'il n'est pas possible de la tenir dans la soumission & dans l'ordre, si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug, à force de la châtier & de la matter : parce que c'est une chair corrompue & la source de toute corruption, puisque c'est d'elle que viennent tout ce que S. Paul appelle œuvres de la chair, les débauches & les impudicités, les querelles & les dissensions, les colères & les envies ; & que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux, ni les repousser, que par de salutaires violences : parce que c'est une chair conjurée contre Dieu & contre nous-mêmes ; contre Dieu dont elle rejette la loi, contre nous-mêmes dont elle ruine le salut ; & que nous devons par conséquent la regarder & la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avoit rien de

tout cela. C'étoit une chair sainte & sanctifiante, une chair sans tache & toute pure, une chair pleinement soumise à l'esprit; c'étoit la chair d'un Dieu, & toutefois nous voyons quels traitemens elle a reçûs. Or c'est sur cela même que cet homme-Dieu baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colomne, & qu'il nous reproche, tout muet qu'il est, nos délicatesses, & l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps. Comme s'il nous disoit: Jettez sur moi les yeux, & par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous ne voulez pas que rien lui manque, que rien la blesse, que rien l'incommode; & moi, me voici déchiré de fouets & tout ensanglanté. Mais encore qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts? & qu'étoit-ce que la mienne, que j'ai si peu ménagée? Reproche le plus touchant, & dont l'Apôtre avoit senti toute la force, lorsqu'il traçoit aux premiers Fidéles ces grandes régles de la pénitence & de la mortification chrétienne: Que si nous voulons être à Jesus-Christ, nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices & toutes ses concupiscences: *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis.* Que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit, *Gal. c. 5.*

sans écouter jamais la chair, ni avoir égard
Ibid. ou à ses répugnances ou à ses desirs : *Spiritu ambulate, & desideria carnis non perficietis.* Qu'au lieu de la consulter & de la suivre, nous devons expressément y renoncer, & même en quelque sorte nous en
Coloss. c. 3. dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem.* Que quelque effort qu'il y ait à faire pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, & que nous ne devons jamais oublier, en considérant Jesus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang : *Nondùm enim usque ad sanguinem restitistis.*
Hebr. c. 12.

Quel langage, mes chers Auditeurs ! & qui de vous l'entend ? Ne sont-ce pas là des termes, dont le monde ignore souvent jusques à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires & à des religieux ? Or prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnoit ces divines leçons, & à qui il enseignoit cette excellente morale. Car ce n'étoit ni à des religieux, ni à des solitaires, qu'il parloit. C'étoit à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étoient de vrais chrétiens, & que vous ne l'êtes pas. C'étoit à des hommes employés comme vous, se-

ſon leur profeſſion, aux affaires du monde ; à des femmes engagées comme vous par leur état & leur condition dans la ſociété & le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandoit de mener une vie auſtère, non-ſeulement ſelon le cœur, mais ſelon les ſens ; de mourir à eux-mêmes & à leur chair ; de ſe contenter du néceſſaire, ou pour le logement, ou pour le vêtement, ou pour l'aliment, & de retrancher tout ce qui eſt au-delà comme ſuperflu, comme dangereux ; comme indécent dans la religion d'un Dieu, qui par ſes ſouffrances eſt venu conſacrer l'abnégation de ſoi-même & de tout ſoi-même. Ces expreſſions ne les étonnoient point, ces propoſitions ne leur ſembloient point outrées : ils les comprenoient, ils les goûtoient, ils ſe les appliquoient. Le chriſtianiſme a-t-il donc changé, & n'eſt-il plus le même ? Ah ! mes Freres, le chriſtianiſme a toujours ſubſiſté ; mais reconnoiſſons à notre confuſion, que ce ne ſont plus les mêmes chrétiens. Nous en avons retenu le nom, & nous en avons laiſſé toute la ſubſtance & tout le fonds.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt dans cette ſainte mortification de la chair, que les Saints de tous les ſiécles & de tous les états ont fait conſiſter une partie de leur ſainteté. Parcourez leurs hiſtoires, & trouvez-en un

qui n'ait pas témoigné pour ſa chair une haine particuliere. Soit qu'ils euſſent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils ſe fuſſent convertis à Dieu ; ſoit qu'ils euſſent abandonné le ſiécle pour ſe retirer dans le déſert & dans le cloître, ou qu'ils fuſſent reſtés au milieu du monde pour ſatisfaire à leurs engagemens & à leurs devoirs ; en quelque ſituation qu'ils aient été, & par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embraſſer le ſervice de Dieu, ils ont commencé à ſe déclarer contre leurs corps, & en ſont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étoient différentes, & leur ſainteté avoit, ce ſemble, des caractères tout oppoſés. C'étoit dans les uns une ſainteté de ſilence & de retraite, & dans les autres une ſainteté de zéle & d'action ; dans les uns une ſainteté toute pour elle-même, & dans les autres une ſainteté preſque toute pour le public : mais malgré cette diverſité de vocations, ils ſont convenus en ce point de haïr leur chair & de la traiter durement. La foibleſſe du ſexe, la complexion, le travail, les infirmités même, n'ont point été des excuſes pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il falloit au contraire leur preſcrire des bornes, & les modérer : tant ils étoient,

étoient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venoit cette haine si vive & si universelle dont ils étoient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avoient conçu, de conformer, autant qu'il étoit possible, leur chair à la chair de Jesus-Christ; de la forte persuasion où ils étoient, que jamais leur chair ne participeroit à la gloire de la résurrection de Jesus-Christ, si elle ne participoit à sa mortification & aux douleurs de sa passion; du souvenir qu'ils portoient profondément gravé dans le cœur, que c'étoit pour notre chair & pour ses voluptés sensuelles, que la chair de Jesus-Christ avoit été si violemment tourmentée : d'où ils concluoient, qu'une chair ennemie de Jesus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avoit endurés la chair de Jesus-Christ, étoit indigne de toute compassion, & ne pouvoit être trop affligée elle-même, ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeoient : mais pour nous, mes chers Auditeurs, nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, & de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affoiblir, de l'entretenir toujours dans le même embon-

point, d'en étudier les goûts, les appétits, & de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode. Voilà notre principale, & souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs & de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée : c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps, & lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris. Comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde, & de l'esprit du monde : or tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux, & que concupiscence de la chair. Il est donc moins étonnant qu'ils soient si attachés à leur chair, & qu'ils la laissent vivre à l'aise & au gré de tous ses désirs.

Mais ce qui doit bien nous surprendre, & ce que je déplore comme un des plus

grands abus du christianisme, je l'ai dit & je le répéte, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes; une femme a quitté le monde, après l'avoir aimé jusqu'au scandale : il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement, & je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues ni les mêmes désordres : mais du reste parlez à l'un & à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu; représentez-leur avec l'Apôtre, que comme ils ont fait servir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire servir à la justice & à l'expiation de leurs péchés; dites-leur avec saint Grégoire, qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus & illicites, autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis & innocens; c'est une langue étrangère pour eux, & toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès & certains vices, sans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs personnes.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende être dévot, sans être chrétien, je veux dire, sans marcher par la voie étroite du christianisme. Car le christianisme est une loi austère & mortifiante; & cependant, tout dévot qu'on est, on ne veut rien avoir à souffrir. On renonce au luxe,

au faste, à la pompe : mais d'ailleurs on veut être servi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu & logé commodément. Rien que de modeste en tout ; mais rien en tout que de propre, que de choisi, que d'agréable. Telle dans sa dévotion méne une vie mille fois plus douce, & je pourrois ajouter, plus délicieuse, qu'une autre dans son déréglement & son libertinage.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende s'ériger en censeur des mœurs & en réformateur des relâchemens du siécle, sans penser d'abord à réformer le relâchement où l'on vit soi-même à l'égard de la mortification des sens. N'est-ce pas là l'illusion de nos jours ? Crier sans cesse contre des doctrines prétendues relâchées ; gémir à toute occasion & avec amertume de cœur sur le renversement de la morale évangélique; s'élever avec zéle, ou plutôt avec emportement & avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire passer pour destructeurs de cette sainte morale ; les regarder comme l'ivraie semée dans le champ de l'Eglise, & former de pieux desseins pour arracher ce mauvais grain: *Vis imus, & colligimus ea ?* ne parler que de sévérité, & en lever par-tout l'étendard, dans les discours publics, dans les entretiens particu-

Matth. c. 13.

liers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété, voilà les beaux dehors & les spécieuses apparences dont une infinité d'ames, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule & moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors ; & que prenant la régle de Jesus-Christ, on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos ;* que trouve-t-on ? Des gens sévères ou réputés tels, mais en même tems bien pourvûs de toutes choses, & ayant grand soin de l'être ; des gens sévères, mais en même tems répandus dans le monde, & dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agrémens ; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissemens profanes, ni des conversations plaisantes & enjouées, ni des bons repas ; disons en deux mots, des gens de la derniére sévérité dans leurs leçons, mais de la derniére indulgence dans leurs exemples ; anges dans leurs maximes, mais hommes, & très-hommes, dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, & non par eux. Comme maîtres & comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction,

Matth. c. 7.

& se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah! mes chers Auditeurs, ne nous trompons point, & mettons-nous bien en garde contre les artifices & les prestiges de notre chair. Toute animale & toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil & de plus adroit à défendre ses intérêts. Ne perdons jamais de vûe le grand modéle que nous propose notre mystère, & faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jesus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, & qu'il leur dit, Voilà l'homme,
Joan. *Ecce Homo*. Disons-le-nous à nous-mêmes
c. 19. en le contemplant : Voilà l'Homme, & voilà le Dieu de mon salut; voilà par où il m'a sauvé, & par où je me sauverai. Les Juifs en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis : mais je puis me promettre que nous en serons touchés; que nous nous sentirons animés d'une ardeur & d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grace qui nous élevera à Dieu, & qui par les saintes rigueurs de la mortification évangélique nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, &c.



EXHORTATION SUR LE COURONNEMENT DE JESUS-CHRIST.

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem : & exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei : & plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, & arundinem in dextera ejus.

Alors les Soldats du Gouverneur ayant emmené Jesus dans le prétoire, rassemblerent autour de lui toute la cohorte ; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. En saint Matth. chap. 27.

N'ÉTOIT-CE donc pas assez de tant d'outrages déja faits au Fils de Dieu? & puisqu'il étoit enfin condamné à mourir,

falloit-il ajouter à l'injuſtice & à la rigueur de cet arrêt, de ſi amères inſultes & de ſi barbares cruautés? Il ſemble, dit S. Chryſoſtome, que tout l'enfer en cette triſte journée fût déchaîné, & eût donné le ſignal pour ſoulever tout le monde contre Jeſus-Chriſt. Car ce ne ſont plus même les Juifs, ce ne ſont plus les Princes des Prêtres, ce ne ſont plus les Scribes & les Phariſiens, qui pouvoient avoir des raiſons cachées & des ſujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne ſont plus là, dis-je, ceux qui le perſécutent; mais ce ſont les ſoldats de Pilate, ce ſont des gentils & des étrangers, qui en font leur jouet, & qui le préparent au ſupplice & à l'ignominie de la croix par les plus ſenſibles dériſions, & par toutes les inhumanités que leur inſpire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; & voilà le myſtère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, & que je puis appeller le myſtère de la royauté du Fils de Dieu. Car à bien conſidérer toutes les circonſtances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-homme mépriſée & reconnue, avilie & déclarée, profanée, & néanmoins établie & ſolidement vérifiée. Je dis mépriſée, avilie, profanée, par les indignités qu'e-

xercent contre lui les soldats: mais je dis en même tems reconnue, établie, & solidement vérifiée, par une conduite supérieure & une secrette disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats & de leur impiété. L'un & l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la Royauté de Jesus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois méprisé nous-mêmes, ce Roi du ciel & de la terre: & en la voyant si justement reconnue & si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnoître, & en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet & tout le partage de cette exhortation.

I. PARTIE.

JAmais la barbarie fut elle plus ingénieuse que dans la passion de Jesus-Christ à satisfaire son aveugle fureur? & quelles loix si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entiere de soldats, & qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable maître? Ils avoient entendu dire qu'il prenoit la qualité de Roi; & pour se jouer de cette Royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en défé-

rer avec une eſpéce de cérémonie & d'appareil, tous les honneurs, & d'obſerver à ſon égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les Rois. On le conduit encore dans le Prétoire de Pilate, on lui préſente un ſiége qui lui doit ſervir de trône, on lui commande de s'aſſeoir, tous ſe rangent autour de lui: *Congregaverunt ad eum univerſam cohortem*, & chacun témoigne ſon empreſſement pour être admis au nombre de ſes ſujets.

Matth. c. 27.

Ce n'eſt pas aſſez : afin de le revêtir des marques de ſa dignité, on le dépouille de ſes habits collés ſur ſon corps, déchiré & tout enſanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette ſur les épaules un manteau de pourpre comme ſon manteau Royal; on lui met un roſeau à la main, qui lui tient lieu de ſceptre, & qui repréſente ſon autorité & ſon pouvoir. On fait plus encore,& pour diadême on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps ſacré il n'y avoit que la tête qui fût reſtée ſaine, & qu'on n'eût point attaquée. Auſſi dans les ſupplices des plus grands criminels épargnoit-on toujours la tête, parce que c'eſt le chef où domine la raiſon, & où réſident les plus nobles puiſſances de l'ame. Mais par rapport à Jeſus-Chriſt, il n'y

a plus de régles. Il faut qu'il soit couronné, mais que son couronnement lui coûte cher. Il faut que ce soit un couronnement de souffrances & un martyre. Les épines appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le sang coule tout de nouveau, &, selon la parole du Prophéte qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds jusques au sommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu sa peine & son tourment: *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* *Isai. c. 1.*

Du moins si l'on en demeuroit là; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs & si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont dûs, c'est-à-dire, des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre & à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? en s'humiliant par raillerie devant lui, & lui disant, un genou en terre & d'un ton moqueur: Nous vous saluons, Roi des Juifs, *Ave, Rex Judæorum.* Quels tributs lui *Matth.* payent-ils? ils lui crachent au visage, ils *c. 27.* le meurtrissent de soufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main & lui en déchargent mille coups sur la tête. Tout ce que je dis, c'est ce que les Evangélistes nous ont rapporté, & je n'ajoute rien au

Ibid. témoignage qu'ils ont rendu: *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, & percutiebant caput ejus.*

Voilà, Chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des Rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénétre, peut-être ce qui vous attendrit jusques aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zéle contre les ennemis de Jesus-Christ: réservons-le pour nous-mêmes, & tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce Roi de l'univers, & que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, & d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, & concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens; & en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu Sauveur, comme à notre Roi. Nous sçavons, & la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, & même au-dessus de toute la cour céleste: *Data est mihi omnis potestas in cælo* *Math. c. 28.* *& in terrâ.* Nous sçavons qu'il a été éta-

bli de son Pere, pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion* ; mais pour étendre son empire jusques aux extrémités de la terre : *Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ.* Il est vrai qu'il dit à Pilate que son Royaume n'étoit point de ce monde : mais il ne prétendoit point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne vouloit lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, & non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles, *Regnum meum non est de hoc mundo.* Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Evangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples & les régles de conduites qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo, prædicans præceptum ejus.* Nous sçavons, dis-je, tout cela, mes Freres ; & prévenus de ces connoissances & de ces principes de religion, nous embrassons l'Evangile de cet Envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain Législateur ; nous recevons sa morale, & nous révérons, ce-semble, ses préceptes & ses maximes ;

Ps. 2. *Ibid.* *Joan. c. 1.* *Ps. 2.*

nous allons à ses Autels lui offrir notre culte, & nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé Roi par notre bouche, & couronné de nos propres mains:
Marc. v. 15. *Et cœperunt salutare eum, Ave, Rex.*

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'est-elle pas toute composée? Car ne nous trompons point, mes chers Auditeurs, & ne nous arrêtons point à de spécieuses démonstrations. Quand en même tems que nous couronnons Jesus-Christ, nous le renonçons du reste dans toute la conduite de notre vie: quand après lui avoir rendu devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne sçai quel culte d'un moment & de pure cérémonie, nous agissons ensuite d'une maniere toute contraire à l'Evangile qu'il nous a prêché, que nous violons impunément & habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous suivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a enseignée; que nous abandonnons les régles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés; que nous traitons même de foiblesse, & nous tournons en raillerie la fidélité de quelques ames chrétiennes qui refusent de s'en départir, & font une pro-

fession ouverte de s'y conformer : quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde, que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt, que nos ressentimens, que nos passions & tous nos désirs déréglés; encore une fois, quand nous nous déclarons ses sujets, & que néanmoins nous en usons de la sorte & nous nous comportons en mondains & en païens, n'est-ce pas le couronner d'épines? & ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats : *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus?* Matth. c. 27.

Car jamais les épines qui lui percerent la tête, lui furent-elles plus douloureuses & plus sensibles, que tant de désordres, que tant d'injustices, que tant de vengeances, que tant de médisances, que tant d'impiétés que tant d'excès & de débauches, où tous les jours l'on se porte jusques dans le christianisme, qui est proprement son Royaume? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les Rois, dit saint Bernard, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis; & comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de-là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or : mais que reçoit de nous notre Dieu, & que lui produisons-nous autre

chose que des épines, c'est-à-dire, que des négligences & des lâchetés, que des imperfections & des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles? Tellement que notre ame est comme ce champ, ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disoit: J'ai passé par le champ du paresseux, & j'ai considéré la
Prov. vigne de l'insensé; *Per agrum hominis pigri*
c. 24. *transivi, & per vineam viri stulti*: mais qu'y ai-je apperçu? tout étoit plein d'orties, &
Ibid. toute la surface étoit couverte d'épines; *Et ecce totum repleverant urticæ, & operuerant superficiem ejus spinæ.*

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations & de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, & à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes, & sa grace nous les fait entendre au fond du cœur: mais où tombe sa parole? comme ce bon grain de l'Evangile, elle tombe
Luc. au milieu des épines, *& aliud cecidit inter*
v. 8. *spinas*: c'est-à-dire, qu'elle tombe dans des cœurs sensuels & tout charnels, dans des cœurs vains & enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde & de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent,

elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentimens de la grace du Seigneur, & qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* *Ibid.*

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, & nous déshonorons encore autrement la Royauté du Fils de Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela? par nos inconstances & nos légéretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, & demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidélement ses ordres, & demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, & demain nous secouons le joug, & nous nous révoltons. Tantôt pour Dieu, & tantôt pour le monde, tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre & affectueuse, & tantôt dans le relâchement d'une vie tiéde & inutile. Or tout cela qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner ? Je veux dire, que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité & sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes &

Luc. 17. au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est* ; & quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai,) il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, & que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, & si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours : mais si nous ne le voulons, & si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable & permanent. Ce n'est pas que Jesus-Christ, vrai Dieu, comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices & de tous nos changemens. Mais outre ce premier empire, cet empire essentiel & nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes & de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement & librement soumis comme à notre Roi ; que volontairement & de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandemens, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il

nous a laiſſé notre libre arbitre, pour demeurer dans la ſujettion qui lui eſt dûe, & pour ſatisfaire à tout ce qu'elle nous impoſe, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, & pour vivre ſelon nos appétits & nos aveugles convoitiſes.

Or c'eſt de cet empire, dont il eſt néanmoins ſi jaloux, que nous faiſons comme un roſeau qui plie au moindre ſouffle & qui tourne de tous les côtés. Que ne lui diſons-nous point à certains jours & à certaines heures, où l'eſprit divin ſe communique plus abondamment à nous, & nous touche intérieurement ? De quels regrets ſommes-nous pénétrés à la vûe de nos égaremens, & que ne propoſons-nous point pour l'avenir ? Quelles réſolutions, quels ſermens de ne nous détacher jamais de ſes intérêts, & de garder de point en point toute ſa loi ? Rien donc, à ce qu'il ſemble, rien alors de mieux établi que ſon empire. Mais le voici bientôt détruit : il ne faut pour cela qu'une occaſion qui ſe préſente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un reſpect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui ſurvient, qu'une paſſion qui ſe réveille. On reprend ſes premieres voies, on ſe rengage dans ſes mêmes habitudes, on oublie toutes ſes promeſſes, on quitte toutes ſes bonnes

pratiques; on change de maître, & de l'empire de Jesus-Christ, on retourne sous la domination & la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore, mais pour y rentrer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations, & le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvemens opposés ; ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes Freres, l'iniquité se soutient jusqu'au bout ; & si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même par rapport à nous renferme un mystère bien étrange. Je dis un mystère véritable, & que le Saint-Esprit, selon la remarque des Peres, a eu expressément intention de nous déclarer. Car ce n'est pas sans raison, dit S. Augustin, que le Prophéte Isaïe s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, & qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre :
Isai. c. 63. *Quare ergò rubrum est indumentum tuum, & vestimenta tua sicut calcantium in torculari ?* Hé, Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? & pourquoi vos vêtemens sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ? Le voulez-vous sçavoir, Chrétiens? la chose vous touche aussi-bien que moi. Ecoutez ce que ce

Sauveur lui-même répond à son Prophéte : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea* ; leur sang a rejailli sur moi, & toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disoit : Ce sont les déréglemens de mon peuple qui m'ont fait rougir, & c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi ; & ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étoient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vû chargé de toutes les abominations du monde. *Ibid.*

Quel reproche, mes Freres, & quel sujet de confusion pour nous-mêmes! Car la confusion de notre Roi doit retomber sur nous-mêmes, & doit encore de plus servir un jour à notre jugement & à notre condamnation. Il aura son tems pour venger l'honneur de sa royauté flétrie & profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui; tous les Rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes; il n'y aura plus là d'autre Roi que ce Roi de gloire ; & de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé

du glaive de sa justice & couronné de tout l'éclat de sa divine & suprême grandeur ! C'est à ce dernier jour, qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, & de ceux qui l'auront méprisé; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés & ses élûs, & les autres à sa gauche comme des rébelles & des réprouvés; qu'il dira aux uns, en les appellant à lui: Venez, possédez mon Royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, & qui
Matth. c. 25. m'avez obéi comme à votre Roi; *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt: Venite, possidete paratum vobis Regnum*; & qu'il dira aux autres en les rejettant: Allez & retirez-vous de moi; vous n'avez point été mon peuple, & vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance; je ne sçai qui vous êtes, & je vous livre à ces puissances de ténébres qui vous ont si long-tems dominés, & qui vous attendent pour vous faire part de leur sort & de leur malheur éternel:
Ibid. *Tunc dicet & his qui à sinistris erunt: Discedite à me in ignem æternum, qui paratus est diabolo & angelis ejus.*

Ah! Chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathême? En vain nous commencerons à craindre & à révérer son souverain pouvoir; en vain nous lui crierons mille fois, Seigneur,

Seigneur : *Tunc respondebunt ei, Domine* ; *Ibid.*
envain prosternés devant son Tribunal, nous lui dirons: Roi immortel, Roi de tous les siécles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue ; *Regi sæculorum* *I. Tim. c. I.*
immortali honor & gloria : ce ne sera plus qu'un culte forcé & contraint, & il demandoit un culte de piété & d'amour ; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, & il vouloit une obéissance d'enfans. Or il n'y a que les enfans qui trouveront place dans son Royaume, & les esclaves en seront éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel ; car c'est à lui que son Pere a dit, Régnez au milieu même de vos ennemis ; *Dominare in medio inimicorum* *Ps. 109.*
tuorum : mais comment ? pour les gouverner avec un sceptre de fer, & pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances ; *Reges eos in virga ferrea.* Je vais *Psal. 2.*
trop loin, mes chers Auditeurs, & revenons. Comme il n'y a point de mystère où la Royauté de Jesus-Christ ait été plus avilie & plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs, qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie & plus justement vérifiée ; c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est le caractère particulier de la Royauté de Jesus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres & jusques dans le comble de l'humiliation. Au calvaire & sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui, & mourans avec lui, il fut déclaré Roi; & malgré toutes les oppositions de la synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en
Joan. c. 19. le crucifiant, portoit ces mots, *Jesus de Nazareth Roi des Juifs.* Il est étonnant, Chrétiens, que Pilate après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avoient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulût néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposérent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts & toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer: ce que j'ai écrit, est écrit: *Quod scripsi, scripsi.* Pourquoi cela? & d'où lui venoit sur ce point une telle résolution? N'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome: c'est qu'il agissoit alors

alors par le mouvement de l'Esprit de Dieu qui le conduisoit : & comme Caïphe, tout méchant & tout injuste qu'il étoit, avoit prophétisé par l'inspiration divine, sur la mort de Jesus-Christ; aussi Pilate, quoique Païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solemnellement & authentiquement la Royauté de ce Messie. Jesus-Christ parlant de lui-même, avoit dit hautement, Je suis Roi; & les Juifs soutenoient opiniâtrément qu'il ne l'étoit pas. Il falloit un juge qui terminât ce différend, & un juge désintéressé. Pilate prononce; & après avoir oui les parties, & mûrement examiné le fait, lui qui étoit étranger & Romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, & le reconnoît Roi: *Jesus Nazarenus Rex.* *Ibid.*

Mais que fais-je, Chrétiens? N'allons pas si loin: les soldats en le couronnant, ne commencent-ils pas dès-lors à le reconnoître pour ce qu'il est? & tout ignominieux que paroît ce couronnement, n'étoit-ce pas, selon les vûes du ciel, une disposition secrette au jugement que devoit rendre Pilate? Ce n'étoit pas là l'intention de cette brutale & insolente milice; mais, remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuoient, sans le vouloir & sans le sçavoir, à l'accomplissemeut des desseins de Dieu. Dieu vouloit que son Fils fût sa-

lué comme Roi, fût couronné comme vainqueur, fût adoré comme Seigneur & comme Dieu. Or voilà justement ce qui s'exécute; & quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement & qu'un jeu, c'étoit pour la providence & la sagesse éternelle, qui l'avoit réglé de la sorte, un effet réel & une vérité. *Et si corde non credunt, Christo tamen suus non defuit honor, qui salutatur ut Rex, coronatur ut victor, Deus & Dominus adoratur.* Mystère profond & admirable, mes chers Auditeurs! mystère digne de toutes nos réflexions. Mettons-le dans un nouveau jour, & tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Ambr.

Car ce qu'il y a, ce me semble, de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin maître croyoient le deshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, & ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines: à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui devoit être sur-tout le Roi des ames souffrantes, & qui ne vouloit à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre? Une couronne de fleurs lui eût-elle été propre? & ces épines n'exprimoient-elles pas le vrai caractère de sa

dignité Royale ? En effet, Chrétiens, c'eſt cette couronne d'épines que toute la terre a révérée. c'eſt pour cette couronne d'épines que les Princes & les plus grands Monarques ont témoigné tant de zéle & tant de piété, armant des flottes entieres, paſſant les mers, s'expoſant à mille périls, & regardant comme une précieuſe conquête de l'enlever à des peuples infidéles. C'eſt cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats, & qu'ils y ont conſervée comme le plus riche tréſor. C'eſt cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints & toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes ſe préſenta à la bienheureuſe Catherine de Sienne avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, l'autre de roſes, & qu'il lui en laiſſa le choix, délibéra-t-elle un moment ? Avec quelle ardeur & quelle tendreſſe, avec quels tranſports de joie prit-elle les épines, & rejetta-t-elle les roſes! pourquoi? parce qu'elle ſçavoit à quel Roi elle s'étoit dévouée; que ce n'étoit point un Roi de plaiſir, mais un Roi de ſouffrance; que dans ſa cour il ne permettoit ni délicateſſes, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluoit, que s'étant toute conſacrée à ſon ſervice, elle ne devoit point ſouhaiter d'autre partage que les afflictions & les épines

les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous ſerons remplis du même eſprit que cette fidéle épouſe de Jeſus-Chriſt, ou, pour mieux dire, dès que nous ſerons remplis comme elle du véritable eſprit de la religion que nous profeſſons.

Cependant, mes Freres, à ce Roi couronné d'épines, il falloit un ſceptre, & les ſoldats y pourvoient. Le ſceptre répond parfaitement à la couronne : car c'eſt un roſeau qu'ils lui mettent dans la main. Or ſelon la belle obſervation de ſaint Auguſtin, pouvoient-ils mieux repréſenter la nature de ſon pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foibleſſe même & par l'infirmité ? Les Rois de la terre ont beſoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis, & pour maintenir leurs ſujets dans le devoir & l'obéiſſance. Ils portent le ſceptre; & ce ſceptre, diſoit un Ancien, eſt comme une main empruntée, pour ſignifier, que ſi d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras aſſez fort, ils ont de quoi l'affermir & le roidir, quand ils voudront l'étendre ſur la tête des rébelles. Mais au Roi que nous adorons, il ne faut de la part des hommes, ni appui, ni ſecours. A le conſidérer ſelon le monde, on diroit qu'il n'eſt rien

Manus altera Regum

de plus foible, & qu'il n'a ni puissance, ni vertu. C'est un Roi pauvre, un Roi humble & petit, un Roi sans éclat, sans pompe, sans munitions, sans armes. Mais comme il est le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui est nécessaire, & sans emprunter sa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même. De sorte qu'avec les moyens les plus impuissans, il peut tout, & il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles, un roseau lui a suffi. Avec ce roseau, qui fut, selon la remarque de saint Athanase, le symbole de la croix, il a subjugé plus de nations que les plus fameux conquérans. Avec ce roseau il a confondu les démons, & mis toutes les puissances infernales en déroute. Avec ce roseau il a établi son Royaume, qui est son Eglise : il l'a élevée sur les ruines de l'infidélité, & répandue jusqu'aux extrémités du monde. Avec ce roseau il a brisé l'orgueil des potentats qui s'opposoient à sa sainte loi, il a dissipé tous leurs projets, renversé toutes leurs entreprises, & les a réduits eux-mêmes sous son empire. O prodige le plus merveilleux! ô foiblesse toute-puissante!

Sur quoi saint Bernard entroit dans un sentiment bien affectueux & bien touchant. Ah! Seigneur, s'écrioit-il, en s'adressant à Jesus-Christ même, puisque les choses

les plus foibles acquiérent dans votre main tant de pouvoir & tant de force, & qu'un roseau y a été comme un sceptre & une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur. Ce n'est qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux & vuide de tout bien, vuide de charité, vuide de dévotion & de piété, vuide de bonnes œuvres & de mérites; qu'un roseau flexible & mobile, que son extrême légéreté fait tourner à tout vent, & que la moindre impression est capable d'ébranler. Mais du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grace & de la force de votre divin Esprit. Vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent & fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, & à vaincre par une persévérance infatigable tous les obstaçles. Ainsi parloit ce Pere; & ne nous persuadons pas au reste, que ce roseau donné à Jesus-Christ en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats. Il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand Apôtre, a toujours pris ce qu'il y avoit de plus infirme & de plus petit dans le monde pour abattre les forts; ce qu'il y avoit de plus vil & de plus bas, pour humilier les grandeurs; ce qu'il y avoit de plus méprisable ou ce qui le paroissoit, en un mot

ce qui n'étoit rien, pour confondre tout le faste humain & pour anéantir toute puissance mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus , & ea quæ non sunt , ut ea quæ sunt , destrueret.* 1. Cor. c. 1.

Ce n'est pas non plus sans mystère qu'on le couvre enfin d'un manteau de pourpre, & il n'est pas difficile d'en appercevoir d'abord toute la convenance. Car étoit-il une couleur plus sortable à un Roi qui devoit former son Royaume sur la terre , & qui devoit l'amplifier par l'effusion de son sang? Ah ! il devoit être le Prince & le Roi des martyrs : il devoit leur donner le signal de ces guerres sanglantes, où leurs corps seroient livrés à tous les tourmens, où ils seroient brisés, déchirés, immolés comme des victimes ; & quel autre signal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats & à les animer, que la pourpre dont il est revêtu ? La pourpre fut toujours employée à l'investiture des Rois : mais jamais Roi eût-il droit comme le Sauveur, de la porter, puisque jamais Roi ne fut consacré comme lui , ni ne reçut l'onction Royale dans son sang ? Ce Roi de nos cœurs, belles paroles de saint Ambroise , ce Roi de nos cœurs se montre à nous sous la pourpre & sous l'écarlate, pour nous désigner les

Ambr. victoires & les triomphes du martyre : *Designans martyrum palmas, & regiæ potestatis insignia.* Il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise seroit un jour toute empourprée. Il veut nous faire connoître sur quoi son Royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, & que c'est par le sacrifice de sa vie & par toutes les douleurs
Ibid. de sa passion qu'il le doit conquérir : *Quòd caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem effet susceptura pro nobis, & passio regnum paritura de nobis.*

La pourpre des Césars étoit teinte de sang, dit saint Jérôme, mais du sang des hommes, qu'ils avoient versé, & souvent avec autant d'injustice que de fureur. Si elle éclatoit, c'étoit du feu brûlant de leur ambition ; & si elle rougissoit, c'étoit bien moins de sa propre couleur, que de leurs vices. Leur pourpre les faisoit donc redouter, poursuit ce saint Docteur : mais la pourpre de Jesus-Christ nous le fait également respecter & aimer. Car qui ne l'aimeroit pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa Royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité ?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une circonstance, qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine : ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphêmes que

proferent contre lui les soldats ; les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un Roi? Je me trompe, Chrétiens, & saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur : c'est dans la douziéme de ses Catechèses. Il prétend, & avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paroissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur & à sa qualité de Roi. Si son Royaume, dit-il, eût été comme les autres, un Royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa Royauté & de pareils traitemens, nulle proportion : mais souvenons-nous, mes Freres, ajoute ce saint Evêque, & n'oublions jamais, que le Royaume de notre maître ne consiste pas dans les honneurs mondains ; ou plutôt, souvenons-nous que ce Royaume de Jesus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde ; que c'en est là une des loix fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or un Roi qui venoit ériger en maxime & en loi le mépris des honneurs, pouvoit-il être mieux reconnu que par les affronts & les opprobres? Voilà donc encore une fois la Royauté du Fils de Dieu déclarée, publiée, manifestée dans toute la maniere qu'elle devoit

l'être ; & malgré la malignité des Juifs ; voilà les vûes du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, & ses ordres pleinement accomplis.

De-là même, Chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, & ce que nous devons enfin devenir selon le caractère que nous portons, & selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de Chrétiens, avec Jesus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale ; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un Roi couronné d'épines ; nous appartenons à un Roi de souffrances, à un Roi d'abjection & d'humiliation ; nous ne sommes à lui, que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples & ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, & même, si je l'ose dire, généralement abandonnées & démenties.

Car de ces principes que s'ensuit-il? Ah? mes Freres, que n'en avons-nous mieux compris jusques à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, & à y conformer de-

ırmais tous nos ſentimens & toute notre
ɔnduite ? Prenez garde : nous ſommes les
ıjets d'un Roi couronné d'épines ; nous
e devons donc plus tant rechercher les
ouceurs & les délices de la vie. Car ſervir
n Roi qui n'a que des épines pour couron-
e, & vouloir ſe couronner de roſes, n'eſt-
ɛ pas une contradiction ? Tel eſt néan-
ıoins le déſordre le plus commun; & quel
utre langage eſt plus ordinaire dans le
ıonde, je dis dans le monde, même pré-
ɛndu Chrétien, que celui de ces impies,
ui ſe diſent les uns aux autres chez le Sa-
e : *Venite & fruamur bonis quæ ſunt* ; di- *Sap. c. 2*
ertiſſons-nous, & jouiſſons des biens que
ous avons ; *Coronemus nos roſis*, faiſons- *Ibid.*
ous des couronnes de fleurs, & des fleurs
:s plus agréables & les plus douces ; *Ubi-* *Ibid.*
ue relinquamus ſigna lætitiæ, que la joie
ous accompagne en tous lieux, & laiſſons-
n par-tout des marques ; *Quoniam hæc eſt* *Ibid.*
ars noſtra, & hæc eſt ſors ; car voilà quel
oit être notre partage & notre ſort, voilà
uelle doit être notre vie.

Il eſt vrai néanmoins que cette vie molle
ɛ délicieuſe n'eſt pas la vie de tous les gens
u monde, & qu'il s'en faut bien même
u'elle ne le ſoit. Mais ſi ce n'eſt pas là leur
ie en effet, ce l'eſt au moins en déſir. On
aſpire ſans ceſſe à cette vie aiſée & com-

mode; on se la propose comme la fin de ses travaux; on y fait consister le bonheur & la sagesse; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, & l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle : comme si c'étoit un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur Roi, & qu'au lieu des épines qu'il a portées & consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un Roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages & aux prérogatives inestimables de sa Royauté, qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vûe que les Saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa providence prend assez soin d'y pourvoir ; & par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère & rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgraces & d'afflictions. Il n'est question pour nous que d'en bien user ; tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus, nous soit une robe d'honneur & un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnoisse. Mais voici l'erreur la plus déplo-

ble, & c'eſt celle où les diſciples eux-mê-
ɜs tombérent. Ils ſe perſuadoient que Je-
›-Chriſt dans la ſuite ſeroit un Roi tem-
ırel, & que ſous ſon regne ils n'auroient
:n à ſouffrir : *Domine, ſi in tempore hoc* *Act.c.1*
ſtitues regnum Iſraël? Ainſi nous nous
.aginons fauſſement, & nous croyons,
rce que nous ſommes à Dieu, que nous
vons être exempts de toutes peines & à
uvert de toutes adverſités. Nous nous
ɔnnons de voir des gens de bien affligés
ſujets aux calamités humaines ; & com-
ɜ ce qui nous touche nous eſt encore
aucoup plus ſenſible, il ne faut que le
us léger accident qui nous arrive, pour
ɪus troubler & nous déconcerter. D'où
ent cela ? c'eſt que nous ne conſidérons
s que ce ſont là juſtement les apanages
ı Roi que nous ſervons, & que c'eſt
r-là qu'il nous diſtingue, & qu'il nous
.t entrer au nombre de ſes élûs.

Enfin nous dépendons d'un Roi ignoré
ı monde, abjet & obſcur ſelon le mon-
:, regardé, ſi je puis m'exprimer de la
rte, comme un roſeau dans le monde :
ımment donc ſommes-nous ſi jaloux d'y
roître & de nous y élever ? Je vous laiſſe,
ɜs Freres, faire vous-mêmes cette monſ-
ɹeuſe oppoſition, d'un Roi volontaire-
ent réduit dans le dernier mépris & dans

l'humiliation la plus profonde, & d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre, qui le fasse honorer, qui lui attire des respects & de la considération parmi les hommes. Car n'est-ce pas là le terme où tendent tous les désirs, toutes les réflexions, tous les projets & toutes les démarches d'une multitude infinie de Chrétiens, adorateurs d'un Dieu abaissé, moqué, outragé ? C'est à vous, mes chers Auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis, & qu'il a si souvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur Roi ; mais nous l'avons choisi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages, & des hommages dignes de lui : l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une sainte mortification, l'hommage d'une sincère humilité de cœur & d'action. Voilà par où il veut être honoré, & par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire, que je vous souhaite, &c.



EXHORTATION
SUR
JESUS-CHRIST
PORTANT SA CROIX.

Susceperunt autem Jesum, & eduxerunt. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jesus, & ils l'emmenerent; & Jesus chargé de sa Croix sortit pour aller au lieu appellé Calvaire. En S. Jean, chap. 19.

VOus voyez, Chrétiens, quel doit être aujourd'hui le sujet de notre entretien : Jesus-Christ sortant du Prétoire de Pilate & marchant vers le Calvaire, chargé de sa croix. Voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scênes différentes, & toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, & que la victime perde la vie. C'est pour cela qu'on le con-

duit au Calvaire, ce Juste, ce Saint des saints, cet homme-Dieu condamné à la mort, & qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers Auditeurs, & suivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire ? Mon dessein est de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes dans le christianisme porter la croix, & la porter après Jesus-Christ. Car il y a pour nous des croix en ce monde; il y en a, vous le sçavez, de toutes les sortes, & nous avons chacun la nôtre. Or il nous est d'une conséquence infinie de la bien porter, en la portant sur les traces de Jesus-Christ; & c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir, & la nécessité & la facilité. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ, ce sera la premiere partie : facilité de porter la croix après Jesus-Christ, ce sera la seconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets! & qu'ils sont capables de nous rendre tant de souffrances où nous sommes tous les jours exposés, & plus salutaires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, & plus supportables ! Appliquez-vous.

I. PARTIE.

L'Arrêt de mort étoit prononcé contre le Fils de Dieu, & toutes choses étoient

ɔréparées pour l'exécution. On lui ſignifie
ɋu'il eſt tems d'aller au ſupplice, & on lui
ɔréſente ſa croix, dont on l'oblige à ſe char-
ger juſques au Calvaire. Toutes ſes forces
ont épuiſées, tout ſon corps eſt meurtri de
oups & couvert de plaies; il ne ſe ſoutient
ue par miracle, & à chaque moment il eſt
ır le point de ſuccomber; le chemin qui
ıéne à la montagne, eſt rude & difficile,
: ſa croix enfin eſt d'une peſanteur extraor-
inaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul
gard à tout cela. C'eſt l'Iſaac de la loi
ɔuvelle : il faut qu'il porte lui-même le
ɔis de ſon ſacrifice. Car l'Iſaac de l'an-
enne loi n'étoit qu'une figure de celui-ci,
ne porta ſon propre bûcher que pour
noncer ce qui arriveroit dans la plénitu-
des tems au vrai Meſſie.

Ce ne fut point au reſte ſes ſeuls enne-
s qui lui impoſérent une obligation ſi ri-
ureuſe: ce fut ſon Pere qui l'avoit ordon-
de la ſorte, & dont toutes les volontés
ɔient pour lui autant de préceptes invio-
les. Ainſi Abraham prit-il le bois de
ɔlocauſte, ſelon le terme de l'Ecriture;
l'ayant mis ſur les épaules de ſon fils, il
commanda de marcher en cet état vers
nontagne où il ſe diſpoſoit à l'immoler:
it quoque ligna holocauſti, & impoſuit Geneſ.
r Iſaac filium ſuum. c. 22.

Le voilà donc, mes Freres, ce véritable Isaac en qui toutes les nations doivent être bénies, le voilà ce Fils unique de Dieu, qui paroît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, & dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer, je veux dire, le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui dans le séjour & les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des Anges, & qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor au milieu de Moyse & d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle; & jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards? L'escorte qui l'environne & qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice; ce sont tous les Prêtres, les Pontifes, les Princes de la Synagogue; c'est toute la soldatesque & tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funébre. On le presse, on redouble les invectives & les imprécations. Parmi ce tumulte & cette confusion, il traîne quelque tems sa croix, plutôt qu'il ne la porte: mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, & sans un prompt secours il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les Juifs souhaitent si ardemment de le voir. C'est

donc par cette crainte, dit saint Jérôme, & non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que par une mort précipi-:éeil échappe à une mort mille fois plus douloureuse & plus ignominieuse. La haine de es persécuteurs ne seroit pas assouvie & plei nent rassasiée, s'ils n'étoient spectateurs de oute la honte & de toute la cruauté de son :rucifiement, & s'ils ne repaissoient leurs 'eux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi 'on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, nais on l'engage par force: il résiste, mais n lui fait violence, & on le contraint de uivre Jesus & de le soulager. *Et imposue-unt illi crucem portare post Jesum.* Luc. c. 23.

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, otre Maître, mes Freres, avoit en cela iême ses vûes; & rien ne se faisoit, qui e dût, selon ses desseins, contribuer à otre édification. Cependant à une peine i il reçoit quelque soulagement, une au-e succéde. Il apperçoit une troupe de femes, qu'une tendre pitié attire après lui, our compâtir du moins à ses maux, s'il est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. eurs visages sont baignés de larmes, elles frappent la poitrine, elles éclatent en géissemens. A cet aspect, que dût ressentir n cœur ? De quelle pitié, dit saint Amoise, paya-t-il lui-même toute la pitié

qu'elles lui témoignoient ? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui ; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités & les misères extrêmes dont leurs enfans sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, & un avenir prochain: qu'alors on dira d'elles, Bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles ; Bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, & les mammelles qui n'ont point donné de lait : qu'alors elles s'adresseront aux montagnes & aux collines, & que dans leur désespoir elles s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous ; collines, couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois verd, conclut-il, que fera-t-on du bois sec ? C'est-à-dire, jugez par ce que je souffre, ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

Luc. *c.* 23.

Raisonnement invincible, mes chers Auditeurs, & preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix, & la nécessité encore plus étroite de la porter après Jesus-Christ;

r ces deux néceſſités ſont bien différen-
, & l'une enchérit infiniment ſur l'autre,
ceſſité de porter la croix : pourquoi ? par-
qu'un homme-Dieu, notre modéle &
tre médiateur, l'a portée : d'où il s'en-
t, que nul homme n'a droit de s'en
empter. Et en effet, c'eſt un juſte, &
us ne ſommes que des pécheurs ; c'eſt un
ls, & le Fils du Très-haut, & nous ne
mmes que des eſclaves ; c'eſt un Dieu, &
us ne ſommes que de viles créatures. De-
les conſéquences ſont aiſées à tirer, &
trouvent renfermées dans cette courte &
vine parole du Sauveur, qui ſeule con-
nt tout ce que pourroient exprimer les
us longs diſcours, & qui devroit être le
jet éternel de nos réflexions : *Si in viridi*
gno hæc faciunt, in arido quid fiet ?
Jeſus-Chriſt, remarque ſaint Auguſtin,
a porté la croix, que parce qu'il l'a vou-
: mais la volonté qu'il a eue de la porter,
i en a fait une néceſſité ; & ce qui fut pour
i une néceſſité d'engagement libre, eſt
venu pour nous une néceſſité de devoir,
ne néceſſité de loi, une néceſſité de con-
tion & d'état. Entre lui & nous, ajoute
même ſaint Docteur, il y a une différen-
bien eſſentielle. Car on ne peut pas dire
nous que nous portons la croix, parce
e nous le voulons. On peut bien dire

que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons & que nous le voulons; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'eſt ce qui ne nous convient pas. Il n'appartenoit qu'au Sauveur du monde de la porter de la ſorte, & il n'y a que lui dont il ſoit vrai, non-ſeulement qu'il l'a portée & qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a
Auguſt. voulu: *Non oblatus eſt & voluit*, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin, *ſed oblatus eſt quia voluit.*

Or c'eſt ſur cela même que je dois former ma réſolution. Car ſi Jeſus-Chriſt a bien voulu porter la croix ſans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuſer de la porter, & ne le pas vouloir, ſans me la rendre d'une part beaucoup plus peſante, & de l'autre abſolument inutile ? Quoi que je faſſe, je la porterai; & tous mes ſoins, toutes mes précautions ne m'en préſerveront jamais. Quand je ſerois aſſis ſur le Thrône, je ne l'éviterois pas : au contraire, je l'y trouverois plus dure & plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainſi réglé & arrêté. Si c'étoit par la diſpoſition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrois-je prendre des meſures pour m'en garantir; mais c'eſt un arrêt du ciel contre lequel il n'y a

t de conseil, ni de prudence: *Non est pru-* *Prov. c. 21.*
ia, non est consilium contra Dominum.
;rande prudence est de me conformer
souverain arrêt, puisqu'il est irrévoca-
& qu'il n'y a point de tribunal où j'en
e appeller. Le grand secret est de me
re la croix volontaire; & puisque je ne
avoir la gloire de la porter, parce que
veux, le plus sage conseil est d'avoir
ıoins la gloire de l'accepter & de la
oir quand je la porte : ne me conten-
pas là-dessus d'une certaine persuasion
ıe & générale, qu'il faut porter sa croix
; le monde, (car il n'y a personne qui
soit convaincu;) mais m'appliquant en
:culier ce principe universel, le rédui-
aux occasions & aux points qui me
propres, reconnoissant la croix dans
ıjets où Dieu me la présente, & pre-
bien garde à ne la pas considérer seu-
:nt en spéculation & en idée, ce qui
l'erreur de la plupart des Chrétiens,
la déterminant à ceci & à cela ; bé-
nt Dieu de cette affliction, me sou-
ant à cette disgrace, souffrant avec pa-
:e cette douleur, cette incommodité,
: perte de biens, ce rebut & ce mépris
na personne, parce que tout cela est
:ablement la croix & ma croix, qu'il
porter, puisque la Providence me l'a

préparée, & qu'elle me vient de la main du Seigneur.

Je n'en dis pas aſſez, mes Freres ; & s'il eſt néceſſaire de la porter, cette croix combien plus l'eſt-il de la porter après Jeſus-Chriſt ? Car de la porter ſimplement, c'eſt la choſe en ſoi la plus indifférente. Les pécheurs la portent auſſi bien que les Saints, & tous les jours on la porte pour ſe damner comme pour ſe ſauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'eſt-à-dire, dans le même eſprit, avec les mêmes vûes, & par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital, & ce qui opère le ſalut.

Or c'eſt à quoi il nous engage puiſſamment dans le myſtère que nous méditons. Les Peres demandent pourquoi cet adorable Sauveur allant au Calvaire, voulut qu'on le ſoulageât, & qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvoit-il pas faire un miracle ? Ne pouvoit-il pas mettre en œuvre cette toute-puiſſante vertu qui porte le monde, & dans une telle conjoncture ce miracle n'eût-il pas ſervi à ſa gloire ? Ne pouvoit-il pas ranimer toutes ſes forces, quoiqu'épuiſées ? & ne le fit-il pas enſuite, lorſqu'avant que de rendre ſon dernier ſoupir, il pouſſa vers le ciel un cri, qui ſelon tous les principes

e la nature, n'étoit point d'un homme
ıourant ? Ne pouvoit-il pas appeller des
ıillions d'Anges, & le secours d'un seul
'eut-il pas été pour lui un soutien plus
ue suffisant ? Ah! mes Freres, répond saint
.mbroise, il pouvoit tout cela : mais tout
:la n'étoit point de l'ordre de sa prédesti-
ation & de la nôtre. Il ne devoit point
ppeller d'Anges à son secours, parce que
croix n'étoit point pour les Anges. Il ne
:voit point faire de miracle pour la porter
ul, parce que la croix n'étoit pas pour
i seul. C'étoit la croix des hommes & la
:nne : il falloit donc qu'il la portât avec les
mmes, ou que les hommes la portassent
ec lui, & c'est pourquoi il souffre que
mon, ce pauvre étranger, lui soit asso-
: : *Bonus ordo nostri profectûs, ut priùs* *Ambr.*
ıcis suæ jugum ipse humeris imponeret,
inde nobis tradiderit sublevandum. En
la il s'est proposé notre avancement &
tre bien. Il a pris d'abord le joug de la
ix & l'a chargé sur ses épaules, & puis
ous l'a donné, comme pour nous dire :
ilà désormais votre partage ; n'en cher-
:z point d'autre : c'est celui des élûs de
eu. Cette croix n'est pas moins pour
us que pour moi, & elle doit être mê-
: plus pour vous que pour moi, puis-
'elle n'a été pour moi, que parce

qu'elle devoit être pour vous.

C'est ainsi, dis-je, qu'il nous parle : & parce que la plûpart des hommes n'entendent pas ce langage, & qu'ils ont peine à l'écouter ; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils se repaissent de vaines idées & de fausses apparences ; parce que tout le fruit qu'ils recüeillent de la passion de Jesus-Christ, est d'en concevoir, à certains momens, quelques sentimens tendres & affectueux, parce qu'en même tems que nous la pleurons ; nous n'y voulons participer en aucune maniere, versant des larmes de dévotion au souvenir & à la vûe de la Croix, mais du reste, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous, autant qu'il nous est possible ; enfin, parce que la considération des souffrances du Sauveur n'a pû encore nous mettre dans cette disposition chrétienne, de vouloir souffrir avec lui, que fait-il ? Il s'adresse à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jerusalem ;
Luc. c. 23. *Nolite flere super me ;* détrompez-vous, nous dit-il, & instruisez-vous. Pleurer ma passion, c'est sans doute un saint entretien ; mais ce n'est point de cela seulement qu'il s'agit ; & si vous vous en tenez là, autant vaudroit de n'y point penser, & de ne la pleurer jamais. Car il y a si long-tems que

vous la pleurez, ſans que vos pleurs aient produit en vous un changement ſolide & véritable. *Super vos ipſos flete :* commencez par pleurer ſur vous-mêmes, & puis vous pourrez pleurer ſur moi. Pleurez ſur tant de déſordres où vous vous laiſſez ſans ceſſe entraîner. Pleurez ſur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, & à quoi vous vous expoſez. Pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le myſtère de ma croix, vous n'en êtes pas moins ſenſuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier ou votre cœur ou votre chair. Pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes & toute votre compaſſion pour moi, vous n'en êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi. Pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple, à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez néceſſairement juſqu'au dernier jour de votre vie, qui eſt de marcher dans la voie de la tribulation & de la croix : *Nolite flere ſuper me ; ſed ſuper vos ipſos flete.* A cela, mes Freres, que devons-nous répondre, & en quels ſentimens devons-nous là-deſſus entrer ? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur ; le ſecond, d'une humble reconnoiſſance ; & le troiſiéme, d'une

Ibid.

ferme résolution. Car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, & ce que je dois amérement & véritablement ressentir devant Dieu, c'est un regret sincère d'avoir depuis tant d'années si mal porté ma croix; je veux dire, de l'avoir portée par contrainte, & non par vertu; de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me désolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains respects du monde, pour les fausses espérances du monde, & jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conséquent portée sans mérite & même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon salut, & de m'en faire un moyen de sanctification.

Tels sont en effet, Chrétiens, les déplorables égaremens où nous tombons à l'égard des souffrances & des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais, si j'ose user de cette expression, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, & qu'on soumet au joug & au travail à force de coups. Ainsi la porta ce Simon de Cyréne: il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter: *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem.* Nous portons la croix, mais en faisant tous les efforts possibles pour la secoüer & nous en décharger. De-là tant de mesures

Matth. c. 27.

qu'on prend, tant d'inquiétudes & d'agitations où l'on entre, tant de mouvemens que l'on se donne : & parce que tous ces mouvemens, toutes ces agitations & ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse, de-là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportemens, quelquefois les plus violens désespoirs & les blasphêmes les plus impies contre le Seigneur & sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde, & selon le monde : car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui pour satisfaire son avare convoitise, se mine de soin & de fatigue; que celle d'un homme vain & orgueilleux, qui pour un honneur frivole, se consume d'études & de veilles; que celle même d'un homme sensuel & voluptueux, que sa passion expose à mille dégouts, & qu'elle dévore de soupçons & de jalousies? Nous portons la croix, & ne la portant pas comme nous le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, & inutile pour le Royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenoit seulement inutile; mais nous la portons à notre ruine,

& cette même croix par où Dieu vouloit nous attirer à lui, & nous assûrer la possession de sa gloire, sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grace dont nous aurons abusé & dont Dieu nous demandera compte. Voilà de quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas moins jugé selon les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que selon les biens dont vous m'aurez comblé; & votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres. Car les uns & les autres partoient également de votre miséricorde, & devoient contribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, & j'en gémis. Heureux de n'y être pas insensible, & d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer.

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnoissance envers Dieu, qui nous a mis dans cette nécessité de porter la croix & de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur; mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien-aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec

S. Augustin, *Felix necessitas!* O salutaire *August.*
& précieuse nécessité! car puisque c'est la croix qui me doit sauver, n'est-ce pas un bien pour moi qu'elle me suive par-tout, & qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi & de m'en préserver? Si Dieu me laissoit sur cela le choix, je n'aurois pas le courage de la chercher, & il y a bien de l'apparence que je succomberois aux révoltes de la nature, & aux répugnances de mes sens, qui se soulévent contre, & qui ne peuvent s'en accommoder. Ainsi je passerois mes jours sans combats, sans victoires sur moi-même, sans mortification & sans pénitence. Or une vie sans pénitence, est une vie de damnation. Mais graces au Seigneur, dont la sagesse y a pourvû, il ne m'est pas libre de fuir la croix & de m'en garentir. Il n'y a que la maniere de la porter qui dépend de moi, & dès qu'il ne s'agit plus que de la maniere, on a moins de peine à se résoudre & à prendre le plus sage & le meilleur parti. Je serois bien aveugle & bien ennemi de moi-même, si me trouvant attaché inséparablement à la croix, je ne la portois pas au moins de bonne grace, & ne tâchois pas d'en profiter.

Quel est donc le dernier sentiment qui me reste à prendre? c'est une ferme résolution de bien porter ma croix jusqu'à ce que

je sois arrivé au sommet de la montagne ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que je sois parvenu à la fin de ma vie & au terme de ma félicité éternelle où je suis appellé de Dieu. Car m'appliquant les paroles de l'Ange au pro-
III.Reg. c. 19. phéte Elie, je me dis à moi-même : *Surge*, prends courage, mon ame, & ne te laisse point abbattre. Tu n'es pas au bout de ta course. Il y a bien encore du chemin à faire pour y atteindre ; & puisque la voie qui nous y conduit, est celle de la croix, il y a bien encore pour toi des croix à porter :
Ibid. *Grandis enim tibi restat via.* C'est ici qu'il faut de la fermeté & de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin, qui la portent bien pour un tems, mais qui se relâchent ensuite, & qui demeurent. Ce n'est point à eux que la couronne est promise, & ce n'est point ainsi qu'on emporte le prix. Il n'est réservé qu'au vainqueur, & on ne l'est, qu'après avoir fourni toute la carriere. Mais il en doit coûter pour cela : vous le dites, mon cher auditeur ; & moi je vais vous montrer, non plus la nécessité, mais la facilité de porter la croix après Jesus-Christ. Ceci demande une attention toute nouvelle, & ce sera la seconde partie.

II. PARTIE. JE ne puis mieux entrer dans cette secon-

de partie, que par une figure, dont j'ai lieu de croire que vous serez touchés, & qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde, chargé de sa croix, montant au calvaire, & suivi, non des Juifs qui sont ses ennemis, mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état, nous adressant la parole, & nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses Apôtres, & qui renferme en abbrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam & sequatur me.* *Matth. c. 16.* Chrétiens, vous qui professez ma loi, & qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous ; ou plûtôt, éprouvez-vous vous-mêmes, & voyez si vous voulez en effet venir après moi. Ah! il le faut bien, Seigneur ; & à qui irions-nous, puisque c'est vous seul qui avez les promesses & les gages de la vie éternelle ? *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.* *Joan. c. 6.* Vous y êtes donc résolus, reprend ce divin Maître, & vous m'en faites une sincère protestation. Or si celà est, écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug, qui est ma croix, & que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos.* *Matth. c. 11.*

Voilà des paroles, mes chers Auditeurs, qui de tout tems ont paru bien dures aux

ames mondaines, & dont notre molleſſe & notre amour-propre a toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela ? parce que nous ne les avons jamais compriſes dans toute la force de leur ſens, & que nous n'en avons jamais eû une intelligence parfaite. Car en même tems que ces divines paroles nous impoſent une obligation, dont notre foibleſſe eſt étonnée, & qui nous ſemble trop rigoureuſe pour la pouvoir ſoutenir, elles nous préſentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur, & nous en faciliter la pratique. Appliquez-vous, je vous prie, & tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il ? Ce n'eſt pas ſeulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas ſeulement de la porter ſeul & ſans guide, mais de la porter après Jeſus-Chriſt & avec Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas ſeulement de la porter volontairement & de gré, mais de la porter en vûe de Jeſus-Chriſt & pour Jeſus-Chriſt. Or dès que c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt, dès qu'il eſt queſtion de la porter avec Jeſus-Chriſt & après Jeſus-Chriſt, pour Jeſus-Chriſt & en vûe de Jeſus-Chriſt, un chrétien, frere & membre de Jeſus-Chriſt, y peut il alors trouver des difficultés, ou quelques difficultés qu'il y puiſſe d'abord rencontrer, ne ſont-elles pas bientôt levées

par la douceur & l'abondance des consolations dont il est rempli? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole: point de péril qui l'arrête, & qui même ne disparoisse à ses yeux; tout lui devient aisé. S'il hésitoit, s'il délibéroit, s'il restoit en arriere, ne seroit-ce pas une honte & un opprobre, dont la confusion lui feroit mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer? Hé quoi, mes Freres, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jesus-Christ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre? Nous seroit-il moins honteux de reculer; & témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse & sainte émulation? Car il ne nous dit pas, Marchez devant moi, mais, après moi; il ne nous dit pas, Ouvrez-vous le chemin, mais, entrez dans le chemin que je vous ai ouvert; il ne nous dit pas, Faites les premiers efforts & donnez les premieres attaques, mais, venez me joindre dans le combat, & partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zéle ne doit-il pas s'allumer? & y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir?

Autrefois, dit saint Bernard, & dans l'ancienne loi, il n'en étoit pas de même à l'égard d'un juste. Quand Dieu lui offroit une croix à porter, il pouvoit craindre, il pouvoit se défier de lui-même, il pouvoit, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue, & la comparer avec ses forces : pourquoi ? parce qu'il n'avoit point devant lui le chef visible, qui le soutînt par son exemple. Cependant ces justes de l'ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jesus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, & que n'ont-ils pas voulu souffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, & qu'à jetter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand Apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eû à supporter ? la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil & toute la violence des plus cruelles persécutions : *Egentes, angustiati, afflicti.* Par quelles épreuves ont-ils passé ? ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups ; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfermés dans les prisons : *Alii ludibria & verbera experti, insuper & vincula, & carceres.* Quels tourmens ont-ils endurés ? on les tiroit sur des chevalets, on les lapidoit, on les scioit, on les faisoit perir par le tranchant de l'épée : *Alii autem distenti sunt,*

Hebr. c. 11.

Ibid.

Ibid.

lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt. Tout cela les ébranloit-il, leur paroissoit-il insoutenable ? Ah ! ils n'en étoient que plus constans, que plus intrépides & plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt.* Or voilà notre confusion. Avant Jesus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux & de plus pesant, leur est devenu léger & doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoroient : & nous, depuis Jesus-Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt & la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un homme-Dieu, qui s'est montré à nous, & qu'ils n'ont pas vû comme nous, tout nous fait peine & tout nous abbat ! *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !* C'étoit le reproche que faisoit aux Galates le Docteur des Gentils, & qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles & insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches & timides, levez les yeux, regardez devant vous, & considérez quel est celui qui vous précéde : c'est votre Maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'applanir pour vous ? Si la route qu'il tient, vous semble trop étroite & trop épineuse, êtes-vous

Ibid.

Galat. c. 3.

dignes de son nom, & méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés ? *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !*

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, & non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jesus-Christ ; & de-là vient, remarque saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit, Prenez votre joug, mais, Prenez
Matth. 11. mon joug, *Tollite jugum meum super vos* ; parce qu'il vouloit nous engager par un puissant attrait à son service, & nous rendre la croix dont il nous chargeoit, aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit, Prenez votre joug & portez-le, il nous eût effrayés & rebutés : car qu'y a-t-il de plus dur à un homme & de moins supportable, que son propre joug, que le joug de sa foiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels & de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose : au contraire, je vous permets de le rejetter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes & de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc en la place du vôtre, le mien que je vous présente, & que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec

vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle, & de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion & en portant ma croix. C'étoit une humiliation pour moi de porter votre joug, & ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, & j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, & souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, & j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, & bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.* *Matth. c. 11.*

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur : & c'est par-là même, mes chers Auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves & de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitoit si ardemment saint Bernard, & ce qu'il demandoit à Jesus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug; je ne le puis plus soutenir, & puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre.

Car dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte alégresse & comme en triomphe.

Il le fera, Chrétiens, & tout ce qu'éprouva saint Bernard, nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet, (c'est la belle réflexion de saint Chrysostôme) si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcerent de porter la croix de Jesus-Christ, eût sçû que c'étoit la croix du Sauveur des hommes, que c'étoit le trésor du monde, l'instrument & le gage de notre rédemption; que c'étoit la croix de son Dieu, & du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini & le mérite sans mesure; si Dieu dans ce moment lui eût ouvert les yeux, pour voir tous les fruits de grace & de salut, que cette croix alloit produire, de quels sentimens de joie eut-il été transporté? Avec quelle ardeur l'eût-il embrassée? Eut-il fallu le presser & le solliciter? Eût-il fallu le contraindre? Eût-il été besoin de lui promettre une récompense, & en eût-il voulu d'autre que l'avantage & l'honneur de toucher ce bois précieux & de l'appliquer sur lui? Ne s'y seroit-il pas présenté de lui-même? N'auroit-il pas redoublé ses prieres auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre?

Cette ſeule penſée, Ce n'eſt point la croix d'un criminel que je porte, mais c'eſt la croix de mon Créateur & de mon Rédempteur ; voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût conſolé, &, ſi je l'oſe dire, ce qui l'eût beatifié. Nous ſommes à ſa place, Chrétiens : ce qu'il ne connoiſſoit pas, nous le connoiſſons. Nous ſçavons ce que c'eſt que la croix de Jeſus-Chriſt, & quelle en eſt l'excellence & la valeur. La foi nous l'apprend, & ce qu'elle nous en découvre, ne doit-il pas être pour nous l'adouciſſement de toutes ſes rigueurs ?

Sur-tout, lorſque nous ne la portons pas toute entiere ; & voici ce qui nous rend encore plus inexcuſables quand nous faiſons ſi peu d'efforts pour vaincre notre délicateſſe, & que nous en tirons tant de prétextes, pour exagérer nos peines, & pour y chercher tous les ſoulagemens que nous inſpire un amour déſordonné de nous-mêmes. Car que ſouffrons-nous qui puiſſe être en quelque ſorte comparé avec tout ce qu'a ſouffert Jeſus-Chriſt ? Je pourrois vous dire : Que ſouffrons-nous en comparaiſon de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un ſeul ne pourroit être dignement expié par tous les ſupplices de l'enfer ? Je pourrois vous dire : Que ſouffrons-nous en comparaiſon de tant de miſérables ſur la

terre, que nous voyons dans la pauvreté; dans la néceſſité, dans l'obſcurité, manquant de tout, & ayant néanmoins beſoin de tout dans les infirmités & les maladies qui les affligent, & dans les douleurs aiguës qui les tourmentent? En ſommes-nous réduits là; & au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux, & de bien d'autres?

Mais ceci n'eſt point de mon ſujet, & je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher Auditeur, & je le répéte: que ſouffrons-nous en comparaiſon de Jeſus-Chriſt? Voilà la grande meſure & la grande régle par où nous devons juger de notre état. Oſerions-nous le mettre en paralléle avec l'état d'un Dieu anéanti; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie & à tous les attentats d'un peuple ennemi & furieux; avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, & là accuſé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes & le plus impie; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, & à la mort la plus infâme? Par conſéquent, la croix que nous portons, n'eſt qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur, & n'en eſt même qu'une très-petite partie. Or dans une ſi foible portion de

cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter ?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces; & qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abbattre. Il est vrai, mes Freres, & j'en conviens; si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, & que nous soyons privés du secours d'en-haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jesus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portoit avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion : car il est de la foi que Jesus-Christ souffre dans nous, que Jesus-Christ est affligé & persécuté dans nous. Tellement que quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant & nous animant : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste & bien fâcheux; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder & me con-

1. Cor. c. 15.

forter. Or avec le Seigneur & avec sa grace toute-puissante, que ne peut-on pas, & de quoi ne vient-on pas à bout? *Omnia possum in eo qui me confortat.* Philip. c. 2.

Le bien essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, & de se l'imprimer bien avant dans l'esprit: Jesus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui, & que je veuille l'accepter, comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, & que dans cette pensée je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberoient sur moi, quand toute la terre se ligueroit contre moi, quand je me verrois assailli de toutes les infortunes & de toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts, je demeurerai inébranlable, pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jesus-Christ, & que par une vertu supérieure il m'élevera au-dessus de tout. Dans une humble & sainte assûrance, je m'écrierai avec le Prophéte: Que les armées entieres conjure ma perte, *Si consistant adversùm me castra:* Ps. 26. que de toutes parts les puissances des ténébres viennent m'attaquer, *Si exurgat adversùm me prælium:* Ibid. mon cœur n'en sera point émû, & mon ame d'autant plus ferme qu'elle comp-

tera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité & de son repos : *Non timebit cor meum.* *Ibid.*

D'où partira cette force? c'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, & qu'il m'aidera. Or dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'applanira sous mes pas, & tout me deviendra possible ; c'est trop peu, tout me deviendra même aisé & facile : *Omnia possum in eo qui me confortat.* *Philipp. c. 4.* Mais, Chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jesus-Christ, & que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus ; car indépendamment de Jesus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes ? Et voilà par où les croix nous paroissent intolérables. Nous ne les regardons que par rapport à notre foiblesse ; & alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'allarmes, & qu'elles nous jettent dans le découragement & le désespoir. Si les Saints les avoient ainsi envisagées, ils en auroient été effrayés comme nous : mais parce que dans toutes leurs souffrances ils avoient toujours en vûe Jesus-Christ, & qu'ils se tenoient inséparablement unis à lui, parce qu'ils se souvenoient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusques à la derniere consommation des

Matth. c. 28. siécles, *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi:* voilà pourquoi ils s'estimoient heureux dans les plus grandes tribulations. Les Apôtres se réjouissoient de tous les opprobres & de toutes les ignominies, où ils se voyoient exposés dans les rues & dans les places publiques, *Ibant gaudentes.* Les Martyrs se montroient devant les tyrans, & leur répondoient avec une constance dont ils étoient déconcertés. On les mettoit entre les mains des bourreaux, pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier; & dans les plus violentes douleurs ils se félicitoient eux-mêmes, & goûtoient les plus pures délices. C'étoient là, dites-vous, des miracles : oui, mes Freres, mais le même Dieu qui les opéroit dans eux, ces miracles, ne peut-il pas par proportion & selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous ? Ne le veut-il pas ? N'est-ce pas le même Jesus-Christ qui nous offre sa grace, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, & que nous nous joindrons à lui pour la porter ? Est-ce trop nous demander, que de nous dire, Venez à moi, & je vous soulagerai, & je répandrai sur vous toute l'onction céleste : *Venite ad me, & ego reficiam vos.* Profitons, mes chers Au-

Act. c. 5.

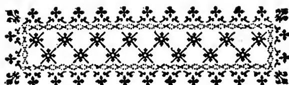
Matth. c. 11.

diteurs, d'un ſecours ſi préſent & ſi efficace. Beniſſons mille fois ce Dieu Sauveur, d'avoir voulu de la ſorte nous adoucir lui-même, & par ſon exemple, & par l'impreſſion de ſa grace, toutes les peines de cette vie. C'étoit bien aſſez de nous les rendre méritoires & ſalutaires; mais il ne s'eſt pas contenté de cela. Il veut que dès ce monde même, notre triſteſſe, ainſi qu'il le diſoit à ſes diſciples, ſe tourne pour nous en joie, *Triſtitia veſtra vertetur in gaudium.* Il veut que nous éprouvions la vérité de ſa parole, quand il nous a propoſé comme une béatitude les pleurs, les diſgraces temporelles, les revers de fortune, les perſécutions, *Beati qui lugent.* Confions-nous en ſa providence, lors même qu'elle nous ſemble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès maintenant notre felicité dans la croix, il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel, que je vous ſouhaite, &c.

Joan. c. 15.

Matth. c. 5.





EXHORTATION
SUR
LE CRUCIFIEMENT
ET LA MORT
DE
JESUS-CHRIST.

Postquàm venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire, on y crucifia Jesus. En saint Luc, chap. 23.

QUEL souvenir, Chrétiens Auditeurs, nous rappelle ces paroles de mon Texte! & si les historiens sacrés n'avoient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel évenement; si la religion que nous professons, ne nous l'enseignoit d'une maniere à ne permettre pas le moindre doute, qui jamais eût pu se persuader, que le Messie, le Saint des Saints, dût mourir sur le calvaire, c'est-à-dire, dans un lieu destiné au

au supplice des criminels, & qu'un homme-Dieu dût terminer sa vie mortelle par le tourment & l'opprobre de la croix? Voilà toutefois ce que l'Evangile nous représente; & sans m'arrêter à de stériles lamentations, si j'ose d'abord pénétrer dans ce profond mystère, il me semble que c'est là que se fait cette merveilleuse alliance dont avoit parlé le Prophéte Royal, quand il disoit, que la justice & la miséricorde s'étoient réunies, & que par un heureux accord elles se trouvoient l'une & l'autre pleinement satisfaites : *Justitia & pax osculatæ sunt.* *Ps.* 84.
Du moment que l'homme, en violant le commandement de Dieu, s'étoit rendu pécheur, il y avoit entre cette justice & cette miséricorde divine une espéce de combat. L'une étoit armée contre nous, & se disposoit, par notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, & à réparer sa gloire : mais l'autre, sans oublier ni la gloire ni les intérêts du Dieu tout-puissant, sensible néanmoins à notre malheur, retenoit le glaive suspendu sur nos têtes, & arrêtoit le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier? O secret inconnu à toute la prudence humaine? O abysme de la sagesse & des conseils du Très-haut! Le voici, mes Freres, ce grand moyen, ce moyen prévû de toute éternité & accom-

pli dans la plénitude des siécles : c'est que Jesus-Christ, Fils de Dieu & Fils de l'homme, vrai Dieu & vrai homme lui-même, verse son sang, donne sa vie ; qu'il meure, & que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié, & à la justice du Dieu des vengeances, & à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots, Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, ce sera la premiere partie ; comme victime de la miséricorde de Dieu, ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir le cours de ces Exhortations que j'avois à vous faire pendant ce saint tems. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grace, pour votre instruction & votre édification.

I. PARTIE

OUI, Chrétiens, c'étoit depuis la naissance du monde, où l'homme rébelle & criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur & de son Dieu, c'étoit, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendoit une victime capable de l'appaiser, & demandoit un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée & outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siécles, écoulés depuis cette chûte fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eus-

sent offert à Dieu des hosties, & qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour reconnoître sa souveraine grandeur & pour l'honorer. Mais ces hosties n'étoient, ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; & de tels sacrifices ne pouvoient être proportionnés à la dignité du Maître, dont il s'agissoit de réparer l'honneur & de venger les intérêts. Il n'y avoit donc qu'une personne divine, il n'y avoit que le sang d'un Dieu, qui pût effacer pleinement & laver l'offense faite à un Dieu. Or voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, & c'est là que cette justice si rigoureuse & si inflexible dans la défense de ses droits, trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avoit si long-tems exigée sans la recevoir, & qui lui étoit dûe par tant de titres.

Car quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? un homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à son Pere, & possédant comme lui toute la plénitude de la divinité: *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis*. Dès le moment de son incarnation il avoit déja commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'étoit descendu sur la terre qu'en qualité de victime, & qu'il ne s'étoit revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur de l'univers, & pour le lui offrir en holocauste. Dans

Coloss. c. 2.

le Temple de Jerusalem il avoit continué & comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solemnellement entre les bras de Siméon, & présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'étoit encore que le sacrifice du matin, & nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée toute entiere; à ce sacrifice où tendoient depuis trente-trois ans toutes les vûes, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devoit être réparée & tous les droits de sa justice rétablis.

Mais, que dis-je, & quelle dette le soumettoit à cette inexorable justice, cet Agneau de Dieu, cet Agneau sans tache? De quelle offense pouvoit-il être coupable? & qu'avoit-il fait qui lui attirât la colère d'en-haut & qui l'exposât à un tel opprobre & à une telle mort? Ah! Chrétiens Auditeurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, & c'est sur ce fondement qu'est établie & que roule toute la religion. Vous sçavez que de lui-même & de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence; que dans le céleste séjour & dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux, & en fait toute la félicité; que même dans cette terre d'exil

où il a paru, & dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous, il ne connut jamais le mal que pour le combattre & pour le détruire; enfin que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage, qui retentit le long du Jourdain, & qui se fit entendre sur le Thabor : Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui.* Vous en êtes instruits, & ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseigne aussi la même foi que vous professez, c'est que pour l'expiation du péché, ce Sauveur si saint en lui même, a pris toutefois la forme de pécheur; c'est que n'ayant jamais commis de péché, & étant incapable d'en commettre, il a néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés, *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo*; que son Pere l'en a chargé, & qu'il en a été tout couvert: *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrûm.* Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisoit les Israëlites dans le désert, & qui toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Or c'est justement sous cet aspect si difforme & si affreux, que le ciel aujourd'hui le considère, & c'est sous cette lépre du péché que la justice de Dieu l'envisage

Matth. c. 17.

I. Petr. c. 2.

Isai. c. 53.

comme un objet digne de toutes ſes vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui, pourquoi elle le pourſuit le glaive à la main, pourquoi elle prononce l'arrêt de ſa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle & plus propre, comment paroît-il au Calvaire? Repréſentez-vous, mes chers Auditeurs, cette malheureuſe victime dont parloit ſaint Paul aux Hébreux, ſur laquelle on mettoit toutes les iniquités du peuple pour les expier, & qu'on jettoit hors du camp pour la brûler. Ainſi Dieu l'avoit ordonné dans l'ancienne loi; & qu'étoit-ce là, dit l'Apôtre, qu'une image ſenſible de ce qui devoit s'accomplir dans la perſonne de Jeſus-Chriſt? On le conduit hors de la ville, on le fait monter au Calvaire: c'eſt le dernier théâtre où il va paroître, & c'eſt là que l'attend la divine juſtice à qui il s'eſt rendu reſponſable, & qu'elle vient ordonner de ſon ſupplice & l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choiſis pour ſes miniſtres. Car ſouffrez, mes Freres, que je vous faſſe part d'une penſée qui me touche, & qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuſe. Quand Dieu chaſſa le premier homme du paradis terreſtre où il avoit péché, l'Ange du Seigneur

ſe fit voir armé de l'épée, & ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le miniſtère de l'Ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, & que pour le ſalut de ſon peuple il fit éclater contre ce Prince orgueilleux toute ſa puiſſance. Mais quand pour le ſalut du monde entier, il eſt queſtion de conſommer le ſacrifice de ce divin Médiateur ſur qui ſont tombés tous les péchés des hommes & qui les doit effacer de ſon ſang, je m'imagine que la ſuprême & ſouveraine juſtice deſcend elle-même, & que ſans ſe montrer, elle préſide à tout ce qui ſe paſſe dans cette ſanglante & terrible exécution.

Non, Chrétiens, ne croyons pas que ce ſoit ſeulement ici la fureur des Juifs qui agiſſe, ni la cruauté des ſoldats : c'eſt la juſtice de Dieu. C'eſt elle, prenez garde, c'eſt elle qui veut que ce Dieu homme ſoit encore une fois dépouillé de ſes habits, & qu'il ne lui reſte pas même une robe qui le couvre : pourquoi ? afin que par ce dépouillement total & cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injuſtices où nous a engagés & où nous engage tous les jours une envie démeſurée d'avoir, un attachement exceſſif aux biens de la vie. C'eſt elle qui veut qu'on l'étende ſur la croix, & qu'en l'y étendant on lui diſloque tous les

membres ; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous ; qu'on lui en perce les pieds & les mains, & qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi ? afin que dans sa chair il expie tous les déréglemens de la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès & d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux ; que sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir & soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, traîner, tourmenter selon qu'il leur plaît : pourquoi ? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parens qui nous a tous perdus, & que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulieres & personnelles ; de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, & de tant de murmures & de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs & crucifié avec eux ; que dans cet état on l'éléve, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jerusalem, & que le ciel & la terre soient témoins de sa honte : pourquoi ? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflûres de notre cœur,

de toutes ses complaisances & ses vanités, de tous ses projets ambitieux, & de tout son orgueil.

N'est-ce pas assez, justice de mon Dieu, & n'êtes-vous pas enfin satisfaite? Sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui ne soit déja toute couverte de plaies? Voyez & considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ce sein tout déchiré & tout ouvert par le nombre des blessures qu'il a reçûes : voyez ces pieds, ces mains, changés en des sources de sang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à essuyer? Le voilà comme abysmé, comme anéanti dans la confusion : il en est rassasié, selon l'expression de votre Prophéte, &, si je l'ose dire, il en est comme enivré. Il n'importe : cette implacable justice a néanmoins toujours le bras levé, & ne le retirera point que sa victime n'ait été détruite : *Sed adhuc manus ejus extenta.* *Isa. c. 5.*

C'est donc elle, suivez-moi, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de ce Dieu souffrant, & que bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-même, après avoir sauvé les autres; qu'on le traite de prophanateur & de destructeur du Temple; qu'on blasphême son saint nom,

& qu'on profère contre lui mille anathêmes: pourquoi ? parce que c'est à lui d'acquitter par-là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes & piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuses & dissolues, de paroles impies & scandaleuses, que nous met dans la bouche & contre le prochain & contre Dieu même, ou la médisance, ou l'animosité & la colère, ou le libertinage & l'irréligion : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans la soif qui le presse, & que lui cause l'extrémité de sa foiblesse & le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente à boire que du vinaigre & du fiel : pourquoi ? parce que c'est dans l'aigreur & l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'exprimer de la sorte, les grossieres débauches & les intempérances de tant de mondains, leur avidité insatiable, leurs délicatesses infinies à flatter leur goût & à contenter tous leurs appétits : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans un accablement si général toute ressource lui manque, même de la part de son Pere; qu'il en soit comme abandonné; qu'il n'en reçoive nul secours, nul appui sensible ; que plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéresser en sa faveur, & prit soin, par le ministère

d'un Ange, de le conforter, il soit désormais destitué de tout soutien ; c'est-à-dire, que son humanité soit délaissée de sa divinité, & que livrée à elle-même, elle tombe dans la plus profonde & la plus mortelle désolation : pourquoi ? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement, pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés, pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures, pour la confiance trompeuse que nous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons, & le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajoûter ? *Sed adhuc manus ejus extenta* : c'est elle qui sans se relâcher jusques au dernier souffle de vie qui lui reste, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, & qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achéve de rendre l'ame, & mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi ? parce que c'est par cette mort temporelle d'un Dieu, que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit.* *Marc. c. 15.*

Quelle terreur, Chrétiens, & quelle consternation ! La seule frayeur de ce lugubre spectacle & d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature & la décon-

certer ? Auſſi la terre en trembla, le voile du temple ſe déchira, le ſoleil s'éclipſa, les pierres ſe fendirent, & les tombeaux en furent ouverts. Or ſi cet effroi a pû ſe communiquer aux êtres même inanimés, & agir ſur eux, comment doit-il ſe faire ſentir à nous, & quels effets doit-il produire dans nos cœurs ?

Car quoique le plus eſſentiel & le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu & à la pratique de nos obligations, ſoit la reconnoiſſance & l'amour, toutefois une crainte chrétienne de la juſtice de Dieu, des vengeances de Dieu & de ſes redoutables châtimens, n'a rien que de louable, rien que de ſaint & de ſalutaire. Jeſus-Chriſt lui-même dans ſon Evangile en a fait la matiere de ſes plus fortes inſtructions, & y a employé les expreſſions les plus vives & les menaces les plus effrayantes. Ce n'étoit pas ſeulement au peuple qu'il les faiſoit entendre, ni aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ſes diſciples & à ſes Apôtres, parce que cette crainte des jugemens du Seigneur convient à tous les états du chriſtianiſme & à tous les dégrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre ſalut, que de la réveiller dans vos ames, & de vous apprendre à tirer

de la croix du Sauveur & de ſa mort que nous méditons & que nous pleurons, une des conſéquences les plus naturelles & les plus ſolides, quoique la moins ordinaire & la moins connue, ſçavoir, que c'eſt une choſe ſouverainement à craindre, de tomber dans les mains du Dieu vivant: *Horrendum eſt incidere in manus Dei viventis.* Je dis conſéquence la moins ordinaire & la moins connue. En effet, nous ſommes accoutumés à ne conſidérer le mŷſtère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de conſolant pour nous, & nous n'en tirons preſque jamais d'autre concluſion, que de nous confier en Dieu & dans l'efficace de ſes mérites. Confiance, mes chers Auditeurs, trop bien fondée, pour entreprendre de l'affoiblir, & eſpérance que je ſuis bien éloigné de condamner, puiſque je prétends au contraire vous l'inſpirer dans la ſuite de ce diſcours, & vous y affermir. Mais ce que je voudrois d'abord vous faire comprendre, & ce qui demande toute l'attention de vos eſprits, c'eſt que ce myſtère de grace eſt en même tems un myſtère de juſtice, & de la juſtice la plus formidable; c'eſt que s'il a de quoi nous encourager & nous raſſûrer, il n'en a pas moins dequoi nous intimider & nous conſterner: comment cela? Faites-en avec moi la réflexion, & entrez dans ma penſée.

Hebr. c. 10.

Quand le Prince des Apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidéles, vouloit leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retînt dans le devoir, ou qui les engageât promptement à s'y remettre, si le péché les en avoit écartés, il leur proposoit l'exemple des Anges rébelles & leur condamnation. Craignez, mes Freres, disoit-il, & n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire. On ne s'attaque point à lui impunément, & l'on n'échappe point au bras de sa justice & à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces Esprits qu'il avoit créés dans le ciel, & enrichis des dons les plus excellens : mais dès qu'ils se sont révoltés, & dès le premier péché qu'ils ont commis, il les a liés avec les chaînes de l'enfer, il les a chassés de son Royaume, & précipités dans l'abysme, pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos.* Or que devons-nous donc attendre de sa colère si nous l'irritons contre nous ? & puisque des Anges bien supérieurs à nous & en force & en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux, & qu'il les a rendu autant de sujets d'exécration, que deviendrons-nous, fragiles créatures, qui ne sommes devant

II. Petr. c. 10.

lui que de foibles roseaux, qu'il peut renverser & briser du moindre souffle ? *Angeli fortitudine & virtute cùm sint majores, non portant adversùm se execrabile judicium.* Ibid.
Tel étoit le raisonnement du saint Apôtre : mais sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire, que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante & un exemple plus convaincant. Car ce ne sont plus seulement des Anges, que Dieu, comme souverain juge, n'a pas épargnés, mais son propre Fils, *Proprio filio suo non pepercit.* Rom. c. 8. D'où nous devons connoître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture & son infléxible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable, & sensibles à l'intérêt de notre salut.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir jusques sur un homme Dieu. Après cela qui pourra nous arracher d'entre ses mains ? Qui pourra lui faire violence & l'arrêter ? Que lui opposerons-nous, & qui sera en état de prendre contre elle notre défense

& de nous sauver ? Je dis toute la sainteté de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pû voir le péché sans le poursuivre, même dans un homme-Dieu. Ce n'étoit dans cet homme-Dieu que les péchés d'autrui ; ce n'étoit que des péchés dont il avoit contracté la dette sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs, & à quel jugement doivent-ils être réservés ? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu pour l'appaiser, le sang & la mort d'un homme-Dieu. Hommes vils & criminels, quoi qu'elle exerce sur vous de rigoureux, sera-ce assez pour elle; & quand elle décharge sur le juste ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle aux pécheurs, & peuvent-ils se promettre d'être ménagés ? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu & son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un homme Dieu. Qui que nous soyons, & quelque intercesseur que nous ayons auprès d'elle, en vain compterons-nous de la fléchir sans une satisfaction convenable, & espérerons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah! mes Freres, quelles vérités! & quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés, qui vieillissent dans leurs désordres, & que toute l'ardeur de notre zéle,

que toutes nos remontrances & toutes nos ſollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues : quand, dis-je, à la vûe du crucifix, un pécheur de ce caractère vient à ſe retracer toutes ces idées, de quel tremblement & de quelle épouvante doit-il être ſaiſi ? Car il me ſemble que je puis bien lui appliquer ce que ſaint Léon Pape a dit des Juifs, & que la comparaiſon n'eſt que trop juſte. Il nous invite à contempler Jeſus-Chriſt ſur la croix : mais du reſte, mes Freres, pourſuit ce ſaint Docteur, à Dieu ne plaiſe que nous le conſidérions comme les impies, figurés par ces anciens Juifs, à qui Moyſe diſoit dans le déſert & au ſujet du ſerpent d'airain : Vous aurez ſans ceſſe notre vie ſuſpendue devant vos yeux ; vous la verrez, & bien loin que cet objet ſi conſolant pour les autres, anime votre confiance & diſſipe vos craintes, vous ſerez toujours en la voyant, dans le même trouble, parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre ſalut : *Et erit vita tua quaſi pendens ante te : timebis die & nocte, & nòn credes vitæ tuæ.* Voilà, continue le même ſaint Léon, comment dans la ſuite des ſiécles les Juifs incrédules & déïcides, ont dû encore enviſager le Meſſie qu'ils avoient crucifié. Ils n'appercevoient en lui & dans ſa croix, que leur crime ; & demeurant

Deut. c. 28.

toujours dans leur infidélité, cette vûe d'un Dieu livré à la mort, devoit les remplir, non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi, & qui sert à nous justifier par la foi, mais de la crainte servile & désespérante dont est agitée & cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo domino prater facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem, non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur.*

Leo.

Triste image du pécheur! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur & de son Dieu? un monument visible, mais terrible, de la justice du Ciel; c'est à-dire, d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu-homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une maniere si éclatante & par un arrêt si absolu; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement, & à recevoir sa condamnation; d'une justice qui n'oubliera rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, & négligeant tous les moyens de les effacer; d'une justice devant laquelle tout ce que Jesus-Christ a fait & tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sera de nul profit, de nul avantage, de nul usa-

ge, & ne doit même servir qu'à sa réprobation, puisqu'il ne s'en sert pas pour sa sanctification ; par conséquent, d'une justice dont il n'a rien de moins à craindre que la plus affreuse sentence & qu'un tourment éternel : *Terribilis quædam expectatio judicii.* Si toute la religion n'est pas encore éteinte dans son cœur, peut-il n'être pas effrayé de ces réflexions ; & pour n'en être point émû, ne faut-il pas qu'il soit tombé dans le plus mortel endurcissement ? *Hebr. c. 10.*

Tout cela, dites-vous, ne l'inquiéte guère, parce qu'il n'y pense point. Il est occupé de ses affaires, entêté de sa fortune, possédé de son plaisir. Il bannit tout le reste de son esprit, & il sçait bien éloigner des pensées si sérieuses, & s'en délivrer. Oui, mes Freres, il le sçait bien, & il ne le sçait même que trop : mais voilà justement ce que je déplore, & ce que je regarde comme le plus grand de tous les malheurs. Car voilà ce qui l'entretient dans son impénitence, ce qui lui fait amasser contre lui un thrésor de colère, ce qui le lui fait grossir chaque jour, jusqu'à ce qu'il en ait comblé la mesure, & de cette justice dont il ne tenoit nul compte, & qui l'attendoit au jour marqué, agisse enfin, ouvre elle-même le thrésor de ses vengeances, & le fasse fondre sur lui pour l'accabler.

Je dis plus, Chrétiens, & s'il n'y pense point maintenant, il y pensera à la mort. Etrange renversement! A cette derniere heure où tout l'abandonnera; où tout les secours humains lui manqueront, du moins lui deviendront inutiles; où ces prétendues divinités qu'il adoroit, seront incapables de le soutenir, & où ces faux biens dont il joüissoit sur la terre, lui seront enlevés & lui échapperont, c'étoit la croix de Jesus-Christ, ou plutôt c'étoit Jesus-Christ lui-même attaché à la croix & y mourant, qui devoit être sa ressource, son refuge, sa force, & ce sera le sujet de ses plus vives frayeurs & le comble de sa désolation. Le Prêtre, pour le toucher, pour l'encourager, pour le consoler, & pour satisfaire au devoir de son ministère, lui présentera le Crucifix. Il le fera souvenir que c'est son Dieu, l'auteur de son salut, qui lui tend les bras. Il l'exhortera à se tourner vers lui, & à se confier en lui: mais tandis que la parole du ministre lui frappera au-dehors l'oreille sans pénétrer jusques au cœur, que lui dictera intérieurement sa conscience? que lui reprochera-t-elle? Sous quel aspect lui montrera-t-elle ce Rédempteur immolé à la même justice, qui le cite actuellement à son tribunal, & dont il ne peut se promettre d'être plus épargné que ne l'a été un Dieu? Quel-

le peinture lui tracera-t-elle de ses désordres passés ; & malgré toute la vertu & toute l'efficace du sang divin, quelle espérance lui donnera-t-elle pour l'avenir? Que fais-je après tout, mes chers Auditeurs ? Est-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur & dans sa grace ? à Dieu ne plaise ; mais je voudrois que ce fût une confiance solide, une confiance soutenue de vos œuvres & de votre correspondance. Car il n'y en a point d'autre que celle-là, qui vous puisse sauver, ni sur laquelle il y ait quelque fonds à faire. Aussi est-ce pour vous l'inspirer, que je vais présentement vous proposer Jesus-Christ crucifié, comme victime, non plus de la justice, mais de la miséricorde de Dieu. Ce sera la seconde Partie.

II. PARTIE

C'Est le caractère des œuvres de Dieu & de tous les desseins qu'il forme sur nous, d'être toujours accompagnés de sa miséricorde, & de tendre au salut de l'homme & à son éternelle prédestination : *Universæ viæ Domini misericordia.* Tellement, remarque le Prophéte, qu'il n'oublie point cette infinie miséricorde jusques dans sa plus grande colère, & dans les plus sévères châtimens de sa justice : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* Il n'y a que l'enfer d'où

Ps. 24.

Habac. c. 3.

cette bonté divine se tienne éloignée, & où elle ne fasse point couler ses graces, parce qu'elle n'y trouveroit point de sujets en état de les recevoir & d'en profiter. Mais par-tout ailleurs il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, & qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice, que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium.* Or si jamais elle a paru cette miséricorde souveraine & sans bornes, & si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident & incontestable, que c'est dans ce mystère de Jesus-Christ crucifié & mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes Freres, autant que la foiblesse de nos esprits peut le permettre, & admirons-en l'ineffable & adorable conduite.

Jacob. c. 2.

Il falloit une victime à la justice de Dieu, & une réparation authentique du péché de l'homme, je l'ai dit, & c'est ce que nous avons déja médité. L'homme de lui-même & de son fonds n'avoit rien ni n'étoit capable de rien, qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-haut, & par conséquent il ne pouvoit de son fonds ni de lui-même la réparer : c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre.

De-là s'ensuivoit par une conséquence non moins nécessaire, que sans les mérites d'un homme-Dieu, l'homme étoit immanquablement perdu, & qu'il ne pouvoit être sauvé que par les souffrances & par la croix de ce puissant Médiateur. Voilà pourquoi Jesus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission & le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, Chrétiens : mais tout cela ne nous apprend point que Jesus-Christ absolument & indispensablement ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, & mettons la chose dans un jour qui vous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devoit venir ce Verbe de Dieu, & prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible & mortelle, il devoit souffrir, il devoit mourir : mais comment le devoit-il? concevez-le. Il devoit, dis-je, souffrir, & il devoit mourir : mais dans cette supposition toute gratuite de sa part, & toute de son choix, sçavoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il étoit pleinement le maître, & à quoi nulle obligation ne l'engageoit. Il pouvoit laisser l'homme dans l'abysme où il s'étoit précipité ; il pouvoit le livrer à son propre malheur; & par là s'épargner toutes les douleurs & toutes les ignominies de la croix.

Oui, mes Freres, il le pouvoit selon toutes les loix de sa justice; mais c'est ce que sa miséricorde n'a pû voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité & de compassion : *Viscera misericordiæ.* Il en a suivi les mouvemens, & il n'a pû, si je l'ose dire, résister à des sentimens si tendres & si affectueux. Ainsi de deux partis qu'il avoit à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel & aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or de-là même n'ai-je pas droit de conclure, qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix, comme une victime de miséricorde ?

Luc. 1.

Solide Théologie que l'Apôtre nous a si bien exprimée en deux courtes paroles dont il étoit vivement touché, & qui dans leur simplicité & leur briéveté sont pleines d'onction & de consolation : *Dilexit me, & tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement & souverainement miséricordieux, disoit le Maître des Gentils; & parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, & à

Galat. c. 2.

la

la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre, comme si l'une étoit indépendante de l'autre ; mais il les unit ensemble comme la cause & l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe; & il s'est donné pour moi, voilà l'effet & la suite. De sorte que c'est avant tout & par-dessus tout, son amour, qui lui a fait accepter & boire le calice de sa passion : *Dilexit me, & tradidit semetipsum pro me.*

Aussi demandez au même saint Paul, ce que faisoit Jesus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avoient conduit, & où ils accomplissoient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avoient reçûs. Cette peinture est admirable, mes chers Auditeurs, & voici sans doute des expressions dignes de l'esprit de Dieu, dont le saint Apôtre étoit inspiré : écoutez-le. On l'attachoit à la croix ce Médiateur des hommes, on l'y cloüoit : mais lui cependant d'une main invisible & par un excès de miséricorde, il y attachoit l'acte qui avoit été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnoit comme pécheurs; il l'effaçoit de son sang, & il l'annulloit: *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, & ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* On lui donnoit la mort; & lui, en mourant, il nous rendoit la vie par la rémission & l'abolition de tous

Coloss. c. 2. 14.

Ibid. nos péchés : *Et vos cùm mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta.* Il succomboit à la violence des coups qu'il avoit reçûs, & à la rigueur des tourmens qu'il avoit endurés ; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvoit se soutenir, & étoit obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés & toutes les puissances infernales, il défendoit contre elles notre cause, il les combattoit, il leur arrachoit les dépouilles que ces esprits de ténébres avoient enlevées & dont ils se glorifioient, il les confondoit à la vûe de tout l'univers, il les désarmoit & il en triomphoit, content de mourir dans ce combat; pourvû que sa victoire qui lui coûtoit si cher, fût auprès de son Pere notre rançon & *Ibid.* notre salut : *Expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso.*

De-là, Chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître à cette derniere heure, qui doit terminer sa course & consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carriere, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une pro-

messe de miséricorde; il donne, & c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est après-tout que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente, qui acheve de le consumer, & qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous.

Il prie, & c'est une priere de miséricorde, & de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes & ses propres persécuteurs. Il prie pour les Prêtres & les Docteurs de la Synagogue qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnoissoient leur crime, & s'ils en marquoient quelque repentir: mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se mocquant & le raillant, qui se le montrent les uns aux autres comme leur joüet & un objet de mépris, qui par mille impiétés & par les paroles les plus piquantes l'attaquent dans sa puissance, dans sa sainteté, dans sa Royauté, dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus & de cette multitude animée, que tout-à-coup il rompt le silence

qu'il avoit jusques-là gardé, & qu'il éleve la voix. Il porte les yeux au ciel, & que va-t-il lui demander? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre? ce seroit la jnste vengeance de tant d'inhumanités & d'attentats : mais ne craignez point, Juifs sacriléges & parricides; c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole, que ne lui ait dicté l'amour le plus généreux & le plus désintéressé. Mon Pere, s'écrie-t-il, pardonnez-leur; car ils ne sçavent ce qu'ils font. Il ne dit pas mon Dieu, mais mon Pere, parce que ce nom de Pere est plus favorable pour se faire écouter & pour fléchir la colère divine : *Pater*. Il ne dit pas en détail, Pardonnez à celui-ci & à celui-là moins coupables que les autres, & qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi : mais en général & sans distinction, il dit, Pardonnez-leur, ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé & jugé le plus injustement; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds & dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras & ses pieds ne soient ouverts; pas un dont il

Luc. c. 23.

ne soit l'avocat, & dont il ne se déclare l'intercesseur & le Sauveur. *Dimitte illis.* Il ne s'en tient pas à une simple priere : mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier; & tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense & en leur faveur une raison & un sujet d'excuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont aveuglés, & qu'ils ne connoissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt.* *Ibid.*

Il promet, & c'est une promesse de miséricorde. En effet, Chrétiens, admirons le pouvoir & la vertu de sa priere. Rien de plus efficace, & le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'étoit un scélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puisqu'on ne l'avoit pas même proposé à la fête solemnelle pour obtenir sa délivrance. C'étoit un blasphémateur & un furieux, qui d'abord s'étoit tourné lui-même contre Jesus-Christ, puisque, selon l'Evangile de saint Matthieu & celui de saint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui, l'outrageoient de paroles & le chargeoient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, convitiabantur ei.* Mais au bout de quelques momens & par une secrette merveille de la grace, voilà ce blas- *Marc. c. 15.*

phémateur, ce voleur changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés & se reconnoît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel il s'étoit élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets, & lui demande une place dans son Royaume; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assûrance si douce & si consolante : Je vous dis en vérité, que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y joüir de la souveraine béatitude : *Amen dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso.*

Luc. c. 23.

Il donne, & c'est un don de miséricorde. Car dans cette extrémité, voulez-vous sçavoir quel est, si je puis m'exprimer de la sorte, son testament de mort ? Sont-ce des héritages temporels ? helas ! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui dans tout le cours de sa vie n'eut pas même où se retirer ni où reposer sa tête ? Qu'est-ce donc ? Ah ! mes Freres, du haut de sa croix, il baisse la vûe, & qu'appercoit-il devant ses yeux ? Marie, sa Mere ; & Jean, son disciple. Voilà son thrésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter & se réveil-

ler. Dans l'état d'accablement où il se trouve, que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de ses extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une & à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans leur donner une derniere preuve & leur laisser un gage authentique de son amour. Femme, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, voici votre Fils, *Mulier, ecce Filius tuus* : Mon Fils, dit-il à Jean, lui présentant sa sainte Mere, voici votre Mere; *Ecce mater tua*. Il sçait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidéle de ses disciples; & il sçait qu'il ne peut mieux disposer de l'autre qu'en le remettant dans les mains de la plus tendre de toutes les meres. Que dis-je, mes chers Auditeurs? Dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux. Ce n'est précisément, ni sa mere, ni son disciple, que ce Dieu des miséricordes envisage. Ses vûes s'étendent bien plus loin, & ses faveurs n'ont point de bornes. Il veut que Marie dans la personne de Jean, adopte généralement tous les hommes pour ses enfans, qu'elle en soit la mere, la protectrice, la médiatrice; & il veut que tous les hommes en l'acceptant comme Jean, en l'honorant & s'y confiant, aient dans elle une source abondante de toutes les graces du salut, un

Joan. c. 19.

Ibid.

asyle toujours ouvert, & des secours toujours assûrés & présens : *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua.*

Ibid.

Enfin il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, n'est que l'image d'une autre soif bien plus pressante, qui est le désir de notre salut & le sentiment de sa miséricorde. Quand autrefois ses Apôtres, voyant qu'après une pénible marche & depuis un long espace de tems, il n'avoit pris encore nulle nourriture, & qu'il devoit ressentir la faim, l'inviterent à se reposer & à manger, Il y a bien une autre viande, leur répondit-il, que cette viande matérielle, dont j'ai besoin, & dont je me nourris. L'aliment que je désire, & que je cherche en tout, c'est d'accomplir la volonté du pere qui m'a envoyé, & de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu, toute la perfection qu'il demande. Telle étoit alors sa faim, & telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa passion n'ont pû éteindre ; cette soif, c'est le zéle des ames, de ces ames que l'enfer tenoit captives, & qu'il est venu racheter ; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie: *Sitio*. Plus l'heure approche, plus le feu croît, ce feu sacré dont est dévorée cette divine hostie.

Ibid.

Malgré tout l'opprobre & tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre, parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui étoit prescrit, & qu'il a rempli toute sa mission, *Consummatum est.* Il ne lui reste plus que de porter son ame entre les bras de son Pere, pour recevoir la récompense de tant de travaux: *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Il ne lui faut pour cela qu'un soupir, & ce dernier soupir en terminant sa carriere, couronne ses combats, & dans le sein de la mort même commence son triomphe: *Et hæc dicens, expiravit.* *Ibid.* *Luc. c. 23.* *Ibid.*

Sur cela, mes chers Auditeurs, qu'ai-je à vous dire, & quels sentimens doit vous inspirer cette mort d'un Dieu? Viens-je encore vous le représenter comme un objet de terreur? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténébres, & ce fut un deuil universel. Mais après avoir payé d'abord à cet homme-Dieu mort pour nous le juste tribut de notre reconnoissance & de nos larmes, il nous permet, jusques dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse nativité, & de nous écrier: *Gloria in*

altissimis Deo, & in terra pax hominibus; Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix aux hommes sur la terre. Et en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que du sang du médiateur, notre réconciliation & notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvoit exiger sa grandeur violée, & que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale & commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, & que sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de Juif, ni de Gentil, ni de Fidéle, ni d'Idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutaire, où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu; où d'esclave qu'il étoit de l'enfer & du péché, il devient tout de nouveau enfant de Dieu & héritier du Royaume de Dieu; où toutes les graces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé, est infinie, & que cette rédemption divine n'est pas seulement une rédemption abondante,
Ps. 129. mais surabondante: *Quia apud Dominum misericordia, & copiosa apud eum redemptio.*

Qu'est-ce donc proprement que la croix

de Jeſus-Chriſt ? le ſiége de la grace & le thrône de la miſéricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-deſſus à vous faire, que celle de l'Apôtre, par où je conclus : *Habentes ergo Pontificem magnum, Jeſum Filium Dei, teneamus confeſſionem.* Ainſi, mes Freres, ayant un auſſi grand Pontife que le Seigneur Jeſus, Fils de Dieu, lequel s'eſt immolé pour nous, & qui dans ce ſacrifice a voulu être tout enſemble, & le Prêtre & la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi; & ſans nous contenter de le croire, méditons-le ſans ceſſe & rappellons-en le ſouvenir, pour nous inſtruire, pour nous exciter, & ſur-tout pour nous animer d'une ſainte confiance en la miſéricorde de notre Dieu. Quelles que ſoient nos miſères, ne craignons point d'être rejettés, pourquoi? En voici la raiſon ſenſible & naturelle : *Non enim habemus Pontificem qui non poſſit compati infirmitatibus noſtris ; tentatum autem per omnia pro ſimilitudine, abſque peccato.* C'eſt que nous n'avons pas un Pontife qui ſoit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connoître, ou qui ne les connoiſſe qu'en ſpéculation, & par-là ſoit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même paſſé par toutes les épreuves ? & hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne ſe ſoit rendu ſemblable à nous ?

Hebr. c. 4.

Ibid.

Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, & mourir sous la figure du pécheur. *Adeamus ergò cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, & gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Allons donc, Chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, & comptons que nous y serons toujours secourus à propos & selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrois renouveller dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers Auditeurs : la dévotion au Crucifix. C'est-là que nous trouverons des graces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paroît les bras étendus & le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; & dans la plaie de son sacré côté, il veut comme dans un asyle certain, nous recueillir tous. Je dis tous, & c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi, si par une erreur insoutenable, & contre tous les témoignages des divines Ecritures, j'entreprenois de prescrire des bornes aux mérites & à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l'état du péché, séparés actuellement de Dieu & depuis long-tems

par le péché? c'eſt aux pieds du Crucifix que nous recevons des graces de pénitence & de converſion, qui nous ouvriront le yeux de l'ame pour voir la griéveté de nos déſordres, & qui nous amolliront le cœur pour les déteſter & les pleurer. Quelque éloignés que nous ſoyons du ſalut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs & que les bourreaux de Jeſus-Chriſt : or combien néanmoins de ces Juifs ſi endurcis & de ces bourreaux ſi intraitables & ſi barbares, conçurent auprès de la croix des ſentimens de repentir, & ne ſe retirerent qu'en ſe frappant la poitrine? Sommes-nous dans l'heureux état de la juſtice chrétienne, fidéles à la loi de Dieu, & par-là même amis de Dieu ? c'eſt au pied du Crucifix que nous recevrons des graces de perſévérance & de ſanctification qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, & qui nous éléveront aux plus ſublimes vertus. Les Saints nourriſſoient là leur piété, y allumoient leur ferveur, y amortiſſoient le feu de leurs paſſions, y puiſoient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis inviſibles & contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, & que les peines, ſoit intérieures, ſoit extérieures, nous rendent la vie amère, & nous plongent dans la triſteſſe & dans l'accablement, c'eſt au pied

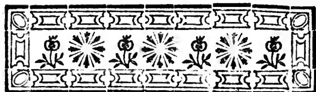
du Crucifix que nous recevrons des graces de ſoutien & de conſolation, qui nous releveront, qui nous mettront dans la tranquillité & la paix, qui nous adouciront les douleurs les plus vives & les maux les plus cuiſans. Une ame eſt étonnée d'un changement quelquefois ſi prompt & ſi ſubit. On avoit apporté aux pieds de Jeſus-Chriſt un cœur troublé, un cœur agité, un cœur ſerré, un cœur flétri & déſolé : mais dans un moment tout ſe calme, tout s'éclaircit; ce cœur, à la préſence de ſon Dieu crucifié, revient à lui-même, ſe reconnoît, ſe reproche ſa foibleſſe, reprend une vigueur toute nouvelle & ſe rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent & dévot au Crucifix, ce ſeroit m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix, ou plutôt de Jeſus attaché à la croix, ſon confident, ſon conſeil, ſon maître, ſon docteur, ſon paſteur, ſon guide, ſon directeur, ſon médecin, ſon tout : car Jeſus-Chriſt ſeul lui ſera tout; tout dans la vie, & tout à la mort. Peſez-bien, Chrétiens, cette derniere parole, tout à la mort. Quand il ſera venu ce jour qui doit finir ſur la terre toute la ſuite de vos jours; quand on vous aura fait entendre cet arrêt,

dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé, *Vous mourrez :* ou sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entiere de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée, pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah! mon cher Frere, où sera votre ressource alors, où sera votre réconfort ? dans le Crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le Crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vûe, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lévres ? le Crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jesus, & de Jesus crucifié. Ce sera là le fonds de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes & de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jesus Christ mourant en croix entre les bras de Jesus-Christ vivant & triomphant dans la gloire, où nous conduise, &c.



INSTRUCTIONS
CHRETIENNES
SUR
DIVERS SUJETS.



INSTRUCTION
POUR LE TEMS
DE
L'AVENT.

LE deſſein de l'Egliſe dans l'inſtitution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaſte ſein de la Vierge, & de nous diſpoſer ainſi à la glorieuſe Nativité de cet homme Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce ſaint tems, que du grand myſtère de l'Incarnation ; & quoique le Fils de Dieu s'y ſoit ſi profondément humilié & comme anéanti, nous le devons néanmoins conſidérer comme un myſtère de gloire pour Dieu même, ſelon qu'il nous eſt marqué dans ce ſacré Cantique que chanterent les Anges à la naiſſance de Jeſus-Chriſt : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* En effet, c'eſt en ſe revêtant d'une nature ſemblable

à la nôtre, & en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu ; 2. combattre, parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu : 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer & à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions & de sentimens les plus propres à nous édifier.

§. I.

Comment Jesus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes, la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'Evangéliste saint Jean : *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair ; il a demeuré & conversé parmi nous, & nous avons vû sa gloire.* Quelle conséquence ! & le saint Evangéliste ne devoit-il pas, ce semble, conclure tout autrement, & dire : Le Verbe s'est fait chair, & sous cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa Divinité ? S'il disoit, le Verbe s'est fait chair, & nous avons été témoins de ses infirmités volontaires,

Joan. c. 1.

de ses abaissemens & de ses anéantissemens, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien-aimé, & elle nous paroîtroit très-naturelle : mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, & qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paroît se contredire, & de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, & il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la solidité & toute la vérité. Car si la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une maniere sensible, c'étoit justement par les humiliations du Verbe ; & il n'y avoit que ce Verbe humilié, qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avoit pas dit, le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pû dire que nous avons vû sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, & en quoi consiste-t-elle? Cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire, cette gloire qui est dans Dieu, & que nous désirons de connoître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent découvrir aux hommes les perfec-

tions de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement & sensiblement le Fils de Dieu dans son admirable Incarnation ?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvoit-elle se produire avec plus d'éclat, que dans ce mystère? Pouvoit-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci ? A-t-elle jamais rien fait dans le monde, qui en ait approché ? O prodige, s'écrie Zénon de Vérone! un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant ; & cela pour qui ? par amour pour son image, & pour des créatures formées de sa main. Reconnoissons l'excellence de notre religion dans les vûes excellentes qu'elle nous donne du Maître que nous adorons, & de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des Dieux, disoit un des Sages du paganisme : mais ces Dieux passeroient pour des monstres, s'il vivoient parmi nous, tant ils ont été vicieux & corrompus. Nous, dit S. Augustin, nous servons un Dieu en qui tout est merveilleux ; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans son Etre divin, ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudroit donc que le mystère de l'Incarnation, pour confondre

toute l'idolatrie & toute la superstition païenne. Car selon la belle remarque de saint Gregoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentimens de Dieu conformes à la nature & à la grandeur de Dieu : or ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siécle en juge comme il lui plaira, on peut dire, & il est vrai qu'un homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire & d'opérer le salut des hommes. Il avoit été offensé, ce Dieu de majesté; il lui falloit une satisfaction digne de lui, & nul autre qu'un Dieu ne pouvoit dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu : Dieu vouloit le sauver en le délivrant de la mort éternelle; & comme il n'y avoit qu'un Dieu, qui par ses mérites infinis pût le délivrer de cette mort, il n'y avoit conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il falloit que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu & vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pû souffrir; s'il eût seulement été homme, ses humiliations ni ses

souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eut été invisible, & n'eût pû nous donner l'exemple; & s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une régle tout-à-fait sûre & à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu & homme, comme homme il a pû s'abaisser, & comme Dieu il a donné à ses abaissemens une valeur inestimable & sans mesure : comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide; & comme Dieu il nous a rassurés, pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré & où il a voulu nous conduire. Ainsi dans ces jours de grace & de salut nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre, que de nous écrier avec l'Apôtre ;
Rom. c. 11. *O richesses ! ô abysme de la sagesse & des jugemens de Dieu !*

IV. Mais quelle vertu & quel pouvoir dans Dieu ne demandoit pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort & quel miracle de la droite du très-haut, un Dieu-homme, conçu par une mere Vierge; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jesus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le

néant ;

néant ; & dans la même mere, la maternité avec la virginité ! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à présent dans l'univers, n'étoit pour lui, selon l'expression même de l'Ecriture, que comme un jeu : mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, & c'est dans la foiblesse d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue, & n'avoir nulle part dans ce mystère de grace. Mais nous nous trompons, si nous le pensons de la sorte ; & l'on peut même ajoûter, que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, & dont les droits inviolables & souverains y paroissent avec plus d'évidence. Jusques-là que saint Chrysostôme n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est, sçavoir, que dans l'enfer où Dieu exerce ses plus rigoureux châtimens, il ne fait pas néanmoins autant connoître sa justice, que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés, qui se trouvent soumis à cette justice ; au lieu que

dans le ſein de Marie, c'eſt un homme-Dieu qui commence à en devenir la victime, & à lui être immolé. Or qu'eſt-ce qu'une juſtice à laquelle il faut une telle hoſtie & un tel hommage ? D'où vient que le Prophéte Royal, parfaitement éclairé dans la ſcience & le diſcernement des attributs divins, après avoir dit, que *Dieu a montré aux hommes l'Auteur de leur ſalut*, ajoûte enſuite : *qu'il a revélé ſa juſtice à toutes les nations*.

Pſ. 97.

VI. De tout ceci concluons, que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain & viſible, & nous découvrant ainſi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par-là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De ſorte que ſans attendre ſa paſſion & la fin de ſa vie mortelle, il peut dire à ſon Pere dès le moment de ſa ſainte Incarnation : Mon Pere, j'ai déja commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui eſt de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, & je n'en ſortirai qu'après avoir conſommé cette importante affaire. Car il eſt d'une néceſſité abſolue que vous ſoyez connu des hommes, puiſque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur & du premier de tous les Etres, eſt un déſordre eſſentiel dans la nature, & la ſource de tous les autres dé-

lordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, & que la lumiere que j'apporte, se répande dans toute la terre, & dissipe les ténébres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes & ces femmes remplis de l'esprit du monde, connoissent-ils Dieu? Ne sont ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? Ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, & de n'y penser presque jamais? C'est la plainte que faisoit le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle & temporelle du Fils de Dieu: *Dieu étoit au milieu du monde*, comme le maître & l'arbitre du monde, *& le monde n'en avoit nulle connoissance*. C'est la plainte que Jesus-Christ lui-même faisoit à son Pere: *Pere saint, le monde ne vous connoît point*. Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, & il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien;

Joan. c. 1.

Joan. c. 17.

aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout! On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfére le moindre avantage, le moindre plaisir, & on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grace & sa haine nous sont également indifférentes. tout cela pourquoi? toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connoissoit, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste & si saint, on ne vivroit pas dans le déréglement où l'on vit : on ne s'abandonneroit pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendroit pas l'outrager au pied de ses autels, on honoreroit son culte, on respecteroit ses temples, on pratiqueroit sa loi, on redouteroit ses vengeances. Mais parce que le monde affecte de le méconnoître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc? le dessein de Jesus-Christ est-il absolument ruiné? Il est descendu parmi nous, & il a voulu vivre au milieu de nous pour publier dans le monde la gloire de son Pere : mais dans la suite des siécles a-t-il été frustré de son attente? Non, sans doute : mais outre ce monde perverti, qui ferme les yeux à la lumiere que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a

un autre monde, un monde fidéle, un monde prédestiné, le petit monde des Justes & des élûs. Ce sont ceux-là que Jesus-Christ s'est réservés. & qu'il se réserve encore ; c'est à ceux-là qu'il est donné de connoître les mystères de Dieu, & en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis & obéissants ; à vous qui êtes modestes dans votre condition, & qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux ; à vous qui veillez sur toute votre conduite & sur toutes vos démarches pour les régler ; à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu & à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien ! Ouvrons les yeux de la foi, & dans le cours de cet Avent admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet Enfant, qui du sein de sa mere où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir, & à lui dire avec toute l'Eglise : *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, & j'en ai été saisi d'étonnement.* Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu ; voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que

Offic. Ecclef.

de bas & de rebutant : mais c'est en cela même qu'est le prodige. Où votre gloire devroit être ensevelie & anéantie, c'est là que vous la faites paroître dans toute sa splendeur; & plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténébres, plus vous lui donnez de lustre & en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, & que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire appercevoir à travers les ombres qui la couvrent! Que le monde envisage vos abaissemens avec mépris, & qu'il s'en scandalise; pour moi, malgré le scandale du monde & ses fausses idées, je redirai mille fois, & je ne cesserai point de
Luc. 2. chanter avec toute la cour céleste: *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre & jusqu'au plus haut des cieux.*

§. 2.

Comment Jesus-Christ vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.

I. Jesus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de sa gloire, le démon, le péché, & les biens de la terre, ou plutôt l'amour

déréglé des biens de la terre. Le démon s'étoit usurpé un empire si absolu sur les ames, que de l'aveu même de Jesus-Christ, il passoit pour le prince du monde, & l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, regnoit depuis Adam jusqu'à Moyse, & depuis Moyse jusqu'à Jesus-Christ, causant par-tout de tristes ravages, désolant le Royaume de Dieu, & suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, & auquel ils sacrifioient leur conscience & leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, & sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Pere.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où le Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les Auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les Oracles se tûrent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu homme; & plus d'une

fois les puissances infernales furent forcées d'avouer, que leur regne étoit fini, & qu'un Maître au-dessus de tous les maîtres approchoit, pour gouverner le monde & le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Evangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, & que le prince de ce monde sera banni.* *Joan. c. 12.*

III. Ce n'étoit là néanmoins que des présages de ce que Jesus-Christ devoit faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne, & qui est indubitable, sçavoir, que tout ce qui s'est passé & dans l'incarnation & dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard; mais que tout a été de son choix, & qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, & qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfans, dit saint Bernard, ne choisissent ni le tems où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner; mais le Fils de Dieu avoit l'un & l'autre : & comme dans la suite des années il devoit mourir, parce qu'il le voudroit & de la ma-

niere qu'il le voudroit, aussi il s'est incarné, & il est né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, & de la maniere qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les Evangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité : la pauvreté de marie sa mere, l'obscurité de Joseph réputé son pere, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénuement & l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'étoit proposée.

IV. De-là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce qu'ainsi que nous l'avons déja remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes, & présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, & une victime parfaite ? La victime, disent les Théologiens, doit être changée & comme transformée : or quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme* ! La victime doit être humiliée ; & quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, & à l'état même d'un esclave ! La victime doit être dépouillée ; & est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir, en

Philipp. c. 2.

naissant, pour retraite qu'une étable, & pour berceau qu'une créche ? La Victime doit mourir, & il est vrai que Jesus-Christ n'a pas même encore paru au monde; mais naître comme bientôt il naîtra, & comme il s'y prépare, dans la souffrance & la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espéce de mort? Voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé; & parconséquent saint Bernard a raison de dire, que le péché reçoit ici une rude & violente atteinte. Si ce Dieu Sauveur ne l'efface pas déja par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes; & ces larmes, dit saint Ambroise, sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, & qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel & le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir, que la destruction du péché ne seroit pas encore complette, si le même Sauveur n'en coupoit la racine la plus féconde & la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manieres, l'une à l'égard des élûs, & l'autre à l'égard des réprouvés; l'une à l'égard des justes & des vrais fidéles, & l'autre à l'égard des

impies & des mondains. Dans les justes & les ames fidéles il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur. Et dans les mondains & les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathême, en la rendant moins excusable & plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes nous chrétiens, c'est-à-dire, sommes-nous de ces ames dociles, de ces ames heureusement disposées à recevoir les impressions de la grace de Jesus-Christ & à profiter de ses exemples? la vûe de ce Dieu-homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, & nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, & de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaissé, & de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir souffrant & mortifié, & de vouloir jouir de toutes les commodités & vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires & tant de pénitens. Voilà ce qui a rempli dans les premiers siécles de l'Eglise les déserts de solitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux; & ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, re-

noncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare & intéressé, de ce monde ambitieux & vain, de ce monde sensuel & voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignemens que vient nous donner cet Enfant-Dieu : quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous ? Quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes ? De quels malheurs ne nous menacera-t-il pas ? & quels témoignages ne rendra-t-il pas devant son Pere pour notre conviction & pour notre perte éternelle ?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être émû de tout cela, & c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations & des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle & toute sainte. Or nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur, & de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolu-

tions.. Ajoutons au triomphe de Jesus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, & que nous lui céderons. Par-là nous pourrons entrer au rang des Justes & des prédestinés; par-là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, & de le glorifier éternellement dans le ciel après l'avoir glorifié sur la terre.

§. 3.

Comment Jesus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu.

I. Enfin Jesus-Christ vient allumer dans le cœurs des hommes un saint zéle pour la gloire de Dieu : comment cela? premierement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; & secondement, par l'intérêt propre & essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, & que voyant Jesus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions: que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du thrône de sa majesté, & qu'il n'a pas

crû que ce fût une condition trop onéreuse, de s'avilir de la sorte & de s'anéantir : qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernieres extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Pere toute la gloire qui lui avoit été ravie, & de lui en laisser perdre le moindre dégré ; pour peu que nous raisonnions & que nous comprenions ces principes, voici les consequences qui se présentent d'elles-mêmes & que nous sommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand & de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de Dieu, & une telle of-

fenſe, qu'elle n'a pû être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'eſt-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs & tous les mépris qu'il a eûs à ſouffrir, & à quoi il s'eſt expoſé. Par conſéquent que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus ſacré, plus cher que la gloire de Dieu, & que nous ne pouvons mieux employer notre zéle, qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, & à l'amplifier.

III. Une autre conſidération nous y doit encore exciter très-fortement : c'eſt notre intérêt, & de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, qui eſt notre ſalût. Car la gloire de Dieu & notre ſalut ſont ici comme inſéparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, conſiſte à ſauver les hommes & à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que dans ce myſtère Dieu glorifié & l'homme ſauvé, c'eſt proprement une même choſe. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire, où nous ſommes ſi intéreſſés ? A parler en général, plus nous contribuons volontairement & par zéle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, & plus nous méritons ſes récompenſes.

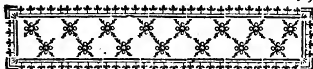
IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu ? par les moyens que le Sauveur des

hommes est venu le glorifier. Jesus-Christ fait connoître la gloire de Dieu, en faisant connoître ses infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnoissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, & rendons-lui chaque jour de cet Avent, & même, s'il se peut, à toutes les heures, de fréquens & de pieux hommages. Jesus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions ; & pour nous dégager entierement de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, & qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions & nos inclinations vicieuses. Jesus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction & l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes & par notre pénitence ; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechûtes où le monde pourroit nous entraîner, & conservons pour jamais à Dieu nos ames pures & sans tache. Jesus-Christ vient assûrer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompoit le monde : re-

nonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appellés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, & qu'il nous a enseignés, pour honorer son Pere, & pour le dédommager en quelque maniere de tous les outrages qu'il a reçus de nous; consolons-nous dans cette pensée; acceptons ce que Dieu nous envoie, & faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, & qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession & l'usage. Dans l'opulence ayons l'esprit de pauvreté, dans la grandeur l'esprit d'humilité, & parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit, mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne seroit qu'un vain extérieur; mais aussi l'esprit sans la pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellen-

tes régles que vous venez nous tracer, & que nous devons ſuivre. Mais pour les pratiquer & pour les ſuivre, il nous faut une grace & une grace puiſſante. Or en eſt-il une plus puiſſante, que celle même que vous apportez avec vous ? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grace toute nouvelle, qui eſt la grace du Rédempteur. Avec le ſecours de cette grace, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Pere & pour la vôtre ? Nous ne ceſſerons point de vous la demander avec confiance, & vous ne ceſſerez point de la répandre ſur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous ſoutiendra. Mais que ſera-ce quand à cette grace intérieure vous ajoûterez la force de votre exemple ; & que ſortant du bienheureux ſein où vous êtes enfermé comme dans un ſanctuaire, vous vous montrerez au monde, & nous ſervirez de modéle ? Hâtez-vous de paroître : nous
Iſai. vous attendons, & nous vous déſirons. *Que*
c. 45. *la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.* Qu'il vienne nous remplir de ſon eſprit ; nous animer de ſes ſentimens, nous marquer ſes voies, & nous conduire enfin à cette béatitude céleſte, où après avoir glorifié Dieu ſur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.



INSTRUCTION POUR LE TEMS DU CAREME.

I. REPRE'SENTEZ-vous bien que le Carême est un tems consacré à la pénitence, & qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disoit aux Corinthiens, *Voici maintenant le tems favorable, voici les jours du salut :* parce qu'il n'y a point de tems dans l'année plus favorable pour nous, que celui où nous travaillons à appaiser la colère de Dieu ; ni de jours plus précieux pour le salut, que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoissez coupable devant Dieu, c'est particulierement dans le Carême que vous devez vous attacher à la pratique & aux exer-

Cette Instruction fut faite pour une Dame de qualité.

II. Cor. c. 6.

cices d'une vertu si importante & si nécessaire : en sorte que vous puissiez dire, *Voici maintenant le tems favorable pour moi*, & qu'en effet ce soit pour vous un tems de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas; & si par le malheur & le désordre, ou d'une vie lâche & dissipée, ou d'une vie molle & sensuelle, vous passiez ce tems du Carême sans participer en aucune maniere à la pénitence publique des chrétiens : puisqu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce tems de grace & de salut dont parle saint Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, & qu'il s'ensuivroit de-là que votre impénitence, criminelle en tout autre tems, le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté ; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir, & contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain & de frivole. Plus il vous paroît difficile dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore

plus besoin de pénitence. Vos infirmités même, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du Maître des Gentils, une hostie vivante, & agréable aux yeux de Dieu. La pratique toute opposée où vous avez vécu, doit non-seulement vous confondre, mais vous animer contre vous-même, & vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence. Car voilà les sentimens avec lesquels vous devez commencer le Carême: résolue d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grace d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du Carême, comme l'a très-bien remarqué saint Léon

Pape, ne se réduit pas à jeûner ni à s'abstenir des viandes défendues. C'en est bien une partie : mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence & du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours ; & comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés, qui par une espéce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leut péché, ou parce qu'ils trouvent le moyen, par mille adoucissemens, de jeûner sans se mortifier (ce qu'on peut appeller l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée das l'Ecriture :) aussi, par une conduite toute contraire, les ames fidéles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, sçavent bien faire pénitence sans jeûner, parce que sans jeûner elles sçavent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, & pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Evangile. Suivez cette régle, & tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre & dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est

ainsi que vous en devez user, afin que Dieu ne perde rien de ses droits, & que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes, la premiere chose que Dieu demande de vous, & que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce saint tems, c'est l'esprit d'une salutaire componction, cet esprit de pénitence dont David étoit pénétré, & dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression & l'efficace. C'est-à-dire, que votre plus solide occupation pendant le Carême, doit être de repasser tous les jours devant Dieu dans l'amertume de votre ame, les désordres de votre vie, d'en reconnoître avec douleur la grièveté & la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vûe : tellement que vous puissiez dire comme ce saint Roi, *Seigneur, mon péché m'est toujours présent.* *Psal.* 50. Car selon l'Ecriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'est que pendant le Carême vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, & par le mouvement de cet esprit : allant, par exemple, à la Messe comme au sacrifice que vous allez offrir

vous-même pour la réparation de vos péchés; priant comme le publicain, & ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état comme à des moyens d'effacer vos péchés; vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés; vous levant & vous couchant avec cette pensée: Je suis une infidéle, & Dieu ne me souffre sur la terre, qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vûe continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, & rien ne vous aidera plus à l'acquérir & à la conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, & qui en est la plus infaillible marque, sçavoir la pénitence de l'esprit: c'est-à-dire, une ferme & constante disposition où vous devez être, de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par dessus tout votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne. Car le fonds de la pénitence chrétienne, c'est l'humilité; & tandis

tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même tems que vous célébrez le Carême avec l'Eglise, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux foiblesses d'autrui, plus vuide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner. Car si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, & sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disoit un Prophéte, déchirons-nous nos vêtemens, si nous ne déchirons nos cœurs. C'est le changement du cœur & de l'esprit qui fait la vraie pénitence. Autrement ce que nous croyons être pénitence n'en est que l'ombre & le phantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même, que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, & tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur, & sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un & l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le Carême plus fidéle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la
II. Cor. c. 4. parole de saint Paul, *de porter sur votre corps, la mortification du Seigneur Jesus, & qu'elle paroisse dans votre chair mortelle.* Par la même raison, le tems du Carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins, les visites de charité, & même les services humilians qu'ils attendent de vous. Car ces services & ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence ; & vous devez vous souvenir, que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu, quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans

vos habits pendant le Carême, qu'en tout autre tems de l'année, puisque le Saint Esprit en mille endroits de l'Ecriture fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs. D'où vient que les pénitens de la primitive Eglise se revêtoient du cilice, & se couvroient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux; & tout votre zéle, à proportion, & dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Peres, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parceque les pauvres, disoient-ils, devoient profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raisons légitimes ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément de jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant dûe à double titre, & du jeûne, & de l'aumône même. C'est par-là que vous devez mesurer & régler vos aumônes pendant ce saint tems: ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute sorte de tems; mais en en faisant d'extraordinaires,

que la loi de la pénitence y doit ajoûter, parce qu'il est constant qu'une pécheresse doit bien plus à Dieu sur ce point, qu'une chrétienne qui auroit conservé la grace de son innocence. Vos aumônes, pour être le supplément de votre jeûne, & pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent : je veux dire, que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même, & qu'une de vos dévotions du Carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver, pour avoir de quoi soutenir votre prochain, préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité, à votre curiosité, à votre vanité. C'est par de semblables victimes, dit le saint Apôtre qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez : mais pour sanctifier le Carême, il faut de plus retrancher les plaisirs : & les vaines joies du monde : rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion, beaucoup plus à l'esprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaisir, sur-tout dans un tems dédié à la pénitence solemnelle de l'Eglise. Ainsi une ame chrétienne doit alors, non-seulement abandonner tous les divertissemens prophanes qui ne sont permis en nul autre tems, comme les spectacles, les comédies, les danses ; mais

même les jeux innocens, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement & de componction. Il n'y a pas jusques aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique; ayant un soin particulier, pendant le tems du Carême, de s'abstenir de certaines récréations & d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, & dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors, ou à la santé, ou à un honnête relâche de l'esprit, doit être accompagné d'une secrette douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagemens, & à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jesus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, & quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure, que le Carême des Chrétiens doit être pour eux un tems de retraite & de séparation du monde; puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte, que pour notre instruction, & non pas pour sa propre sanc-

tification, & que le jeûne qu'il observa, ne fut que pour servir de modéle au nôtre. Car c'est ce que tous les Peres de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une régle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le désir & le zéle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, & conduite comme lui par l'esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu & à vous-même. Ne vous contentez pas de cela : mais sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence & hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du Carême plus de tems à l'oraison & à la priere. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison & à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages, que Dieu par sa miséricorde y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même, & de vous-même, que Dieu dit par le Prophéte Osée :
Osée, c. 2. *Je la conduirai dans la solitude, & là je lui parlerai au cœur.*

X. La parole de Dieu a été dès les pre-

miers siécles du christianisme, la nourriture spirituelle, dont l'Eglise, pendant le jeûne du Carême, a pourvu ses enfans, & l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, & lui donnant du crédit, quand ce ne seroit que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par-là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jesus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, & même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du Carême l'Evangile qui lui est propre, mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure & immédiate du Saint-Esprit, & qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable, que celle qui vous est annoncée par le ministere des hommes.

XI. Ajoûtez, qu'une des fins du Carême & de son institution, est de préparer

les fidéles à la communion paschale, & que c'est à quoi vous devez singuliérement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même, pour vous éprouver, afin que dans la solemnité de Pâques Jesus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui & de ses divins mystères. Il seroit bon que vous fissiez pour cela d'année en année une espéce de revûe durant le Carême, pour remédier à vos relâchemens & à vos tiédeurs. Par cette confession générale depuis la derniere, vous vous renouvelleriez & vous disposeriez à la fête qui approche, & qui doit être le renouvellement universel de toutes les ames chrétiennes. Du reste, la plus excellente préparation pour bien communier, est, selon saint Chrysostôme, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous disposer à celle de Pâques, que par les communions fréquentes & ferventes du Carême. Car voilà pourquoi dans la plûpart des Eglises d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens Conciles, la coutume étoit pendant le Carême de communier tous les jours. Coutume que saint Charles souhaita si ardemment de rétablir dans l'Eglise de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus

efficace pour préparer les peuples au devoir paſchal, que d'ordonner dans le tems du Carême la fréquentation des Sacremens. Pourquoi donc ne vous conſeillerois-je pas la même pratique, puiſque j'en ai les mêmes raiſons, & que je ſuppoſe de votre part les mêmes diſpoſitions ?

XII. Enfin le Carême, de la maniere qu'il eſt inſtitué dans le Chriſtianiſme, ſe rapportant tout entier au grand myſtère de la Paſſion de Jeſus-Chriſt qui en eſt le terme; c'eſt ſur-tout dans cette ſainte quarantaine que vous devez être occupée du ſouvenir des ſouffrances du Sauveur. Souvenir, que Jeſus-Chriſt attend de vous, & auquel vous ne pouvez manquer ſans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, & que vous ne pouvez perdre ſans renoncer aux plus ſolides intérêt de votre ſalut. C'eſt, dis-je, dans le tems du Carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce ſouvenir, afin qu'il ne s'éfface jamais de votre ame, & qu'à tous les momens de votre vie vous puiſſiez vous écrier : Ah ! Seigneur, j'oublierois plutôt ma main droite, que je n'oublierois ce que vous avez ſouffert pour moi. Il eſt donc important que vous ne paſſiez aucun jour du Carême, ſans lire dans les

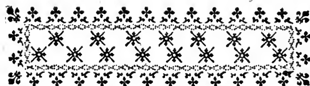
Evangélistes quelque chose de la Passion du Fils de Dieu & de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrirez-vous pas ? Le souvenir des souffrances d'un Dieu, vous rendra tous les exercices de la pénitence, non-seulement supportables, mais aimables ; & l'une des plus douces pensées pour vous & des pratiques les plus consolantes dans la suite du Carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jesus-Christ. Telle étoit la dévotion de saint Paul, quand il
Galat. c. 2. disoit : *Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ* : ne séparant point la croix de Jesus-Christ d'avec la sienne, & n'en faisant qu'une des deux. Mais pour parvenir à cette dévotion du grand Apôtre, il faut que le mystère de la Passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations & de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un tems qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnoître la bonté de Dieu qui vous l'accorde, & qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez, pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous, une double miséricorde, dont vous ne sçauriez assez le bénir, ni lui témoigner assez de reconnoissance. Hé, Seigneur,

devez-vous lui dire, qu'ai-je fait, & par où ai-je mérité que vous m'ayez ainsi attendue, & que vous m'ayez fourni un moyen si facile de payer à votre justice tant de dettes dont je me trouve chargée ? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres ; & bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugemens, vous vous relâchez en quelque sorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs & de pécheresses moins coupables que moi, avez-vous refusé ce tems de pénitence, & quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Eglise m'impose, & toutes les infidélités de ma vie ? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même ; & plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature, pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit, plus j'userai de sévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie & qui vous est dûe, mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment ! Je n'aurois point tant écouté mille prétextes, que l'esprit du monde, que la nature corrompue, que ma foiblesse & mon amour-propre me suggéroient. Mais si je n'ai pas profité du passé, vous voyez, Seigneur, la ré-

solution où je suis de ne laisser rien échapper du présent, ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse disposition ; & comme votre grace me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.





INSTRUCTION
POUR
LA SECONDE FESTE
DE
PASQUES,

Sur les deux Disciples qui allerent à Emmaüs.

L'Evangile nous parle de deux Disciples qui s'en allerent à un Bourg nommé Emmaüs, & il nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyoient plus que foiblement en Jesus-Christ, ils n'espéroient presque plus en lui, & par une suite nécessaire ils ne lui étoient plus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, & s'entretenant avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, & rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous *Luc. c. 24.*

pouvons tirer de-là de très-solides leçons pour nous-mêmes, & nous en faire une juste application.

§. 1.

Comment Jesus-Christ raffermit la foi des deux Disciples.

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chancelante & foible, depuis qu'ils avoient vû leur maître condamné à la mort & livré au supplice honteux de la croix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, & mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver Israël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeller le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est au contraire pour cela qu'ils devoient croire en Jesus-Christ: c'est, dis-je, parce qu'ils l'avoient vû mourir dans l'opprobre & crucifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance & de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter & à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; & le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble, au lieu que s'ils eussent bien rai-

ſonné, c'étoit le myſtère de la croix, qui devoit les raſſurer & les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu ? Il leur reproche leur aveuglement, & les convainc par trois argumens invincibles, capables de confondre leur incrédulité & la nôtre.

I. Il leur montre que tous les Prophétes qui avoient parlé du Meſſie, après l'avoir ſi hautement exalté, & l'avoir annoncé comme le libérateur d'Iſraël, avoient en même tems déclaré qu'il ſouffriroit tout ce qu'en effet il avoit ſouffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties, où ſe trouvoient marquées ſi diſtinctement & en détail les différentes circonſtance de ſon ſupplice : le jour de ſa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ſes habits, le fiel & le vinaigre qu'on lui avoit préſenté à boire, & le reſte. D'où il les oblige à conclure, que leur incrédulité eſt non-ſeulement mal fondée, mais abſolument inſenſée & déraiſonnable, puiſqu'il s'enſuivoit de-là que s'il n'avoit pas été trahi & livré, s'il n'avoit pas été comblé & raſſaſié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné & attaché à la croix, il ne ſeroit pas celui qu'avoient prédit les Prophétes; ou que ces Prophétes ſe ſeroient trompés à ſon égard, leurs prophéties

n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée & scandalisée. Mais parce que ce Dieu-Sauveur avoit enduré la mort & le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement & se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des Ecritures ; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux & triomphant, & de l'autre sacrifié & immolé ; d'une part le plus beau des enfans des hommes, & de l'autre meurtri & défiguré ; d'une part le Dieu de gloire, & de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante & sans replique.

II. Il les fait souvenir, que lui-même qui avoit mis fin à la loi & aux Prophétes, il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement & de sa mort ; qu'il les en avoit avertis par avance, & qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le tems ils n'en fussent point surpris, & qu'ils rappellassent la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier, que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées : comme au contraire, rien n'eût dû les jetter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre maniere, & qu'il n'eût

pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, & tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme, s'accomplira ; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, & ensuite on le mettra en croix* : après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pû penser de lui ? & bien-loin de le reconnoître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même Prophéte ? Mais par une régle toute opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé ; ayant sçu la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, & la comparant avec le succès, où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, & ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre Maître nous avoit marqué ; toutes ses paroles étoient véritables, & c'est sans doute l'Envoyé de Dieu. Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie & l'aveuglement le plus grossier, de prendre de-là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens & à la raison.

III. Indépendamment des anciennes

prophéties & de ses propres prédictions, il leur fait entendre & leur explique, *comment*
Luc. 24. *il étoit nécessaire que le Christ souffrît, & que par ses souffrances il entrât dans sa gloire.* Nécessaire qu'il souffrît, parce qu'il devoit satisfaire à Dieu, parce qu'il devoit réformer le monde, parce qu'il devoit nous donner l'exemple, parce qu'il devoit être, en nous servant de modéle, notre régle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa Divinité devoit être de parvenir par l'humiliation de la croix à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier & si disproportionné ne convenoit qu'à Dieu, & surpassoit toutes les vûes & toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous & plus touchante, que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet, ce qu'ils ne faisoient que prévoir dans l'avenir. Jesus-Christ est monté au plus haut des Cieux, & par la voie de la tribulation & de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité & de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-
Ibid. on pas nous dire à nous-mêmes: *O hommes aveugles & incrédules !*

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de

l'incrédulité, qui a été le vice de tous les ſiécles, & qui n'eſt encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien ſur le fait de la religion, y a-t-il, juſques au milieu du chriſtianiſme, de gens incertains & indéterminés? Combien y en a-t-il de lents & de tardifs à croire? Combien d'ignorans & de groſſiers dans les choſes de Dieu? Combien même d'abſolument impies & libertins? Or à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penſer, juger, douter, décider, parler, on trouvera ſouvent que ce qui altere leur foi, c'eſt cela même qui devroit l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'eſt cela même qui devroit la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'eſt cela même qui devroit les y attacher. Une ſimple explication des choſes, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, & dépoſer pour quelques momens leurs vains préjugés, leur ouvriroit les yeux, & leur feroit appercevoir l'erreur qui les ſéduit.

Demandons à Dieu le don de la foi: car c'eſt un don de Dieu, & l'un des plus grands dons. Conſervons-le avec tout le ſoin poſſible, & ne nous le laiſſons pas enlever par des opinions toutes humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les eſprits

frivoles & remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux Prophétes & à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Afin d'exciter souvent notre foi & de la réveiller, formons-en de fréquens actes; & s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux & très-nuisibles à ceux-même qui n'y veulent pas déférer. Il est rare que les ames les plus fidéles n'en remportent pas certaines impressions, qu'elles ont de la peine à effacer, & dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons sur-tout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jesus-Christ endurât toutes les ignominies & toutes les douleurs de sa passion, avant que de recevoir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose pour objet de notre culte un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce mystère des souffrances & des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que

trop commun ; c'eſt d'être ſurpris de voir ſur la terre la plûpart des gens de bien dans l'affliction, & en particulier de nous y voir nous-mêmes : mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jeſus-Chriſt même de ſubir la mort & la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuſe, nous nous eſtimerons heureux d'avoir part à ſon calice ; nous reconnoîtrons en cela une providence & une miſéricorde toute ſpéciale ſur nous ; nous nous confondrons des plaintes & des murmures où nous nous ſommes portés ; & nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidéles & inſenſés, ne falloit-il pas que le Chriſt lui-même ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire ?*

§. 2.

Comment Jeſus-Chriſt ranime l'eſpérance des deux Diſciples.

La foi des deux diſciples étant devenue ſi foible & ſi chancelante, c'étoit une conſéquence néceſſaire que leur eſpérance s'affoiblît à proportion. Ils avoient eſpéré en Jeſus-Chriſt ; mais on peut dire qu'ils n'eſpéroient plus, ou qu'ils n'eſpéroient qu'imparfaitement. Ils avoient eſpéré, comme ils

Luc. c. 24. le témoignent eux-mêmes; *Nous espérions;* mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement, Nous espérions; mais ils auroient ajoûté, Nous espérons encore, & nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi? parce qu'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fonds, & l'autre par rapport au tems.

I. Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jesus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël; qu'il délivreroit les Juifs de la servitude où ils étoient réduits; qu'il remettroit toute la nation dans la gloire & dans l'éclat où ils avoient été; qu'il les combleroit de prospérités, & les rendroit puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, & ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine & toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur, mais qui s'attachoit à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu & sa justice. Espérance qui tenoit encore du judaïs-

me, & n'avoit rien de la loi de grace. De sorte qu'ils étoient par-là semblables à ces Israëlites, qui avoient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avoient méprisé la manne du ciel, & s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le désert. Espérance qui les rendoit tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût desquels Dieu s'étoit accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé & du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par dessus tout, espérance fausse & erronée : car Jesus-Christ leur avoit fait expressément entendre que son Royaume ne seroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer, mais de leurs péchés, & non point de la servitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie, puisqu'au contraire il leur avoit dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, & qu'il me suive.* Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avoit annoncé que des souffrances. En quoi donc consistoit leur erreur ? en ce qu'ils confondoient les choses, interprétant d'un Royaume temporel & visible, ce qui n'étoit vrai que d'un Royaume spirituel & intérieur, & ne comprenant pas la nature des biens que

Matth. c. 16.

la venue de Jesus-Christ & sa mission leur devoit procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes? Nous espérons en Dieu; mais si nous nous consultons bien, & si nous démêlons bien les vrais sentimens de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu, que dans la vûe des biens de cette vie, que dans la vûe d'une fortune passagère, que dans la vûe de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu; mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; & loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, & pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De-là vient que quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, & que nous disons comme les disciples d'Emmaüs: *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité, il auroit soin de moi, qu'il m'assisteroit, qu'il me protégeroit, qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui, il écouteroit mes prieres, il seconderoit mes desseins,

desseins, il béniroit mes entreprises : mais rien de tout cela ; & après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'espérois que m'attachant à Dieu, je recevrois de lui de puissans secours pour opérer mon salut & pour acquérir les vertus ; j'espérois, ou qu'il écarteroit de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aideroit à les surmonter, (espérances solides, espérances infaillibles, puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jesus-Christ) au lieu, dis-je, de parler ainsi, on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire : j'espérois qu'en prenant le parti de la piété, je passerois des jours tranquilles & à couvert des orages du siécle ; j'espérois y avoir plus de douceur & plus d'agrémens, *Nous espérions :* marque donc que nous n'espérons plus, & pourquoi ? parce que nous espérions mal, c'est-à-dire, que nous n'avions qu'une espérance trompeuse & mal conçue.

Non, mes Freres, dit saint Augustin, qu'aucun de vous ne se promette une félicité temporelle, parce qu'il est chrétien. Jesus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrolle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise ; qu'il sera bien traité, bien logé, bien couché,

Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer; & comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jesus-Christ: ce divin conquérant des ames nous a enrollés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs, ni pour être grands selon le monde, non pas pour joüir de toutes nos commodités; mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices & nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances & à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même tems promis un bonheur & une récompense; mais ce bonheur & cette récompense, non plus que son Royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Evangile, & sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature & dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, & c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement & un nouveau dégré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples fut à l'égard du tems. Le Fils de Dieu leur

avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisiéme jour ; ce troisiéme jour n'étoit pas encore passé, & ils ne laissent pas de témoigner déja leur impatience : *Nous voici, disent-ils, au troisiéme jour que toutes ces choses sont arrivées, sans que nous ayons rien vû.* Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulchre, & qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y étoit plus. Quelques-uns de nous y sont aussi allés, & ont en effet trouvé les choses comme les femmes les avoient dites. Tout cela devoit relever leur espérance, & les conforter : mais leur empressement l'emporte sur tout cela, & au lieu d'attendre en paix & avec persévérance, ils s'inquiétent & se découragent.

Luc. c. 24.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu; mais nous ne sçavons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité & en repos l'accomplissement des promesses de Dieu. Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent & si long-tems, & le moindre délai nous rébute : comme si la persévérance n'étoit pas une condition nécessaire de la priere, pour obtenir les graces du ciel ; comme si ces graces divines ne valoient pas bien celles que nous attendons de

la part du monde, & que nous sommes si constans à poursuivre & à rechercher ; comme si Dieu n'étoit pas le maître de ses dons, & que ce ne fût pas à lui de juger en quel tems & en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, & laissons agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, & réprimons les mouvemens précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, & en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années, que nous lui demandons telle grace, & que nous ne l'avons pû encore obtenir ; mais lui-même combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion, de lui sacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, & de travailler à une sainte réformation de nos mœurs ? Combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre ame, & combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix & les exhortations de ses ministres ? Lui avons-nous accordé ce qu'il vouloit de nous ? N'avons-nous point différé ? Ne différons-nous pas tous les jours ? Et

néanmoins se rebute-t-il? cesse-t-il ses poursuites? Nous abandonne-t-il à nous-mêmes? Ne devroit-il pas être plus fatigué de nos retardemens, que nous des siens? Car enfin les siens ne tendent, selon les vûes de sa sagesse, qu'à notre bien & à notre salut : mais les nôtres, par une obstination opiniâtre & presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer & à nous perdre. Réglons-nous sur ce modéle. Soyons patiens envers Dieu comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérerons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§. 3.

Comment Jesus-Christ rallume la charité des deux Disciples.

De l'affoiblissement de la foi & de l'espérance, suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avoient aimé Jesus-Christ; c'étoit à eux, comme aux autres, que cet Homme-Dieu avoit dit : *Mon Pere vous aime, parce que vous m'aimez.* Ils avoient dans les rencontres montré du zéle pour ce Dieu Sauveur : mais ce zéle autrefois si ardent paroissoit tout refroidi. Ils étoient tristes : cette tristesse n'étoit qu'un dégout qui leur avoit pris de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés

Joan. c. 16.

à le ſuivre, qu'une ſéchereſſe de cœur, qu'un abattement d'eſprit; & rien de plus oppoſé qu'une pareille déſolation à la ferveur de l'amour de Dieu & de la piété chrétienne. Etat malheureux, quand on ne prend pas ſoin de s'en relever, qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y ſuccombe lâchement, & l'on quitte tout. Etat dangereux pour les ames foibles & peu expérimentées dans les choſes de Dieu : c'eſt la tentation la plus commune & la plus forte, dont ſe ſert le démon pour attaquer les perſonnes qui commencent à marcher dans la voie du ſalut, & pour les renverſer. Etat pénible pour une ame fidéle qui veut s'y ſoutenir; mais auſſi état d'un très-grand mérite pour elle, lorſque l'enviſageant comme une épreuve, & s'eſtimant heureuſe d'avoir cette occaſion de marquer à Dieu ſon attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, & avance toujours du même pas & avec la même réſolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il ces diſciples affligés & tout abattus? Comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de ſon amour? en trois manieres & par trois moyens.

I. Par ſes diſcours. Il ſe joint à eux, il ſe mêle dans leur converſation, il s'accom-

mode à leur diſpoſition préſente, il ſe fait voyageur comme eux, & marche au milieu d'eux : il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant ſa grace agit ſecrettement : il s'inſinue peu à peu dans leurs eſprits. Autant de paroles qu'il prononce, ce ſont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'eſt ce qu'ils témoignerent bien dans la ſuite, quand ils vinrent à le reconnoître : *Que ne ſentions-nous pas*, ſe diſoient-ils l'un à l'autre? *& dans quels tranſports étions-nous, pendant qu'il nous entretenoit?* Ainſi ſe vérifia ce qu'avoit dit à Dieu le Prophéte Royal : *Votre parole, Seigneur, eſt une parole de feu, & du feu le plus vif & le plus pénétrant.* Ainſi ces deux diſciples éprouverent-ils par avance ce que tous les Saints depuis eux ont éprouvé, & ce que nous a ſi bien marqué l'un des hommes les plus verſés dans la vie intérieure, lorſqu'il nous repréſente les douceurs que goûte une ame en s'entretenant avec Dieu. Il n'y a point de peine ſi amère, qui ne s'adouciſſe dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve ſon ſoulagement & ſa conſolation.

Luc. c. 24.

Pſ. 118.

Gerſon.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils ſont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jeſus-Chriſt fait ſemblant de vouloir paſſer

outre, & aller plus loin; & par là il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent en effet. Ils le pressent de demeurer avec eux; ils lui remontrent qu'il est déja tard, & que le jour commence à tomber. Parce qu'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, & ils vont même jusqu'à lui faire une espéce de violence, tant ils souhaitent de le retenir. Il ne s'étoit pas encore fait connoître à eux; ils ne le regardoient que comme un voyageur, & ce ne fut pas sans une providence particuliere de cet homme-Dieu, qui vouloit épurer leur charité, & qu'elle en devînt plus méritoire. Car s'ils l'eussent connu pour leur Maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter: leur seul intérêt les y eût portés. S'il se fût invité de lui-même, ou que sans nulle résistance il eût accepté leur premiere invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate toute entiere dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger en quelque sorte malgré lui de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchoit avec eux, remarque saint Grégoire Pape, & qu'il leur expliquoit les divines Ecritures, ils ne pûrent découvrir qui il étoit; mais dans le repas qu'ils lui avoient offert, & qu'ils firent en-

ſemble, il ſe déclara enfin, & les combla de joie, en ſe faiſant reconnoître.

III. Par l'uſage de la divine Euchariſtie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'eſt-à-dire, ſelon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jeſus-Chriſt.* Ils le reconnurent, dis je, dans cette ſainte action; & en le reconnoiſſant, ils ſe ſouvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à inſtituer pour eux & pour tous les fidéles l'adorable Sacrement de ſon corps. Ce ſouvenir les toucha, & réveilla dans leurs cœurs les ſentimens d'un amour tendre & affectueux. Mais de plus, ils ſentirent dans leurs ames les opérations ſalutaires de ce Sacrement de vie & ſes admirables effets, dont le premier eſt le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jeſus-Chriſt. Car il eſt certain que c'eſt ſur-tout dans la communion, que s'accomplit ce que diſoit le Sauveur du monde parlant de lui-même: *Je ſuis venu ſur la terre pour y répandre le feu.* Son intention & le principal deſſein qu'il ſe propoſe en ſe donnant à nous dans le ſacré myſtère, eſt de nous embraſer de ſon amour, d'entretenir dans nous le feu de ſon amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De-là ce zéle & cette ſainte précipitation des deux diſciples, qui

Luc. c. 24.

Luc. c. 12.

tout-à-coup se lévent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur Maître, protestent hautement qu'ils l'ont vû eux-mêmes, & sont prêts, au péril de leur vie, d'en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveller en nous la ferveur de notre dévotion & de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a t-il parmi nous tant de Chrétiens lâches, tiédes & indifférens, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, & ne s'affectionnant à aucun exercice de religion? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandoit saint Paul: c'est-à-dire, ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes Chrétiens? A nous entendre raisonner & discourir pendant les heures entieres, pourroit-on distinguer quelle foi nous professons? Sont-elles encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les vouloit l'Apôtre, quand il disoit aux premiers Chrétiens: Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres & capables de blesser les oreilles chastes; car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre

vocation : mais que vos paroles ſoient des paroles d'actions de graces. Comme ſi l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous ſouvent des obligations que vous avez à Dieu, des graces que vous avez reçues de Dieu, des miſéricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a ſupportés ; car voilà de quoi doivent parler les Saints. Eſt-ce ainſi que l'on converſe dans le monde? Eſt-ce ſur cela que roulent ces longs & fréquens diſcours, où l'on conſume les journées, & où l'on perd le tems ? Encore ſi l'on n'y perdoit que le tems ; mais on y offenſe le prochain par des railleries piquantes, par des médiſances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies ; mais du moins on s'y diſſipe, & l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines & toutes prophanes, de mille bagatelles & de mille maximes, d'autant plus contraires à la religion & au culte de Dieu, qu'elles ſont plus conformes à l'eſprit du ſiécle.

Après cela, faut-il s'étonner ſi nous vivons dans une ſi grande indifférence & une ſi grande froideur pour Dieu ? Comment l'aimerions-nous de cet amour ſenſible qu'ont eu les Saints, quand on ne penſe jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces ſortes d'entretiens comme

ennuyeux & importuns. Il y auroit bien plus lieu d'être surpris, que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister, & ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, & raniment les ames les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur, où Dieu par une juste punition permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au reméde : cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu, formons de saintes liaisons avec les personnes que nous sçavons être plus attachées à Dieu & plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, & alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, & nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon ame est-elle embrasée! C'est par-là que l'Esprit de Dieu se communique; c'est par-là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses Confessions, fut intérieurement émû & changé. De l'abondance du cœur la bouche parle; & à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, & sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme, & propres de la condition où l'on est engagé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres, & que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'ame de la foi ; de même la charité séparée des œuvres, s'amortit, & c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment ; & comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matiere, & qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, & qu'on la laisse oisive & dépourvûe de saintes pratiques, elle se rallentit & perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes, qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont : mais comment en auroient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter ? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne, qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisans envers tout le monde, & ils verront si Dieu touché de leurs aumônes & de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles

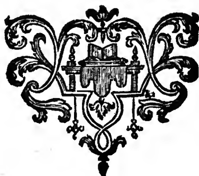
lumieres qui les éclaireront, & dans leur cœur de nouvelles graces qui les retireront de l'assoupissement où ils étoient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous ménerons une vie paresseuse & inutile, tandis que nous aurons un cœur dur & insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez du Sacrement de Jesus-Christ & de sa sainte Table, & c'est la derniere cause du refroidissement de la piété & de la charité dans les ames. Ce divin Sacrement est le pain qui doit réparer nos forces, & nous soutenir; c'est le reméde qui doit guérir nos maladies spirituelles, & nous rétablir; c'est la source de toutes les graces, & par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers Chrétiens étoient-ils si fervens, & d'où leur venoit cette intrépidité, cette joie même & cette alégresse avec laquelle ils couroient au martyre & versoient leur sang pour Dieu? c'est qu'ils avoient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siécles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a

prévalu dans le monde ; & plus l'iniquité s'est accrûe, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien, il n'a plus de vigueur, & tombe dans une mortelle défaillance ; & dès que vous ôtez à l'ame cette viande céleste que Jesus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute séche & toute aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année. Du moins on pense en avoir beaucoup fait, si l'on ajoute à cette communion paschale quelques autres communions très-rares & en très-petit nombre. On est bien-aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'Autel du Seigneur, & l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite & une vertu. De-là dans l'Eglise de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons, & qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples, en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changemens. Prions ce Dieu Sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité. Car c'est en cela que

consiste présentement notre résurrection selon l'esprit ; & c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des Elûs. Ainsi soit-il.





INSTRUCTION
POUR L'OCTAVE
DU
TRE'S-SAINT
SACREMENT.

I. ENtrons dans l'eſprit de l'Egliſe, & comprenons bien ce qu'elle ſe propoſe dans la fête du ſaint Sacrement. Elle veut rendre au Corps de Jeſus-Chriſt un culte particulier, & c'eſt auſſi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vûe dans cette grande ſolemnité. Appliquons-nous ſérieuſement & ſaintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le Corps de Jeſus-Chriſt, de quelque maniere que nous le conſidérions : ſoit par rapport à lui-même, puiſqu'il eſt uni au Verbe divin ; ſoit par rapport à nous, puiſqu'il eſt la victime de notre ſalut, & qu'il doit être juſqu'à la fin des ſiécles la nourriture de nos ames.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitemens indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humilians dans l'Eucharistie, par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien, que le dessein de l'Eglise dans cette Octave, est de faire à Jesus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : & concevons en même tems, que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important; puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces ames infidéles, qui ont souvent abusé de l'adorable Eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du Corps du Seigneur.

III. Les hérétiques & les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent ce sacré Corps, dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux; & par conséquent, où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zéle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au Corps de Jesus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spéciale-

ment les auteurs, & que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons : c'est-à-dire, que nous devons être dans une disposition de pénitence & de zéle, pour rendre au Corps de Jesus-Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusques à présent, & qui lui étoit dû par tant de titres. Pensée solide & touchante ; pensée qui répond parfaitement aux vûes de l'Eglise & qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit & en vérité.

IV. Cependant, il ne suffit pas que nous ayons ce zéle en général ; mais pour en venir à la pratique & aux réparations particulieres que Jesus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'Eucharistie comme sacrement ; l'autre qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion ; le second, sur la maniere peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la Messe. Car c'est à ce sacrifice & à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le Corps de Jesus-Christ : & par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement & ce même sacri-

fice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer, ne seroit, ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le Corps de Jesus-Christ, par où nous l'avons si longtems peut-être & si souvent prophané.

§. I.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme Sacrement.

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsqu'emportés par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des Sacremens dans l'état d'une conscience déréglée, & avec de secrettes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi

pour notre condamnation, lui qui vouloit être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches; c'est-à dire, de tant de communions faites avec négligence & sans préparation. Communions tiédes, ausquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid & indifférent. Communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avoient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes. Communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, & avons-nous pû nous en faire un mérite auprès de Jesus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignemens de la communion où nous nous sommes entretenus, & qui ont été si injurieux à Jesus-Christ, quand par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort, pour surmonter les obstacles qui nous empêchoient de communier. N'étoit-ce pas mépriser ouvertement le Corps de notre Dieu; quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, sur-tout celui d'un faux respect, qui ne servoit qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglemens?

II. Il s'agit de faire à Jesus-Christ une réparation authentique de tout cela, & nous ne le pouvons que par la communion même. Car suivant trois belles maximes de saint Chrysostôme, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; & les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin Sacrement, accompagnée de toutes les dipositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher ; notre plus grand soin, de nous ỳ préparer; & notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, & que l'un des motifs qui nous y engagent, soit de réparer toutes nos prophanations & toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen & au jugement d'un Directeur. Quand nous nous le seront ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, & nous y deviendrons plus fidéles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque tems pour rentrer dans l'intérieur de son ame, sans

avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité & de pénitence. L'intérêt de Jesus-Christ dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité & avec amour, avec crainte & avec confiance, avec un profond respect & un désir ardent de nous unir à Jesus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement, soit toujours comme le contrepoids du désir que nous avons de communier : & que la confiance & l'amour soient toujours soutenus de l'humilité & du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette Octave, que nous n'ayons fait auparavant à Jesus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eues à essuyer

de nous ; & que dans ce dessein nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son pere, contrits & pénitens, la tête baissée, & n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons-lui dans les mêmes sentimens de douleur & de confusion, que ce fils ingrat & rebelle, mais enfin suppliant & soumis : Ah, Seigneur, puis-je encore paroître en votre présence, & par quel prodige de votre infinie bonté, souffrez-vous à vos pieds une ame criminelle, & lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvois pécher contre vous, sans pécher contre votre Pere, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, & n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué, en déshonorant votre Corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le prophanant ? Mais sur-tout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre Autel, à votre Table.

V. Ajoutons. Dans le repentir qui me touche, & le regret que me cause la vûe

de

de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidéles adorateurs. Je ne ſuis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfans, ni que dans votre ſacré banquet vous me communiquiez les mêmes graces, & me faſſiez part des mêmes faveurs, qu'à tant d'ames pures & ferventes. Je ne le méritai jamais; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens ſi doux, ſi tendres, ſi intimes, & même ſi familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre Royaume pluſieurs places, & au même autel vous parlez & vous agiſſez différemment. Si cette différence n'eſt pas ſenſible aux yeux, elle l'eſt au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y conſens, traitez-moi comme un eſclave & le dernier de vos eſclaves. Mais ſouvenez-vous auſſi que tout mépriſable & tout vil qu'eſt un eſclave, le maître lui accorde le pain néceſſaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je cherche auprès de vous. De quelque maniere que vous vous comportiez du reſte envers moi, je m'eſtimerai toujours heureux, & je regarderai comme un avantage ineſtimable, ſi vous daignez m'admettre à la participation de votre corps & de votre ſang. Qu'oſerois-

je prétendre au-delà ; & si même je ne sçavois combien vous êtes libéral & bienfaisant, oserois-je me flatter d'un tel retour de votre part, & concevoir en votre miséricorde une telle confiance ?

VI. Disons encore. Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! Que ne puis-je autant relever votre culte, que je l'ai profané & avili ! Que ne puis-je le répandre par toute la terre, & vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur ? C'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connoître, & si dans la vive connoissance de vos grandeurs & de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, & à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidéles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, & à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon ame & le sentir.

N'en doutons point : Dieu écoutera cette priere. Il nous traitera de même que

le pere du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui & repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjoüira de notre retour avec ses Anges & ses élûs. Nous aurons part à cette joie; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Eglise en sera édifiée, & voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vûes, & nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§. 2.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice.

I. Après avoir considéré la divine Eucharistie comme Sacrement, nous la devons considérer comme Sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère & par cet adorable mystère, que la vraie chair & le vrai sang de Jesus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victimes: & c'est en ce même sens que S. Augustin appelle l'Eucharistie la victime sainte & le sacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable & d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, & le mê-

me Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres & que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grace où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, & celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Pere par la bouche de David : Vous n'avez plus voulu, ô mon Pere, du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure & plus noble : c'est moi-même. Ainsi, moi même je suis venu, & moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jesus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les graces & tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel & perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde ; perpétuel, pour tous les tems jusques à la fin des siécles. Sacrifice de loüange, qui honore Dieu de la maniere la plus parfaite dont il puisse être honoré ; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu & ses dons les plus précieux ; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, & qui appaise sa colère ; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, & communique pour cela sa vertu aux vivans &

aux morts. Voilà ce que nous appellons dans l'Eglise catholique le ſacrifice de la Meſſe.

II. Or par rapport à ce ſacrifice, combien eſt-on coupable, ſoit en n'y aſſiſtant pas, ſoit en y aſſiſtant mal? En n'y aſſiſtant pas : tant de chrétiens & de catholiques ſont profeſſion d'en reconnoître la vérité, la ſainteté, la dignité, & cependant n'y aſſiſtent preſque jamais. Pluſieurs n'y aſſiſtent pas même aux jours ordonnés par l'Egliſe, & s'en diſpenſent pour la plus légère incommodité. Mais du moins eſt-il rien de plus commun dans le monde, que de voir des perſonnes ſe faire une habitude de n'entendre jamais la Meſſe aux jours non commandés : comme s'ils n'avoient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étoient moins catholiques, ou qu'ils duſſent moins honorer Dieu; comme ſi Jeſus Chriſt avoit moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un ſacrifice où ce Dieu Sauveur s'immole pour nous, où il agit ſi efficacement pour nous auprès de ſon Pere, & où il verſe ſi libéralement ſur nous ſes graces.

III. Telle eſt néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, & ſouvent, ſans nulle affaire, une molle oiſiveté les arrête. Telle eſt ſur-tout

la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais tems, quelques pas qu'il leur en coûteroit, quelques momens qu'il y auroit à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster & de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Eglise a beau faire donner le signal pour appeller les fidéles: les temples sont déserts, & le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'étoit le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendroit bientôt. Si c'étoit le signal d'une heure marquée pour paroître devant un Roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y seroit attentif, & l'on ne manqueroit pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, & en particulier de la Messe, on n'y pense pas, & tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, & n'est-ce pas ainsi qu'en jugeroit un idolâtre s'il en étoit témoin?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la Messe: ils y assistent; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappellons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout

occupés des penſées du monde, & n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage & ſans retenue, a-t-elle fait de ce ſacrifice le ſujet de ſes ſcandales : y tenant des poſtures indécentes, y parlant & s'y entretenant avec la même liberté que dans une aſſemblée toute mondaine, y ſatisfaiſant ſa vanité & ſon amour-propre par un pompeux étalage de ſon luxe & de ſes parures, y ſervant peut-être & y voulant ſervir d'objet à la paſſion d'autrui? C'eſt l'uſage du monde, je dis du monde impie & libertin, dont on ſuit les pernicieuſes maximes : mais en même-tems, c'eſt le ſacrifice du vrai Dieu, le ſacrifice du Corps de Jeſus-Chriſt que l'on prophane. Quoi donc ? le Corps de Jeſus-Chriſt eſt ſacrifié pour nous ſur l'Autel, & nous lui inſultons en quelque ſorte par nos impiétés ! Nous devons honorer ce Corps vénérable partout où il eſt préſent, mais encore plus dans les ſacrés myſtères où il acheve de conſommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces déſordres, quel reméde & quelle réparation ? Comme les contraires ſe guériſſent & ſe réparent par leurs contraires, après avoir conçû un repentir ſincère du paſſé, & l'avoir témoigné à Dieu, voici les promeſſes que nous devons lui faire pour l'avenir, & les réſolutions où

nous devons nous confirmer pendant cette Octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la Messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, & de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le tems : si vous le voulez bien, le tems ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le sçavent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, & voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long & que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, & que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une Messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime ; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles ? Mais c'est une gêne & une peine : je le veux, & c'est justement par-là que vous vous en ferez une

pénitence, & que ce ſera pour vous devant Dieu une eſpéce de réparation. Etrange molleſſe que celle de la plûpart des femmes du ſiécle! Elles ont auprès d'elles dans un quartier pluſieurs Egliſes, où elles peuvent en un moment ſe tranſporter, & elles ne daignent pas pour cela ſortir de leur maiſon.

2. D'aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe, non-ſeulement avec aſſiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodeſties commiſes durant cet adorable Sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de diſſipations volontaires & de penſées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'eſt arrêté pendant ce même ſacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâchetés, tant de froideur & d'indifférence qu'on a apportée à ce ſacrifice. Révérence, ſoit par rapport à l'habillement, qui ne doit être, ni trop négligé, ni trop orné, (car on tombe ſur cela en deux excès condamnables;) ſoit par rapport à la vûe, qui doit être communément, ou baiſſée vers la terre, ou appliquée ſur un livre de prieres, ou attachée à l'Autel; ſoit par rapport à la contenance qui doit toujours être décente, humble, ſortable à l'état & aux ſentimens d'une ame ſuppliante. Attention, qui re-

cueille l'esprit, qui en bannisse toutes les idées & toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égaremens & de ses évagations, dès qu'il commence à s'en appercevoir, qui l'applique aux cérémonies & aux différentes parties du sacrifice, qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer sa souveraine Majesté, ou pour implorer sa miséricorde & lui rendre des actions de graces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres & de pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint & qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue & l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion & de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines Messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, & où l'on cherchoit auparavant à se faire voir & à se distinguer. Des gens viendront vous aborder & vous saluer, ils resteront auprès de vous,

ils voudront lier entretien avec vous, & il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles & couper tout-à-coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, & il faudra les laisser dans leur surprise, & ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, & dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnoître, & où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le Prêtre le sacrifice de la Messe toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence, pour tous les péchés du monde, & en particulier pour les nôtres; mais sur-tout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les Messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidéle peut, & doit s'unir ainsi au Prêtre, en assistant à la Messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres,

quoique d'une maniere différente. Et comme ce facrifice eft le même que celui qui s'accomplît fur la croix, & qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémiffion des péchés, une des principales vûes que nous devons avoir en l'offrant, eft d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre confcience nous reproche, & d'acquitter par une offrande fi fainte & d'un fi grand prix toutes les dettes dont nous nous fentons chargés. Mais entre les autres péchés, nous pouvons nous propofer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du facrifice que nous offrons, & par là nous tirerons de ce qui a été le fujet & l'occafion du mal, le moyen le plus efficace & le remédè le plus puiffant pour le guérir.

4. De communier fpirituellement à chaque Meffe, & de participer ainfi au facrifice, témoignant à ce Dieu Sauveur, caché fous les apparences du pain & du vin, un défir fincère de le recevoir réellement & en effet, tâchant de fe mettre dans les mêmes difpofitions que fi l'on approchoit de la fainte table, & de concevoir les mêmes fentimens. Saint Auguftin difoit, Croyez, & votre foi fera une efpéce de communion, qui honorera Jefus-Chrift, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra partici-

pant de ses mérites : & que sera-ce quand à cette foi, nous ajouterons l'humilité, la reconnoissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appellons communion spirituelle ?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacremens & du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures, & former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jesus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son Autel ; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la maniere dont il doit être satisfait, & dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserois-je, Seigneur, & qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, & me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique ? Je viens donc à vous avec confiance, & j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amene, & de la droiture de mon cœur, aussi-bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez ; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, & demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations ?

Parlez ; que voulez-vous que je faſſe ? Je n'en ferai jamais trop, & il n'y a rien à quoi je ne me ſente diſpoſé. Daignez ſeulement ſeconder les déſirs de mon ame, daignez les agréer. Hélas ! Seigneur, ma foibleſſe eſt telle, que je ne puis guère vous offrir autre choſe que des déſirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puiſque je puis vous offrir vous-même à vous même ; puiſque je puis vous offrir votre corps, votre ſang, toute votre adorable perſonne. Vous ne refuſerez point ce ſacrifice ; & par les mérites infinis de ce ſacrifice, j'obtiendrai la grace de l'honorer toujours & d'en profiter.





INSTRUCTION
POUR L'OCTAVE
DE
L'ASSOMPTION
DE
LA VIERGE.

CEtte fête dans son institution & dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses, ausquelles le jour de l'Assomption est particuliérement consacré ; sçavoir, la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, & le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modéle d'une mort précieuse devant Dieu. Sa gloire que nous devons envisager, pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élûs de Dieu. Et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de regle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire, pour l'honorer saintement & utile-

ment en qualité de Mere de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette Octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des Saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste & sur quoi est fondé le bonheur des Saints. Apprendre de la pratique & de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure & solide pour celle qui a été la Mere du Saint des Saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, & par où nous reconnoîtrons si nous célébrons cette fête en esprit & en vérité.

§. I.

Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints.

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu, que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérite que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; & puisque nous convenons qu'une mort sagement prévûe, & précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite & la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de-là que toute notre application doit donc être à amasser ce thrésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu

notre mort, & la rendre heureuse. Et en effet tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires) ce sont les seuls biens qui nous resteront, & que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, & nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, & qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix & la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur: *Vous vous empressez, & vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant il n'y en a qu'une de nécessaire.* Luc. 10.

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les graces & les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces graces est que la sainte

Vierge en mourant, n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes & les regrets que nous ressentons communément à la vûe d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singu-
Sap. liérement en elle : *Les ames justes sont dans*
c. 3. *la main de Dieu, & les douleurs de la mort ne les affligeront point.* Or cette grace fut donnée à Marie, & parce qu'elle étoit juste par excellence, & parce qu'elle étoit parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort ; & ce qui redouble encore la peine & les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particuliérement à la mort qu'il se fait sentir ; & l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on posséde avec attachement. Retranchons l'un & l'autre, si nous voulons participer au privilége de la Mere de Dieu, & mourir comme elle dans le calme & dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, & nous pourrons avec une humble
1. Cor. confiance nous écrier : *O mort, où est ton ai-*
c. 15. *guillon ?* De même, détachons notre cœur

de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; car *la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la joüissance des biens de ce monde.* Ecclef. c. 14.

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit & de cœur avec laquelle elle la reçût. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vûes les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils & à son Dieu, dont elle gémissoit depuis si long-tems de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, & elle souhaita bien plus vivement que S. Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec J. C.* Philipp. c. 1. Car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne, qu'à Marie. C'est de cette sorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens ; mais à la honte de la vraie religion, la plûpart meurent comme des Païens, qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affoiblie & presque entiérement

étouffée par l'amour des biens visibles & présens. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquens désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes & les amis de Dieu ont soupiré; & que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincérement & de cœur, que nous disions cha-
Matth. c. 6. que jour à Dieu: *Que votre regne arrive pour nous*. Car il n'y a que la mort, par où nous puissions parvenir au Royaume de Dieu, & nous sommes incapables de faire à Dieu cette priere, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mere de Dieu.

§. 2.

Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints.

I. La sainte Vierge immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude & de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, & c'est proprement ce que nous appellons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, & comment croyons-nous qu'elle soit montée à un dégré si éminent? Dieu en la couronnant n'a-t-il eû en

vûe que sa maternité divine? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté & ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jesus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jesus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies & des infidéles?

II. Importante leçon, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire: car il est donc vrai, & si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre: il est, dis-je, certain & indubitable, que nous ne serons glorifiés dans le ciel, qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, & que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette regle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions & nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes & dans les premieres places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, & sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées & mesurées selon les services, Mais quel est ce ser-

viteur fidéle qui entrera dans la joie du Seigneur, & que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux & des élûs? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avoit confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, & satisfait à Dieu par la pénitence. Ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, & l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment : c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, & que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclus, c'est-à-dire, que quiconque n'auroit pas ce fonds de richesses spirituelles & de bonnes œuvres, ne pourroit espérer d'y être admis; & cela par une loi si absolue & si générale, que la Mere de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même-tems nous confondre. Le monde frappé d'un certain éclat qui nous environne & qui nous éblouït, nous honore peut-être, & nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens & une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit,

habileté, sçavoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects & des adorations qui flattent notre vanité, & qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, & que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusques à perdre la foi, & qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, & pour nous faire rentrer dans notre néant? Une seule pensée suffit; c'est que tout cela pris en soi-même, ne nous donne pas devant Dieu le moindre dégré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu da..s le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant & les recueillant dans son Royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, & ne les y élevera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection & de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrace de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; & qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, & même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejettés

de Dieu, & feront à jamais l'objet de sa haine & de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler, & en est-il un sujet plus solide que cette réflexion ? Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, & que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude. La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures & des événemens, peut bien faire les heureux du siécle & les malheureux : mais elle ne fait rien auprès de Dieu; & devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grace, & qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, & d'accomplir exactement ses saintes & adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches & les grands de la terre : je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale & inébranlable; c'est celle de Jesus-Christ : plus heureux mille fois, & même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, & qui dans leur condition exécutent fidélement les ordres de Dieu, puisque

que ce n'eſt qu'à ceux-là que Dieu deſtine une gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont ſanctifiée, & que Dieu a auſſi ſinguliérement glorifiées dans cette ſainte Mere, ſçavoir, ſa pureté, ſon humilité, ſa charité. Son inviolable pureté a ſanctifié ſon corps, ſa profonde humilité a ſanctifié ſon eſprit, & ſon ardente charité a ſanctifié ſon cœur. Or cette pureté virginale eſt glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous ſommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en pouſſiere. Marie, par un privilége particulier de ſa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que par une prérogative extraordinaire de ſa conception elle avoit été exempte de la corruption du péché. Cette humilité eſt glorifiée par le plus haut point d'élévation où puiſſe atteindre une créature auprès du thrône de Dieu. Différence admirable qui ſe rencontre entre la gloire du monde & celle des Elûs du Seigneur! L'orgueil eſt pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, & la gloire du monde ne manque guère d'inſpirer l'orgueil : mais la gloire des Elûs de Dieu n'eſt fondée que ſur l'humilité, n'inſpire que l'humilité, eſt d'un

merveilleux accord avec l'humilité, en eſt même inſéparable, & ne peut ſubſiſter ſans l'humilité. Enfin cette charité ardente eſt glorifiée par la plus intime union avec Dieu & la plus parfaite poſſeſſion de Dieu. Tant que Marie a vécu ſur la terre, elle a toujours aimé Dieu, & elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reſte que ſon amour faiſoit en quelque ſorte ſon martyre. Elle étoit, ſur-tout depuis l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, comme cette Epouſe des cantiques, qui ſaintement paſſionnée pour ſon Epoux, mais ne le voyant pas & ne le poſſédant pas ſelon toute l'étendue de ſes déſirs, le cherchoit avec des empreſſemens extrêmes, & ne ceſſoit point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendoit eſt venu, & c'eſt celui de cette Aſſomption glorieuſe qui la met en état de goûter éternellement la préſence de ſon Bien-aimé, & de pouvoir, comme la même Epouſe des cantiques, s'écrier dans le raviſſement de ſon ame : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le tiens, & jamais rien ne ſera capable de me l'enlever.* *Cant, c. 3.*

VI. Voilà ſur quoi il eſt d'une extrême conſéquence pour nous de nous examiner à fond, pour connoître nos véritables diſpoſitions, & pour y remédier, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas telles qu'elles doivent être.

Souvenons-nous que rien de souillé & d'impur n'entrera dans le Royaume de Dieu, qui est la pureté même : & ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossieres : mais défions-nous des plus légers sentimens de notre cœur, & ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vûe d'un Ange, & l'Ecriture nous témoigne que les cieux même ne sont pas purs aux yeux de Dieu, que sera-ce de nous ? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous éléve & nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les Païens en ont eu, & souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompense que pour les humbles de cœur; & si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il reprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui sous les apparences de l'humilité cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages

que nous avons reçus de Dieu, c'eſt la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité & une grande attention ſur nous-mêmes; il eſt vrai : mais la choſe le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, ſi ce n'eſt à nous défendre du poiſon le plus dangereux & le plus mortel, qui eſt l'orgueil du monde ? Marie avec la dignité de Mere de Dieu, a bien ſçu conſerver un cœur & un eſprit humbles : pourquoi parmi de vaines grandeurs, ne conſerverons-nous pas l'un & l'autre ? Quoi qu'il en ſoit, nous ne trouverons jamais grace auprès de Dieu, ſi nous ne ſommes humbles, & qu'autant que nous ſerons humbles. Ajoutons à cette ſincére humilité, une charité toute divine. Cet amour de Dieu eſt la conſommation de toutes les vertus & de tous les mérites; & comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il faſſe dans la vie préſente notre ſanctification.

§. 3.

En quoi conſiſte la vraie dévotion envers Marie.

I. Le vrai culte de la ſainte Vierge eſt celui qui nous porte, avant toutes choſes, à la prendre pour notre modéle, & à ré-

gler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même tems du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les Chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs & de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, & ce qu'ils ont à observer & à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible & vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux & se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Evangile où il est parlé de la Mere de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté, les exemples les plus touchans des plus héroïques vertus; & il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis & l'abbrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions. Méditons souvent ce qu'elle a fait, & la maniere dont elle l'a fait. Retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions. Nous éprouverons com-

bien son exemple est efficace & engageant. Non-seulement il nous servira d'une régle sûre pour nous bien conduire ; mais il nous fortifiera & nous animera par une certaine onction de grace qui lui est propre.

II. Ce que nous pourrons particulierement remarquer dans l'Evangile au sujet de la sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité & son amour, la reconnoissance envers Dieu, le zéle pour l'honneur de Dieu, la foi & la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnoissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Elisabeth cè merveilleux cantique,
Luc. 1. *Mon ame glorifie le Seigneur ?* Récitons-le tous les jours comme elle, & dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentimens fort affectueux & fort tendres, & il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zéle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils dans le temple de Jerusalem ? Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, & même ce que nous avons de plus cher ? La foi & la confiance en Dieu : c'est par-là qu'elle obtint de Jesus Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que

nous travaillions, & qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prieres & de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçoit que son ame seroit transpercée d'un glaive de douleur? Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions & aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les Disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples? il en est de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge, est de nous adresser à elle dans nos besoins, & de la reconnoître pour notre protectrice & notre avocate. Après la médiation de Jesus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette Mere du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous

sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter ; ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeller. Excellente pratique dont les effets ont été si salutaires à une infinité de peres chrétiens & de meres chrétiennes. Ils ont vû par-là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis & leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles & spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, & soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, & qui nous paroissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public & solemnel, qui est rendu à la Mere de Dieu dans toute la terre. Joyons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur & l'indifférence qu'ont sur cela de lâches

Chrétiens, ou de prétendus eſprits forts, dont la foi eſt tiéde & languiſſante. Pleins de la foi de l'Egliſe, glorifions-nous de notre zéle pour Marie ; & comme Jeſus-Chriſt lui-même n'a pas dédaigné d'être ſon Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ſes fidéles ſerviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge ſainte : vous agréerez la réſolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous & à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point juſqu'à nous oublier, & dans votre ſouveraine béatitude vous vous ſouviendrez de nos miſères. Elles ſont grandes, elles ſont innombrables, & vous les connoiſſez mieux que nous ne pouvons vous les repréſenter. Or voilà, Mere de miſéricorde, ce qui vous intéreſſera en notre faveur, & ce qui excitera toute votre compaſſion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez deſcendre ſur nous les graces du ciel, & vous uſerez de tout votre pouvoir pour relever & pour fortifier notre foibleſſe. Vous n'en pouvez faire, j'oſe le dire, ſainte Vierge, vous n'en pouvez faire un uſage plus digne de vous, ni plus conforme aux deſſeins de Dieu ſur vous, puiſque c'eſt par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur, qui s'eſt revêtu de nos infirmi-

tés, pour les guérir & pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vûes de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, & qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste tout rayonnant de gloire & couronné de toutes les splendeurs des Saints. Que dis-je, ô Mere secourable? Vous suivrez vos propres sentimens, & vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des graces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçûes, & qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, & où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions & toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons & ce que noùs demandons par votre secours, c'est la grace d'une vie innocente & fervente, la grace d'une mort chrétienne & d'une heureuse persévérance, la grace d'une pureté inaltérable & de l'ame & du corps, la grace d'une humilité sincère & d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grace d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres graces qui vous ont sanctifiée; celle d'un vif ressentiment des bienfaits de

Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise & d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection ; & ce sont aussi les puissans moyens qui nous serviront à suivre vos traces, & à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivans & au même Royaume. Ainsi soit-il.





INSTRUCTION SUR LA MORT.

Cette Instruction fut faite pour une Dame de qualité.

I. VOus devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, & de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grace, mais la plus précieuse de toutes les graces que vous pouviez recevoir de Dieu : & que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée, pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit & en vérité, & pour vous préserver par-là de la corruption du monde, & en particulier, des dangers de votre état. Car il est évident, que le souvenir & la vûe de la mort est le moyen le plus efficace, & le plus infaillible, dont vous puissiez user, pour conserver dans votre état, & au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous

soyez fidéle à cette grace ; & que répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer, pour la sanctification de votre vie, & pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La premiere impression que doit faire en vous cette grace, ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide & parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être dans les sentimens que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déja parvenue ; & si cela étoit ainsi, j'en remercierois Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait & solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique, par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes Freres, ce que je vous dis ; le tems est court : ainsi que ceux qui possédent des biens, vivent comme ne les possédant pas ; ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas : car la figure de ce monde passe.* 1. Cor. c. 7. Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, & devoir

bientôt mourir, c'est comme être élevé & ne l'être pas, comme être honoré & ne l'être pas, comme être heureux & ne l'être pas. Ce terme de *mourir*, efface, détruit tous les autres; & malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée & dans notre estime, ces prétendus biens & ces prétendus honneurs, que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée, que ce détachement du monde ne peut être en vous, ni solide, ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; & que c'est particuliérement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher : que hors de-là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, & qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les Païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même. C'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincérement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant & de plus humiliant; à voir paisiblement & sans trouble, vos sentimens

contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, méprisée, rebutée, déchûe de l'état de prospérité, où il lui a plû de vous élever: car voilà ce que j'appelle le bienheureux dérachement où vous devez aspirer, & que la vûe de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde, que ce détachement du monde, causé par la vûe de la mort, ne se tourne en un ennui, & n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, & qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la providence. Car à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, & dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se rallentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde, qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, & regarder les choses du monde, non plus dans la sim-

ple vûe de la mort, mais dans la vûe de ce qui la suit ; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abbattre le courage, & beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement. Elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience & l'inquiétude de nos désirs trop impétueux & trop ardens ; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables & honnêtes, que le zéle de notre condition & de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui jointes ensemble font un merveilleux tempérament dans l'ame chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt ; mais en même tems il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir & satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort, parce que ce seroit un détachement mal entendu & mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul, *le tems est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle, que ce détachement du monde : sçavoir, combien il est donc nécessaire que vous

vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous, & qu'il attend de vous. Car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver seroit que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu par proportion, ce que Jesus-Christ disoit à son Pere : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargée.* Dans la condition où Dieu vous a appellée, vous sçavez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez en mourant, vous rendre le témoignage que Jesus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* ! Mais pour cela encore une fois, il faut vous hâter, & profiter du tems, dont tous les momens sont précieux : ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ; ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence ; exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, & faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez, & que Dieu vous donne le tems de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

Joan. c. 17.

Joan. c. 19.

VI. Considérez bien que notre Seigneur

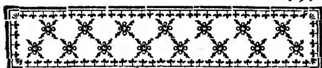
instruisant ses disciples sur cette importante matiere, ne leur disoit pas, Préparez-
Matth. c. 24. vous, mais *Soyez prêts.* Car il arrive tous les jours aux enfans du siécle, ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparoient, & même avec empressement, pour aller au devant de l'Epoux : cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le tems qu'elles formoient des desseins, qu'elles prenoient des mesures, qu'elles faisoient même déja quelques démarches pour leur salut ? Tout cela étoit un commencement de préparation : mais parce qu'une préparation commencée ne suffit pas, & qu'il en faut une complette, par un terrible jugement de Dieu, qui étoit peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejettoit, parce qu'elles n'étoient pas entiérement préparées. Examinez donc les plis & les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être, pour trouver grace auprès de Dieu, quand il faudra paroître devant lui. Car ce seroit assez d'un seul point, pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Evangile.

VII. Mais le principal uſage que vous devez faire de la penſée de la mort & de l'obligation de vous y préparer, eſt, que cela même vous ſoit un reméde contre le déſordre que vous avez le plus à craindre, qui eſt la tiédeur & la lâcheté dans les exercices de la religion. Or ce reméde eſt non-ſeulement ſouverain, mais facile. Car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la diſpoſition où vous devriez être, ſi vous étiez ſur le point de mourir : par exemple ; ne vous approcher jamais du ſacrement de pénitence, qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort ; ne communier jamais qu'avec la même foi & le même zéle que vous communieriez à la mort. Et cela n'eſt-il pas juſte, & même dans le bon ſens? Cette vûe de la mort répandra dans vos actions un eſprit de ferveur qui vous deviendra même ſenſible. Ces actions ainſi faites ſanctifieront votre vie ; & vous ne ſerez point expoſée à la malédiction des ames lâches, qui font l'œuvre de Dieu négligemment. Une de ces actions vous attirera plus de graces que cent autres. Et voilà comment notre vie ſera une préparation continuelle à une heureuſe & précieuſe mort.

VIII. Servez-vous de la penſée de la mort, pour vous déterminer & pour vous réſoudre ſur toutes les difficultés que vous

pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de régle plus sûre que celle-là : que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vûe de la mort vous servira de conseil & de lumiere, pour ne prendre jamais un mauvais parti, & pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait. Rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclaircira mieux les choses où il vous paroîtra de l'obscurité; & au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidéle, qui ne vous trompera point, & qui ne vous flattera point. De cette maniere vous vous préparerez encore efficacement à la mort; puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien, & ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déja pourvû par une anticipation de la mort même. Heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte & une mort tranquille!





INSTRUCTION
SUR
LA PAIX
AVEC
LE PROCHAIN.

JE ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, & à l'y conserver J'ai crû même devoir vous marquer sur cela quelques pensées ; & quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une Communauté, & les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

Cette Instruction regarde sur-tout les Communautés religieuses.

§. 1.

Importance de la paix avec le prochain.

I. Jesus-Christ en quittant ses disciples

& les laiſſant ſur la terre, ne leur recommanda rien plus expreſſément ni plus fortement que la paix. Dans un ſeul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta juſques à trois fois : *Que la paix ſoit avec vous.* Il ne ſe contenta pas même de la leur ſouhaiter, ni de la leur recommander; mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix.* Pourquoi l'appella-t-il ſa paix? pour la leur faire eſtimer davantage, & pour la diſtinguer de la fauſſe paix du monde. Car la paix du monde n'eſt communément qu'une paix apparente, & n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguiſement & l'artifice : au lieu que la paix de Jeſus-Chriſt eſt toute ſainte, toute divine, & n'eſt fondée que ſur une charité ſincère, & une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les ſentimens de notre adorable Maître; & puiſque nous faiſons une profeſſion particuliere de l'écouter & de le ſuivre, avec quel reſpect devons-nous recevoir ſes enſeignemens ſur un point qu'il a eu ſi fort à cœur, & avec quelle fidélité devons-nous accomplir ſes ordres?

Joan. c. 20.

Joan. c. 14.

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres, eſt un des plus grands biens que nous puiſſions déſirer. C'eſt le plus précieux tréſor de la vie, & ſans elle tous les autres biens ne nous peuvent ren-

dre heureux en ce monde. Ainſi raiſonneroit un Philoſophe & un Païen. Mais nous qui ſommes Chrétiens, & qui avons de plus embraſſé l'état religieux, nous devons ſurtout enviſager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection & à notre ſalut. Car ſans cette paix, il n'eſt pas poſſible que nous travaillions ſolidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant ſans ceſſe l'eſprit agité & le cœur émû contre le prochain, nous puiſſions avoir toute la vigilance néceſſaire ſur nous-mêmes, & toute l'attention que demandent nos exercices ſpirituels pour nous en bien acquitter? A quoi penſe-t-on alors? De quoi s'occupe-t-on? d'une parole qu'on a entendue, & qu'on ne peut digérer; de la réponſe qu'on y a faite, ou qu'on y devoit faire, & qu'on y fera à la premiere occaſion qui ſe pourra préſenter; de la maniere d'agir de celle-ci, d'un ſoupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injuſtice qu'on prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut venir à bout malgré toutes les oppoſitions qu'on y rencontre, de mille choſes de cette nature, qui jettent dans une diſſipation perpétuelle, & qui ôtent preſque à une ame toute vûe de Dieu. En de pareilles diſpoſitions, quel recueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on

trouver à la priere & à toutes les observances religieuses ? Et Dieu d'ailleurs, qui est le Dieu de la paix, comment répandroit-il son Esprit au milieu de ce trouble, & comment y feroit-il sentir son onction ?

III. Il y a plus ; car dès que la paix ne regne plus dans une Communauté, & que les esprits y sont divisés, combien de péchés s'y commettent tous les jours ? Combien de plaintes & de murmures, combien de médisances y fait-on ? Combien d'aigreurs & d'animosités nourrit-on au fond de son cœur ? Quels desseins quelquefois y forme-t-on, & même à quelles vengeances secretes se porte-t-on ? Péchés d'autant plus fréquens, que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier & continuel qu'on a ensemble. Péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers, dont la honte en est comme le préservatif & le remède. Péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y est poussé par la passion, & que d'ailleurs on en voit moins la malice & la griéveté. Car chacun au contraire se croit très-justement & très-solidement autorisé en tout ce qu'il dit & en tout ce qu'il fait ; & si dans les discordes & les dissensions on veut entendre les deux parties, on trouvera, à les croire, qu'ils

qu'ils ont de part & d'autre les meilleures raisons du monde, & que leur conduite est droite & irréprochable. Mais quoi qu'ils en puissent penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs & très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par-là devant Dieu très-criminel, & l'on se charge d'une multitude infinie de dettes, dont il nous demandera un compte exact & rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline réguliere vienne à se renverser. Car suivant la parole de Jesus-Christ, *Tout Royaume où il y a de la division, sera désolé, & l'on verra tomber maison sur maison.* *Luc. c. 11.* Les personnes qui gouvernent, ou qui devroient gouverner & tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dans les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles. D'où il arrive qu'elles n'osent presque parler, ni agir, & que pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler & de tolérer les abus qui demanderoient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies ; chaque jour ce sont de nouvelles bréches qu'on fait à la régle ; plus d'unanimité, plus de concert.

Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, & prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce seroit un paradis, & voilà ce que Dieu en vouloit faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il vouloit, en nous retirant du tumulte & des embarras du monde, nous faire éprouver la
Ps. 132. vérité de ce qu'avoit dit le Prophéte : *Qu'il est doux & qu'il est agréable à des freres*, ou à des sœurs en Jesus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle !* Mais sans la paix, cette Jerusalem, ce séjour de la tranquillité & du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De-là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avoit cherché. On s'étoit proposé d'y passer ses jours dans un saint calme & dans la pratique de la vertu. On s'étoit promis d'y être content, & l'on avoit sujet de l'espérer : mais comment le seroit-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir ; & au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidens qui se succédent sans cesse, & qui excitent les querelles & les combats ? Ce qu'il y a encore de bien déplorable & de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on inté-

reſſe les gens du monde dans des diſſenſions, qu'il faudroit au moins cacher aux yeux du public & dérober à ſa connoiſſance. Mais ſoit par indiſcrétion, ſoit pour ſe donner une vaine conſolation, ſoit pour ſe procurer de l'appui & de la protection, on s'explique de ſa peine avec des amis, on en fait part à des parens, on émeute toute une famille. Le ſcandale ſe répand au dehors, & une Communauté tombe dans le décri. Le monde naturellement enclin à juger mal, ſe perſuade, quoique très-injuſtement & très-fauſſement, qu'il en eſt de même de toutes les autres maiſons religieuſes; & voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de ſon luſtre & de ſon crédit dans une infinité d'eſprits, prévenus & trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conſéquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjuroit les premiers chrétiens, qu'il n'y eût point entre eux de ſchiſmes ni de partialités. Il en prévoyoit les ſuites funeſtes pour le chriſtianiſme, & c'eſt pour cela qu'il s'appliquoit avec tant de ſoin à en garentir l'Egliſe de Dieu. Il repréſentoit aux fidéles qu'ils avoient reçû le même baptême, qu'ils avoit été inſtruits dans la même foi, qu'ils ſervoient le même Dieu: d'où il concluoit qu'ils ne devoient donc avoir, pour ainſi dire, qu'un même

cœur & qu'une même ame. Mais outre ces raiſons communes & univerſelles, il y en a encore de particulieres qui doivent nous lier plus étroitement dans la profeſſion religieuſe. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous ſommes ſoumis à la même régle, nous gardons depuis le matin juſques au ſoir les mêmes obſervances, nous dépendons des mêmes ſupérieurs, nous demeurons dans la même maiſon, nous portons le même habit, nous ſommes membres de la même ſociété & du même ordre. L'unité en tout cela eſt parfaite : n'y aura-t-il que nos cœurs, entre leſquels elle ne ſe trouvera pas, lorſqu'elle y eſt néanmoins ſi néceſſaire ?

§. 3.

Les obſtacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.

Malgré toutes les remontrances de ſaint Paul & ſes plus fortes exhortations, la paix, du tems même de ce grand Apôtre, ne laiſſa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainſi nous ne devons point être ſurpris qu'elle le ſoit encore aujourd'hui dans les Communautés religieuſes. Elle ne ſont pas plus ſaintes que l'étoit cette Egliſe naiſſante, que le ſaint Eſprit venoit de former,

& qu'il avoit comblée de ses dons les plus excellens. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, & à faire plus d'efforts, pour nous préserver d'un malheur où il est aisé de tomber, & dont toute la ferveur de la primitive Eglise n'a pas défendu des ames si pures d'ailleurs, & comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins, & apporter une extrême vigilance à prévenir & à écarter les moindres obstacles, qui pourroient altérer la paix & la détruire. Or entre ces obstacles, les plus communs sont, 1. la diversité des tempéramens & des humeurs; 2. la diversité des intérêts & des prétentions; 3. la diversité des opinions & des sentimens; 4. la diversité des directions & des conduites; 5. enfin les liaisons & les amitiés particulieres. Il y en a d'autres, mais qui la plûpart sont compris dans ceux-ci & en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéramens ne sont pas les mêmes, & rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces & paisibles, & il y en a de violentes & d'impétueuses; il y a des humeurs agréables & enjouées, & il y en a de chagrines & de bisarres; il y a des humeurs faciles & condes-

cendantes, & il y en a d'opiniâtres & d'inflexibles. Dans une même Communauté ; les unes aiment à contredire, & les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction ; les unes prennent plaisir à railler & à médire, & les autres sont délicates jusques à l'excès, & sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, & de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle, qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété feroit moins à craindre : mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres ; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions & à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grace si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, & s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter ? Et certes s'il y a quelque chose en quoi paroissent plus sensiblement la sagesse & la force de l'Esprit de Dieu, c'est de sçavoir assortir & concilier des cœurs, à qui la nature avoit donné des inclinations & des qualités qui sembloient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts & des pré-

tentions ne cause pas moins de trouble que la diversité des humeurs & des tempéramens. Tous les sujets qui composent une Communauté, ne devroient proprement avoir qu'un seul intérêt : c'est celui de la Communauté même. Si cela étoit, on y verroit une pleine correspondance & un concours général à s'aider mutuellement & à se prêter la main, parce qu'on n'auroit en vûe que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; & il y a un bien particulier & personnel, qui nous occupe beaucoup plus, & sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur : & si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les même passions qu'on auroit eûes dans le siécle, & il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir un telle permission, on prétend que telle préférence nous est dûe, & l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De-là les intrigues pour réussir ; de-là les jalousies, & les dépits, si l'on ne réussit pas ; de-là les vains triomphes, qui piquent les autres & qui les ai-

grissent, si l'on a l'avantage sur elles. C'est assez pour partager toute la maison. Les unes approuvent, les autres condamnent : les esprits s'échauffent, & de cette sorte l'on n'a que trop vû de fois des bagatelles & des affaires de néant, devenir des affaires sérieuses & bouleverser des Communautés entieres.

III. Un autre obstacle à la paix encore plus dangereux & plus pernicieux, c'est la diversité des sentimens & des opinions en matiere de doctrine. Il n'est rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable, que de voir des filles religieuses, & souvent de jeunes filles, sans expérience & sans connoissance, vouloir entrer dans des questions, que non-seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais & qu'elles ne peuvent entendre, parce qu'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité & de singularité, les préoccupent tellement, qu'elles veulent connoître de tout, parler de tout, juger de tout. S'éléve-t-il des disputes dans l'Eglise sur des matieres très-subtiles & très-abstraites, il faut qu'elles en soient instruites : & à peine en ont-elles la teinture la plus foible & la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclairées que les plus habiles Théologiens. Du moins s'expliquent-elles

d'un ton plus assuré & plus décisif, que les Docteurs mêmes : & parce que tout ce qui est extraordinaire & nouveau, donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît ; & à quoi elles s'attachent, se flattant en secret & se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénétrent rien, & qui s'en tiennent purement & simplement aux premieres idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, & qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, & voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science ; elles dogmatisent, à propos ou mal-à-propos. Qu'arrive-t-il delà ? C'est que toute une Communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y a une partie qui se tourne contre elles, & une partie qui se joint à elles. Or du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les Empires mêmes & dans les Royaumes ?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espéce & tout semblable : c'est la diversité des directions & des conduites.

Car chacune veut avoir un directeur, qui soit dans les mêmes sentimens qu'elle, & qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, & qui par là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers Chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, & que c'étoit là ce qui les divisoit : de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là ; & il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé, mes Freres; disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons & un seul Jesus-Christ ? Est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, & ce qu'il faudroit se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, & quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée ? Et quel malheur, si ceux qui devoient nous sanctifier par leur ministère, & être pour nous des Anges de paix, servoient à nous désunir, & par là même à nous dérégler !

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons & les amitiés particulieres, que forment quelquefois certains esprits, qui ai-

ment à dominer, & à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, & cela pourquoi ? pour s'entretenir de la Communauté ; pour se rapporter de part & d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit ; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel ; pour tenir conseil contre des Supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content & dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints Instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, & qu'elles font dans une même Communauté, autant de Communautés différentes, qu'il y a de ces sortes d'unions & de ligues.

VI. Anathême sur ceux qui sément ainsi la zizanie dans le champ du Pere de famille & dans la maison de Dieu. Car ce sont des enfans d'iniquité. S. Paul souhaitoit qu'on les retranchât du corps des fidéles : mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que dans la juste crainte d'un si terrible anathême, ils prennent une conduite toute nouvelle, & qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusques à présent les auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfans de Dieu qui gardent

la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, & n'obmettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables & les plus assûrés, quelque gênans d'ailleurs & quelque mortifians qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§. 3.

Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour: mais si dès les premieres années qu'on est entré dans la religion, on s'étoit fait certaines violences, on se feroit peu à peu rendu plus maître de soi-même, & l'on auroit appris à se posséder davantage & à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or cette victoire sur soi-même consiste en deux choses, l'une intérieure, & l'autre extérieure. La premiere & la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fonds de l'humeur, & d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'ame les atteintes secrettes, & que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu, & ce dégré est si rare, qu'on ne le peut guère pro-

poser pour régle. Les Saints néanmoins y sont parvenus, & nous pourrions, aidés de la grace, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution & le même courage. Mais avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, & qu'il faut au moins gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de sçavoir si bien renfermer au dedans tout ce qui s'éléve de troubles & de mouvemens involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroisse rien au dehors; & qu'on ne laisse pas échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole qui fasse connoître l'agitation où l'on est, & qui puisse choquer personne. Ce n'est là, ni dissimulation, ni hypocrisie, quand on n'y a en vûe que le bien de la paix; & l'effort qu'on est alors obligé de faire, n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'ame est assaillie, la paix avec le prochain se maintient & ne court aucun danger, parce qu'on se comporte comme si l'on ne sentoit rien & qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! Mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, & qu'on en est bien récompensé dès cette vie, par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, & abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entr'elles les Epouses mêmes de Jesus-Christ ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, & sur lequel, ou, par opiniâtreté, ou par une faussegloire, on ne veut point se relâcher. En vérité ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiéte tant, & à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination ? Et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement : si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, & que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussi-tôt seroit rétablie. Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division qui n'est déja que trop enflammé, & de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément & à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, & qui me disculpera auprès de Dieu? Jesus-Christ a versé son sang pour la paix : à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, & qu'il a acheté si cher !

III. Ne s'attacher point trop à son pro-

pre sens. Car on ne se brouille souvent dans les Communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne consulte que soi-même, & qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil & ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes les gens du monde choisissent un tiers, sage & désintéressé; & consentent, en vûe de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les Communautés divisées, on n'écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui par zéle & par charité voudroient s'entremettre, & ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés & dont on doit se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, & qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité seroit alors d'un grand usage, & qu'elle épargneroit à toute une maison de démêlés & d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai: vous n'avez pas tort, la raison est certainement de votre côté; mais si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, & la guerre sera éternelle. Or il vaut mieux en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la

forte, à la raison, & retourner en arriere, que de tenir ferme & vouloir aller plus avant. En mille rencontres il est de la souveraine raison, de condescendre, contre la raison même, aux foiblesses & aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos : il n'importe, le mal qui en pourra arriver, sera moindre que le bruit & les ruptures où la maison se trouveroit exposée par une inflexible fermeté. Cette régle au reste n'est pas générale; mais elle demande beaucoup de discernement, & ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, & où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage & religieuse simplicité à une envie dangereuse & immodérée de sçavoir. On n'a que trop éprouvé dans les Monastères de filles, les pernicieux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, & de vouloir passer pour sçavante. Désordre plus commun dans ces derniers tems, qu'il ne l'étoit autrefois. Les premieres religieuses se contentoient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Evangile & de la foi; de bien étudier leurs régles, leurs observances, leurs devoirs, & de les bien remplir. De-là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenoient à ses

décisions, sans raisonner, sans contester, & sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence & de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit & de cœur, & elles en goûtoient le fruit solide qui étoit une sainte paix. D'où vient que les Supérieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement, ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace & le plus puissant est la sainte & fréquente communion. Car le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, le mystère de la charité, & par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion nous sommes tous nourris d'un même pain céleste, nous sommes tous assis à la même table de Jesus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef: que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable Sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? Comment sera-t-il le Sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres?

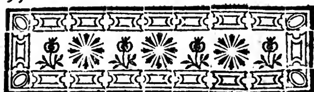
Et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres ?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère & d'y admettre les Apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son Sacrement. Ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons & que nous devons y apporter, supposent celle-là; & c'est aussi par-là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, & de faire de nous un même troupeau & une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion, est que nous ne soyons pas en paix avec nos freres, ni nos freres avec nous. Car alors Jesus-Christ veut que nous quittions l'autel & le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la Messe, & dans la vûe d'ap-

paiſer Dieu, lui offrir le ſacrifice : mais il ne peut communier, s'il ne s'eſt reconcilié & avec Dieu & avec le prochain. C'eſt donc à nous de nous éprouver là-deſſus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des Saints, & d'écouter notre cœur pour ſçavoir s'il n'a rien à nous reprocher ſur un point de cette conſéquence.

IX. Daigne le Seigneur dans la participation de ſon Corps & de ſon précieux Sang, nous réunir tous. C'eſt lui, ſelon le mot de l'Apôtre, *qui eſt notre paix*, & Ephef. c'eſt dans la communion que cette parole c. 2. ſe vérifie à la lettre, puiſque c'eſt là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel & la terre : notre réunion eſt-elle plus difficile ? Dans les ſiécles paſſés on a vû plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il ſembloit, depoſer toute leur haine à la ſainte table, & en ſortir dans une ſincère & pleine intelligence. Aujourd'hui & quelquefois dans les maiſons religieuſes, on voit des perſonnes diviſées ſortir de cette table de Jeſus-Chriſt avec la même aigreur, & en remporter les mêmes animoſités. Puiſſions-nous éviter ce malheur, & nous préſerver d'une telle malédiction !



INSTRUCTION
SUR
LA CHARITÉ.

CE que vous avez particulierement à considérer touchant la charité, est compris dans son précepte & dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la néceſſité indiſpenſable de cette vertu, & vous pourrez tirer de-là de puiſſans motifs, pour vous exciter à l'acquerir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de régles, pour vous juger vous-même, & pour connoître comment vous avez accompli juſques à préſent un des devoirs les plus eſſentiels de la vie chrétienne.

§. 1.

Le précepte & l'obligation de la Charité.

1. La charité n'eſt pas ſeulement un conſeil évangélique, mais un précepte ; & le Sauveur du monde l'a eû tellement à cœur, qu'il en a fait ſon précepte particulier. Car *voici mon commandement*, diſoit-il à ſes Apôtres : *c'eſt que vous vous aimiez les uns les autres*. Motif admirable dont ſe ſervoit ſaint Jean, le bien-aimé de Jeſus-Chriſt & l'Apôtre de la charité, lorſque parcourant les Egliſes d'Aſie, dont il étoit le Patriarche & le fondateur, il répétoit ſans ceſſe dans les aſſemblées des fidéles ces paroles : *Mes chers Enfans, aimez-vous les uns les autres*. Sur quoi ſes diſciples lui ayant repréſenté qu'il leur prêchoit toujours la même choſe, & lui demandant par quelle raiſon il réduiſoit toutes ſes inſtructions & toutes ſes exhortations à ce ſeul devoir, il leur fit cette réponſe ſi remarquable : *Parce que c'eſt le précepte de notre Maître, & que ſi vous le gardez, il ſuffit pour vous rendre parfait ſelon Dieu*. Voilà, à l'exemple de ce grand Apôtre, ce qu'on ne devroit jamais ceſſer de dire, non-ſeulement dans les aſſemblées chrétiennes, mais dans les Communautés religieuſes. Je dis même dans

Joan. c. 15.

Hieron.

Ibid.

les Communautés les plus régulieres, les plus austères, les plus éloignées du monde; & si vous vous lassiez d'entendre toujours cette lecon, je vous répondrois : Plaignez-vous plûtôt de ne l'entendre pas assez;
Luc. pourquoi? *parce que c'est le commandement du Seigneur*, qui nous doit être plus cher que tout le reste; parce que c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une soumission toute singuliere, puisque Jesus-Christ a voulu lui-même se l'adopter & en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique & certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela, ajoûtoit le
Joan. c. 13. Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnoître mes disciples*. Ce ne sera point précisément par les dons sublimes d'oraison & de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien, & solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences & de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes, elles sont loüables : elles sont saintes; mais ce n'est point après tout ce qui nous discerne de ces sectes d'infidéles, où l'on voit pratiquer des macérations & des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes, que dans le christianisme. Ce n'est donc point par-là

que nous serons avoüés de Jesus-Christ dans le jugement dernier, mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les Païens eux-mêmes, ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguoient ceux qui la professoient ? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu regne dans une famille, dans une maison religieuse ? Tout autre signe est équivoque; mais quand nous y voyons la charité bien établie, & que nous n'y appercevons rien qui la puisse blesser, nous disons avec assûrance que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu & que l'esprit de Jesus-Christ, qui puisse former dans les cœurs une charité parfaite, & l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres ; & c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi*. En vain donc je prétendrois garder tous les autres préceptes, si je manquois à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain, je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu, qui est néanmoins le premier & le plus grand de tous les commandemens. Car aimer Dieu & aimer mon prochain sont deux commandemens inséparables, ou plûtôt, ce n'est qu'un

Rom. c. 13.

même commandement, qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, & Dieu dans le prochain. Et en effet, c'eſt proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour ſolide & pratique. Hors de-là tout notre amour pour Dieu, n'eſt qu'en ſpéculation & qu'en idée. Théologie divine que tout l'Evangile, que tous les écrits des Apôtres, que tous les ſaints livres nous enſeignent, & qui eſt comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jeſus-Chriſt me commande, quand je parlerois le langage des Anges & des plus éclairés d'entre les hommes, je ne ſerois, ſelon les expreſſions figurées de ſaint Paul, qu'un airain ſonnant & qu'une cymbale retentiſſante. Quoi que je puiſſe dire à Dieu pour lui témoigner les ſentimens de mon cœur, il ne m'entendroit pas, & il ne voudroit pas même m'entendre. Quand je ferois des miracles, que je tranſporterois les montagnes, que je reſſuſciterois les morts, ou ce ſeroient de faux miracles, ou malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laiſſerois pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peut par le miniſtère même d'un réprouvé opérer des miracles; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère, ne puiſſe abſolument devenir, & être actuellement

ment à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer & au feu, c'est-à-dire, quand je m'exposerois au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrois endurer de supplices & de tourmens, seroit perdu pour moi, & ne me serviroit de rien auprès de Dieu. Je serois, comme martyr, confesseur de la foi; mais indigne confesseur, parce que je serois en même tems apostat de la charité. Car dans une telle supposition on peut être l'un & l'autre, & l'on en a vû des exemples. Témoin celui dont parle Eusebe dans son histoire de l'Eglise, qui allant souffrir la mort, à laquelle il avoit été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien, son ennemi, quoique prosterné à ses pieds il lui demandât grace, & le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des ames religieuses, martyres de leur régle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eû le malheur de s'attirer leur disgrace & leur aversion? Ne voit-on pas dans le monde, tant de personnes dévotes, martyres de la pénitence & de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentimens & leurs animosités. Appliquons-nous ceci, & disons-nous

à nous-mêmes : Quand je m'immolerois comme une victime, & que je pratiquerois toutes sortes d'austérités ; quand je passerois toute ma vie ou en oraison, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendroient inutiles. Grande leçon pour nous, & capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siécle, soit dans le cloître, qui sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jesus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de
1. *Joan. c.* 3. la grace : *Celui qui n'aime pas son frere, est dans un état de mort.* Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement :
1. *Joan. c.* 2. *Celui qui n'aime pas son frere, marche dans les ténébres.* Il est de la foi que je me rends coupable d'une espece de meurtre :
1. *Joan. c.* 3. *Celui qui n'aime pas son frere, est homicide.* Trois malédictions marquées par saint Jean, & d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens & l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frere, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire, dans

l'état du péché mortel ; car il n'y a que le péché mortel, qui puisse causer la mort à mon ame. Or le péché mortel où tombent plus aisément les personnes même qui font profession de piété & les ames religieuses, c'est celui qui attaque & qui blesse la charité, puisque pour pécher griévement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu & entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, & où l'on demeure quelquefois les années entieres. Il y a certaines conditions, qui par elles-mêmes nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états, qu'il regne avec plus d'empire & plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frere, je marche dans les ténébres. Mais pourquoi en commettant ce péché, suis-je plutôt dans les ténébres, qu'en commettant les autres ? En voici la raison qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire & plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience

peu exacte, une conscience selon ses vûes, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vûes & nos idées particulieres, que nos antipathies & nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, & où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentimens, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zéle de la gloire de Dieu, zéle du salut des ames, zéle de la vérité & de la pure doctrine ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux & de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, & l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frere, je suis homicide, & de qui? de moi-même, de la charité, & du prochain. De moi-même, puisque je tue mon ame, par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne, & sur-tout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir

en quelque ſorte dans mon cœur, où il devroit vivre, & où je devrois le porter. Quiconque ſçaura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il ſe trouvera redevable à la juſtice de Dieu, qui eſt l'auteur de la charité, qui doit prendre un jour ſa cauſe en main, & venger ſi hautement ſes intérêts!

IX. Ce qui doit encore ſur cela redoubler notre crainte, c'eſt de voir combien cette charité qui nous eſt ſi expreſſément commandée, court néanmoins de riſques par-tout & dans tous les états. Rien de plus difficile à conſerver; rien de plus rare que de la maintenir pure & entiere. C'eſt un tréſor que nous portons dans des vaſes fragiles: ſi nous venons à la perdre, tout eſt perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir? Y a-t-il circonſpection dont nous ne devions uſer? Y a-t-il meſures dont nous ne devions prendre? Et là-deſſus ne penſons point à nous prévaloir de la ſainteté de notre profeſſion. La retraite religieuſe peut nous préſerver de tous les autres dangers du monde: mais la charité n'y eſt pas toujours plus en aſſurance qu'ailleurs, & combien y a-t-elle fait de triſtes naufrages!

X. Rien de plus expoſé que la charité à de violentes tentations. Comme c'eſt l'ame du chriſtianiſme & le nœud qui ſoutient

toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, & c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice & de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité & notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événemens qui allument nos passions & qui sont contraires à nos désirs. Il nous faut donc une charité assez solide & assez ferme, pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvemens les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçans, pour triompher de tout ce qui pourroit leur donner quelque atteinte & l'affoiblir.

§. 2.

La pratique & les caractères de la Charité.

I. Afin que notre charité soit aussi solide & aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, & dont il nous a fait
1. Cor. c. 13. un détail si exact & si instructif. *La charité*, dit ce grand Apôtre, *est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse*,

elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité; elle endure tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout. Excellentes qualités de la charité qui en comprennent toute la pratique, & qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non-seulement ce n'est plus une charité complette, mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jesus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différens caractères, & considérons-les chacun en particulier, pour nous les bien imprimer dans l'esprit & dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par-là qu'elle se soutient & qu'elle se purifie. Car de la maniere que nous sommes tous faits, il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous sentons rebutés, & qui nous porteroient naturellement aux révoltes & aux éclats. Si nous nous modérons & que nous prenions patience, dans un moment tout est étouffé, tout tombe, & l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'éléve, & que la cha-

leur nous emporte, combien les suites en sont-elles fâcheuses, & que n'en coûte-t-il pas à la charité ? De plus, c'est par la patience que notre charité se purifie : comment cela ? parce que dans les occasions où nous avons besoin de patience, & où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature, ce n'est point l'inclination, ce n'est point le goût, mais la seule vûe de Dieu dont nous voulons garder le précepte, & le seul zéle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête, prévenante, complaisante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des gens, qui d'eux-mêmes sont des esprits rudes, aigres, sauvages, impraticables. D'où vient que selon le monde même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraîment dévotes & vertueuses : & si au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles, &, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manieres, c'est à elles-mêmes, & non point à la dévotion, qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable ; & ce que fait le monde

par un esprit prophane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs & de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté & dans une sincère affection pour le prochain. Or dès qu'on est touché de cette affection sincère & qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, & l'on n'a garde par conséquent de lui envier celui qu'il posséde. Mais du reste, on peut dire, & il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant & plus à craindre, que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, & dont il n'y a que les esprits fermes & les ames droites qui sçachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talens d'autrui, des vertus d'autrui & des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusques à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite : mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre; que l'un réussisse & soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arriere & qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser & pour les réduire à ne se plus con-

noître, pourquoi ? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui ci, & qu'elle lui inspire des sentimens, avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche & si honteuse a causés jusques dans les états les plus saints & les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal-à-propos.* C'est-à-dire, qu'elle nous rend vigilans, circonspects, attentifs sur nous-mêmes & sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons & à tout ce que nous faisons ; sur les autres, pour connoître ce qui les offense, & pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, & qu'une parole indiscrete, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur foiblesse ? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation, qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle, ou qu'on agit avec réflexion & de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions, les imprudences, les légeretés, qui excitent les plus grands

troubles. Il eſt vrai, ce n'eſt point par malice que vous dites ceci ou cela ; les choſes vous échappent, avant que vous les ayez bien conſidérées, & ſans que vous y entendiez aucun mal : mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée & trop aveugle, vous faites ſur ceux qui vous écoutent, de très-vives impreſſions, & vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconſidération vous excuſe-t-elle ? non ſans doute. Que n'avez-vous plus de retenue ? Que ne réprimez-vous votre impétuoſité ? Pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer ſi aiſément toutes vos penſées, & que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler ?

VI. *La Charité ne s'enfle point.* Tous ne ſont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même diſtinction ni les mêmes honneurs : mais quiconque ſe trouve au-deſſus des autres, n'a pas droit pour cela de les mépriſer, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains & dédaigneux ne conviennent qu'à des eſprits vains & frivoles, rien ne leur attire plus l'envie & ne leur ſuſcite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme ſans faſte, ſans orgueil, en uſant bien avec tout le monde

& ne se laissant point éblouir de la fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, & chacun au contraire est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté & de l'ostentation, & qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux : voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises, & à l'abbattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité & l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter ; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper par-tout les premières places, & voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs & de concurrens. De quel œil les regarde-t-il, & de quel œil en est-il regardé ? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences, qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles ? Concurrences, non-seulement entre maisons & maisons, mais entre particuliers & particuliers ;

non-feulement entre les grands, mais entre les petits; non-feulement entre les féculiers, mais entre les Religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, foit du monde, foit de la vie religieufe, pour fçavoir quels défordres font venus de là, & pour prévoir quels défordres dans la fuite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point fes intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus fûre, pour démêler la vraie charité, de celle qui n'en a que l'apparence & que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonftrations extérieures, même les plus vives & les plus empreffées. On voit des perfonnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement & d'une charité fans réferve. A s'en tenir au dehors, on ne peut rien, ce femble, ajouter à leur zéle, & l'on ne doûte point qu'ils n'agiffent dans les vûes les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais fi l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur, on fe détromperoit bientôt, & l'on y appercevroit un intérêt caché, qui les conduit. Auffi, que cet intérêt vienne à ceffer, & qu'il ne fe trouve plus dans ces fervices qu'on rendoit, dans ces affiduités qu'on avoit, dans cette ardeur qu'on témoignoit, c'eft-là que le myftère tout-à-coup fe dévoile. Ces gens

si serviables & si officieux, ne vous connoissent plus, à ce qu'il paroît, & tournent ailleurs leurs soins, parce qu'ils y esperent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil, que quelquefois on ne le remarque pas soi-même, & qu'on y est trompé comme les autres : mais l'occasion est, pour ainsi parler, la pierre de touche ; c'est elle qui découvre l'ame, & qui en révéle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon les besoins, s'expliquer avec force & avec fermeté ; mais tout cela se fait, ou se doit faire sans violence & sans emportement. Illusion de dire, c'est pour le bien que je m'intéresse, & c'est ce qui m'anime : votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée ; & si vous n'y prenez garde, de ce bon principe suit un mauvais effet, qui est la passion. Car on a beau se flatter : il y a presque toujours de la passion dans ce feu & cette chaleur qui vous agite, & dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère & d'user de rigueur, ne perd jamais une certaine onction, qui tempère toutes choses, & qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction

n'y eſt pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut long-tems demeurer.

X. *La charité ne penſe point de mal.* Elle n'eſt point défiante, point ſoupçonneuſe. C'eſt des ſoupçons & des défiances, que naiſſent les jugemens téméraires & les averſions ; & il n'y a guère d'eſprits plus dangereux dans la ſociété & le commerce de la vie, que ces imaginations fortes & ombrageuſes, qui ſe tourmentent beaucoup elles-mêmes, & qui ne tourmentent pas moins les autres. Un eſprit de cette trempe enviſage toujours les choſes par un mauvais côté, & les interpréte toujours, ou à ſon propre déſavantage, ou à celui du prochain. Ce ne ſont communément que des chimères & des phantômes qu'il ſe forme ; mais ces phantômes & ces chimères, c'eſt ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les reſſentimens les plus injuſtes & les plus mal fondés. Une ame bien faite, & ſur-tout une ame chrétienne & charitable, eſt au contraire diſpoſée à prendre tout en bonne part. Ce n'eſt pas qu'elle approuve le mal ; mais elle ne le croit pas aiſément. Elle ſe feroit même & avec raiſon, une peine de conſcience & un ſcrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui ſe préſentent, & de les ſuivre, avant que de s'être donné

le tems de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, & elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjoüis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi : non-seulement c'est une joie basse & indigne d'un cœur généreux ; mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour, qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis & de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes freres, & que je leur dois rendre aussi bien que les autres ; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leur progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquiérent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs ? & suivant ces deux seules régles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, & n'aurons-nous pas

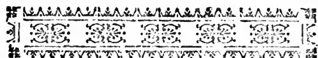
lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part ?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte & qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déja parlé. Mais comment croit-elle tout ? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain : car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrémement réservée & difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, & une certaine simplicité, qui sans être tout-à-fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse & trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets & des occasions, où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égaremens, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, & qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance dont on ne doit jamais se départir, est une raison

de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards : & voilà ce qui faisoit dire à saint Augustin, que nous devons aimer les libertins mêmes & les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élûs de Dieu & des Saints. Ayons la charité dans le cœur, & il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours & de bonnes pensées en faveur du prochain : nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense ; & saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute, que la charité
1. Cor. *ne doit jamais finir.* Elle nous conduira au
c. 13. ciel, & nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront ; celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles : mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante & que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état, où nous espérons être pendant toute l'éternité.





INSTRUCTION
SUR
L'HUMILITÉ
DE LA FOI.

COMME je ne vous dissimule point mes sentimens, & que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter & de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matieres, qui depuis long-tems ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, & sur lesquelles le saint Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois, & il vous paroît étrange que pour couper cours à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot, qu'il n'est plus tems d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte & dé-

Cette Instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

cisive; & vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnemens tomberoient tout-à-coup! Que de difficultés s'évanoüiroient! Que de disputes cesseroient! Car sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêloit un orgueil secret qui servoit infiniment à les entretenir. Je m'estimerois heureux si je contribuois à vous préserver de cet écueil, & j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire, n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire, que sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord, qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, & la maniere dont nous le croyons. L'un est comme la matiere de notre foi, & l'autre en est comme la forme. Or l'un & l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, & ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire, les humiliations d'un Dieu & les maximes humiliantes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crûes, deman-

dent néceſſairement de notre part une préparation de cœur & une pieuſe affection à l'humilité ; & la maniere dont nous les croyons, n'eſt rien autre choſe qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'eſt donc particulierement l'humilité, qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu & nous par le moyen de la foi, lorſque Dieu nous parle, & que nous croyons à ſa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclairciſſement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons ſe réduit ſurtout à des myſtères & des maximes : or ces myſtères & ces maximes ne ſont la plûpart que des myſtères & des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, & par-là un Dieu humilié juſqu'à l'anéantiſſement ; un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, comme dans le ſein de l'humilité ; un Dieu né dans une étable & couché dans une créche, comme dans le berceau de l'humilité ; un Dieu inconnu, mépriſé ſur la terre, & y vivant comme dans le ſéjour de l'humilité ; un Dieu mourant ſur la croix, comme ſur le théâtre de l'humilité ; un Dieu préſent ſur nos autels, mais caché ſous de viles eſpéces, comme dans le ſacrement de l'humilité : voilà les grands myſtères que notre foi nous propoſe. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant preſque

ses récompenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services & n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité; nous donnant pour régles, de nous abaisser, de fuir la grandeur & l'élévation, de prendre par-tout les dernieres places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, & qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, & que par l'humilité il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles? D'autant plus, que c'est du cœur & de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, & nous ne croyons par une foi divine, que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur & de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain; un cœur orgueilleux & présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités, qui toutes condamnent son orgueil & sa présomption? C'est pourquoi le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire, qu'ils ne vouloient pas croire en lui, leur disoit en termes plus forts, qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui,

& cela, parce qu'ils étoient remplis d'orgueil, & qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostôme, qu'ils manquassent de lumieres, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi ; car Jesus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche : mais c'est que l'orgueil qui les possédoit, & dont ils ne vouloient pas se défaire, les mettoit dans une espéce d'impuissance de croire, & que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenoit criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens, à qui je pourrois adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* ? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion & les maximes de l'Evangile, d'une certaine foi vague & superficielle : du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens. Mais en vérité quand on les voit si entêtés des vanités du siécle, de l'estime du siécle, des pompes du siécle, si entêtés d'eux-mêmes & de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères & des maximes, qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes & qu'à s'anéantir ?

Joan. c. 5.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire : c'est la maniere dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, & en quoi consiste la foi ? Elle consiste à croire sans voir :
Joan. c. 20. *Heureux ceux qui n'ont point vû, & qui ont crû.* Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, & non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hom-
Marc. c. 18. mes & par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen & un publicain.* Voilà l'idée que les Apôtres après Jesus-Christ, que tous les Théologiens nous donnent de cette vertu ; en voilà l'essence & la nature. Or ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellens & les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grace de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles! Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous, nous le déclarent ainsi! Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs, & qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine

divine dont ils sont revêtus, & que nous sommes obligés de reconnoître & de respecter dans eux ; mais après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y appercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidéles, l'Église de Jesus-Christ ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jesus-Christ, & c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement & simplement, je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumieres & de toutes nos vûes, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain ?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfans, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des cieux.* Car selon les interprétes, ce Royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, & triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfans ; & par où enfans, demande saint Augustin ? par la foi. En effet, poursuit ce saint Docteur, un enfant n'est différent d'un homme, que parce qu'il n'a encore aucun *Ibid.*

exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point; & c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi elle nous réduit à une espéce d'enfance : & le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéïssance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles?

V. C'est encore en ce même sens & selon cette même idée de la foi, que l'Apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, & enchaîné. Que veut-il par-là nous faire entendre? Saint Chrysostôme l'explique d'une maniere très-ingénieuse & très-littérale. Voyez, dit ce Pere, la condition & l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plaît; il se trouve reserré dans un lieu obscur & ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir; & s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rébelle. Telle est l'assujettissement de la foi; notre esprit a une faculté naturelle de

se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoissance à l'autre & de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux appanages; c'est là qu'il met sa principale gloire, & c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner-là dessus; de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre & qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser & le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fonds des vérités que Dieu nous révèle, & par-là elle le tient captif & sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujettion, & ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, & l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile & moins supportable. Dans tout le reste nous nous assujettissons & nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusques dans nos divertissemens & dans nos inclinations même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit il de nos sentimens, & des opinions particulieres dont

nous nous sommes laissés prévenir ? nous ordonne-t-on de les déposer & de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure? c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions & mille révoltes d'esprit ; & ces contradictions intérieures, ces révoltes sont telles, que souvent ni la raison, ni le devoir, ni la crainte, ni l'espérance, ni la nécessité, ni la force, ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence, & d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses, & si peu sur ce qui est opposé à nos idées & à nos préjugés? C'est que la docilité & la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation, & qu'au contraire elle passe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de désavouer ses pensées & de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, & pour s'y conformer, c'est reconnoître qu'on se trompoit, qu'on s'égaroit, qu'on n'étoit point assez éclairé ni assez bien instruit pour se conduire soi-même ; & voilà ce que notre présomption ne peut soutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre & de la faire consentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît : je dis

pour s'attacher à d'autres sentimens & à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, & qu'on retienne toujours sa premiere indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, & c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas assez pénétré, d'avoir eu des vûes plus justes, & d'avoir enfin découvert la vérité. Mais encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire, que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger & nous entraîner dans son sentiment : sur-tout, si c'est une puissance même légitime, & à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance & d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; & sans le secours d'une humilité sincère & religieuse, on ne peut guère se promettre de nous, que nous nous démettions de la possession, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, & d'être maîtres de nos jugemens.

VIII. Fausse & malheureuse possession, qui a fait dans les siécles passés, & qui fait encore de nos jours tant de libertins en matiere de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connoît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même; & ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; & Dieu nous dit par son Prophéte, Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grace, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, & qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudroient que Dieu les gouvernât par la raison; & Dieu leur répond, Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci: qu'étant d'aussi foibles & d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges & les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères & ses impénétrables conseils: que si c'étoit par la raison que nous fussions conduits, ce ne seroit point

précisement à sa divine parole que nous nous soumettrions, mais qu'avec cette raison qui nous serviroit de guide, nous jugerions de sa parole même, & nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui ; ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc, dit un sage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de sa part & qu'on m'ordonne de croire ? Hé, qui vous auroit donné ce droit? & pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu & de l'Eglise de Dieu, lorsque tous les jours & en mille sujets, vous croyez de simples hommes, sans caractère & sans autorité, sur leur seule parole ? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues, & dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des sçavans ? Il est étrange, dit saint Hilaire, que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas sçavoir la plûpart des secrets de la nature, & qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu & des points de la religion que nous fassions paroître une ignorance présomptueuse & pleine d'orgueil.

X. Nous sçavons en quels abysmes cette

dangereuse présomption & cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques & leurs sectateurs; nous sçavons à quelles extrémités & à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs Peres, déchirer le sein de leur Mere qui est l'Eglise, être séparés de la communion de leurs Freres qui sont les fidéles, passer pour des anathêmes dans le monde, voir le trouble & la confusion qu'ils causoient, que de se relâcher d'un sentiment erroné & nouveau, dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pû dire une fois, Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, & je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté: s'ils avoient pû, dis-je, parler de la sorte, & agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêté? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Eglise en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, & eux-mêmes ils s'en seroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite & d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier & se soumettre; & l'esprit d'orgueil qui les dominoit, n'a pû supporter la moindre sujettion, ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre, que celui de l'apostasie & de l'infidélité.

XI. C'eſt celui qu'ont pris Luther & Calvin. Ils n'ont pû ſe réſoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremiſe des hommes; & afin de ſecouer ce joug, ils ont ſubſtitué à l'Egliſe un eſprit particulier, par qui ils prétendoient être inſtruits de tout, & ſans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Iſraëlites dans le déſert, demandoient à Moyſe que Dieu ne leur parlât point, mais que Moyſe ſon miniſtre & ſon interpréte leur parlât lui-même & lui ſeul : ceux-ci par une infidélité toute oppoſée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, & ont proteſté qu'ils n'écouteroient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Egliſe juge de leur foi, ils ſe ſont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Egliſe. Ils lui ont diſputé ſon pouvoir, ils ont blâmé ſa conduite, ils ont rejetté ſes arrêts & ſes définitions, ils ont cherché à la détruire, & employé tous leurs artifices & tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence & un certain reſpect pour ſes oracles. Tant qu'ils ont crû qu'il étoit de leur intérêt de ne ſe pas encore ſoulever ouvertement contre elle & d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles proteſtations d'un attachement

inviolable & d'une pleine soumission. Tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, & de lui faire approuver, ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, & n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du saint Esprit & ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer & de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachoient dans le cœur, a éclaté. Elle a jugé, & ils se sont récriés contre les jugemens qu'elle portoit; elle les a menacés de ses anathêmes, & ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, & ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther. Les Prélats de l'Eglise le condamnoient, & il les traitoit d'ignorans. Le chef de l'Eglise prononçoit contre lui, & il répondoit que c'étoit un juge mal informé. On assembloit un Concile où il avoit appellé, & où tout le corps de l'Eglise étoit réuni : mais parce que ce Concile n'entroit pas dans ses sentimens, il lui sembloit pitoyable; & lui seul, il se tenoit plus habile que tous les Pasteurs & que tous les Docteurs. Falloit-il donc pour le convaincre qu'un Ange vînt du ciel? Un Ange descendu du ciel ne con-

vaincroit pas un esprit opiniâtre & enflé d'orgueuil.

XIII. Ce qu'il y a de bisarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même tems qu'ils renonçoient à la vraie Eglise, & qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un phantôme d'Eglise pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un phantôme d'Eglise : car quel phantôme qu'une Eglise qui ne leur parloit point, qui ne les reprenoit point, qui ne les gênoit en rien, & qui leur laissoit la liberté de tout croire & de tout dire ? Quel phantôme qu'une Eglise invisible, qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, & qui demeuroit renfermée dans le cœur des prétendus fidéles, sans se produire au dehors ? Idées chimériques, où par un orgueil insupportable ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible, qui les tînt sous sa domination, & qui fût la régle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains & orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité & de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, & qu'une gloire mal entendue les empêche de

rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse & aussi insoutenable que la premiere. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisiéme aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi par un enchaînement d'erreurs, qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espéce de labyrinthe où ils demeurent. On les y poursuit; mais à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités & tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison, que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien sçû leur répondre, & qu'ils en ont remporté une entiere victoire. On les renverseroit mille fois, on les accableroit de preuves, on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendroit. Dieu de sa part les abandonne à leur aveuglement & à leur endurcissement. Ils y vivent, & ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen, & souvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni

en raisonnement avec eux, mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un dégré d'humilité qu'on leur feroit acquérir, seroit plus efficace que les plus longues & les plus sçavantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir cette humilité de la foi ; & si vous l'avez, conservez-la bien. Ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matieres de la religion, & de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens. Jugez-vous vous-même, & demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions ? & où aurois-je puisé les lumieres pour cela nécessaires ? Ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur ? & dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil & de vanité, que de raison & de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, & que je déplore un abus qui croît tous les jours, & qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît, sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avoit parlé comme d'une

foi ſubtile, d'une foi curieuſe, d'une foi ſçavante, d'une foi de diſpute & de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu & de quoi nous féliciter, puiſque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageuſement qu'elle les a dans notre ſiécle. Mais quand je viens à conſidérer que ce grand Apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi ſimple, d'une foi ſans artifice, d'une foi qui n'a de raiſonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de perſonnes, qui portent néanmoins le nom de fidéles, & qui ſe diſent enfans de l'Egliſe. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinemens, ni plus de conteſtations ſur la foi, & jamais auſſi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu juſques à préſent ſur les hérétiques. Ils nous ont égalés en tout le reſte, & quelquefois même en certaines choſes ils nous ont ſurpaſſés. Ils ont eû l'érudition & la ſcience, ils ont eû la fineſſe & la pénétration de l'eſprit, ils ont eû la grace & la politeſſe du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, ſévères dans leur morale, & pluſieurs ont paſſé parmi eux pour des Saints : mais ce qu'ils n'ont jamais eû, c'eſt l'humilité de la foi. A cet

écueil, ils ont tous échoué. A cette pierre de touche, on a distingué l'or pur, du faux or. Avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées. Leur pénétration & leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les ames crédules à qui ils imposoient. Leur langage poli & affecté n'a été que déguisement; leur morale sévère, qu'apparence fastueuse; & leur sainteté, qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires: lisez-les, & vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moyse & les Prophétes*: c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, & qu'elle me suffit. Je sçais où elle est, cette Eglise; je sçais par quelle succession depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jesus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous; je sçais où nos Peres l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé, & avec quel respect & quelle obéissance ils l'ont écoutée. Je m'en tiens

Luc. c. 16.

là, & c'eſt aſſez pour moi. Quel repos intérieur & quelle paix de l'ame ne ſe procure-t-on point par une telle ſoumiſſion? C'eſt même alors que Dieu content de nous voir ſoumis & dociles, nous découvre plus clairement ſes vérités. Quoi qu'il en ſoit, je me ſouviens de l'avis que donnoit ſaint Jérôme à une Vierge dont il étoit le pere en Jeſus-Chriſt & le directeur. Penſez-y vous-même, & ſouvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce ſaint Docteur, par lesquelles je finis. *Attachez-vous à la ſoi du ſaint Pape Innocent, qui dans la chaire apoſtolique eſt le ſucceſſeur du bienheureux Anaſtaſe; & quelque ſpirituelle, quelque intelligente que vous puiſſiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, & rejettez-la.*

Hieron.





INSTRUCTION
SUR
LA PRUDENCE DU SALUT.

I. L'Affaire du salut eſt d'une telle conſéquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions : & la ſageſſe chrétienne conſiſte à bien conduire cette grande affaire; à ne la riſquer jamais volontairement, pour quoi que ce ſoit, ni en quoi que ce ſoit; à juger de toutes les autres affaires, à les meſurer & à les régler, ſelon le rapport qu'elles ont avec celle-ci; à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réuſſir, mais à y employer toujours, autant qu'il eſt poſſible, les plus propres, les plus aſſurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du ſalut; & ſi cette expreſſion n'eſt pas tout-à-fait juſte, ce que je veux vous faire entendre, n'en eſt ni moins vrai, ni

Cette Inſtruction regarde un homme du monde employé dans un miniſtère important.

moins important. Car je prétends vous faire ici reconnoître & déplorer votre aveuglement, & celui de tant d'autres, qui comme vous, ne vérifient que trop par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'Evangile de cette semaine : sçavoir, *Que les enfans du siécle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfans de lumiere*, à l'égard de leur salut éternel.

Evangile, du 8. Dimanche après la Pentecôte. Luc. c. 16.

II. N'est-ce pas ce que la plûpart des chrétiens ont à se reprocher ? Mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que vous comparant avec vous même, vous trouverez que vous avez en effet été jusques à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concernoit les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable & tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardoit l'intérêt de votre ame & de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel. Disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusques à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle : vous

ſçavez quel zéle m'anime, & je ſçais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part) de ſorte que vous pourriez dire de vous, que vous êtes tout à la fois, & un ſage mondain, & un inſenſé chrétien. Comment vous juſtifierez-vous auprès du Seigneur ſur une ſi énorme contrariété ? & quand Dieu vous oppoſant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre ?

III. Il me ſemble que je vous traite encore trop doucement, & que n'ayant point eû la prudence du ſalut, je devrois conclure que vous avez été abſolument dépourvû de toute prudence, puiſque ſans la prudence du ſalut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'eſt un langage qui n'eſt que trop ordinaire, & que la corruption du ſiécle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde & qui conduit heureuſement à bout toutes ſes entrepriſes, mais qui du reſte vit dans une négligence entiere des devoirs du chriſtianiſme, & ſemble avoir abandonné l'affaire de ſon ſalut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant ſon ſort : Il eſt vrai, cet homme a de l'eſprit, il a d'excellentes qualités, mais il n'a point de piété. Il eſt judicieux, éclairé, plein de bon ſens; mais pour tout ce qui regarde les choſes de Dieu, il y eſt inſenſi-

ble. Hors ce seul point, c'est un homme d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge; & moi je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, & que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs, comme vous l'êtes, & comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès-là il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais avec un peu de réflexion vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens & de la conduite, à reconnoître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut; un bonheur pour lequel vous avez été créé, & que Dieu vous a marqué comme votre fin derniere, un bonheur au dessus de tout autre bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien & l'assemblage de tous les biens: y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse & de prudence, à croire par la foi ce Royaume céleste où Dieu vous appelle & cette infinie béatitude qu'il vous promet, & à ne l'envisager jamais en tout ce que vous

faites, à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assûrer, à vivre tranquillement & habituellement dans un danger prochain d'en être exclus sans ressource ? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale ? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à dire, que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, & à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, & dans le profond oubli de votre salut où vous avez déja passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard, & agir ainsi est-ce être sage ?

V. Vous me direz que dans toutes vos démarches & dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever & de vous aggrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais, prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistoit à nous proposer une fin : j'ai ajoûté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin & qui doive l'être. Or de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, & ce ne doit point l'être, puis-

qu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un Prince, qui par le droit de sa naissance pourroit aspirer à la plus belle couronne, & qui sans se mettre en peine de l'acquérir, borneroit toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, & se consumeroit pour cela de veilles & de travaux ? Quoique dans ses travaux & dans tous les mouvemens qu'il se donneroit, il eût une fin, qui seroit la possession de ce misérable domaine; & quoique par sa vigilance & par son adresse il arrivât à cette fin & se procurât l'avantage qu'il souhaitoit, le compteriez-vous pour un homme sage ? Loueriez-vous son habileté & son sçavoir-faire ? & ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins & ses prétendus succès, de folies & d'extravagances ? Appliquez cette figure à un chrétien, qui dans tout ce qu'il entreprend & dans tout ce qu'il exécute, n'a en vûe que la vie présente, sans penser à son salut : vous trouverez que le parallele n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présens, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, & même à vous

y avancer, autant qu'il vous peut être convenable ſelon votre naiſſance & votre condition; d'avoir en vûe l'honneur de votre maiſon, la proſpérité de votre famille, la fortune de vos enfans, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de ſoi-même qui ſoit contraire à la véritable ſageſſe, pourvû que vous faſſiez bien la différence de deux ſortes de fins, & que vous mettiez entre l'une & l'autre toute la ſubordination requiſe. Il y a une fin prochaine & particuliere, & il y a une fin derniere & générale. La fin prochaine & particuliere, c'eſt, ſi vous voulez, le gain de ce procès, l'acquiſition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel deſſein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot tout ce qu'on ſe propoſe par rapport à cette vie, & tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin derniere & générale, c'eſt une autre vie que celle-ci, une vie éternelle, c'eſt le ſalut. Voilà ce que vous devez regarder, & ce que vous regardez comme un point eſſentiel de votre religion. Or n'eſt-il pas viſible & inconteſtable, que la fin derniere & générale doit l'emporter ſur toutes les fins prochaines & particulieres; & même que toutes ces fins particulieres & prochaines ne doivent être

considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale qui est la fin derniere. La raison est, que toutes les fins particulieres n'ont qu'un tems, & même bien court, & qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin derniere est le terme, qui ne passe point, & après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. D'où vous devez tirer cette grande régle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire, d'y faire toujours entrer cette prudence du salut pour y examiner deux points d'une extrême importance, premiérement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines & dans la maniere dont vous y agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi & comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut, & y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine & la fin derniere, entre la fin particuliere & la fin générale : par conséquent, c'est pécher contre la sagesse, & en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, & appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre. Tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour premiere maxime de la prudence du salut, de la faire

entrer

entrer par-tout, mais particulierement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puiſſe être nuiſible au ſalut. Peut-être ſerez-vous ſurpris de la diſtinction que je fais, & que je vous porte à conſulter la prudence du ſalut & à l'appeller ſur-tout dans les affaires humaines, comme ſi elle y étoit plus néceſſaire que dans les autres. Elle y eſt en effet d'une plus grande néceſſité, & la preuve en eſt évidente. C'eſt que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin derniere & du ſalut, beaucoup plus de dangers à craindre & à éviter. Pour les affaires ſpirituelles, pour la priere, l'aumône, les œuvres de charité & de pénitence, pour toutes les dévotions & toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait beſoin de conſeil, le beſoin toutefois eſt moins preſſant. Comme ce ſont des œuvres ſaintes d'elles-mêmes, il y a moins de riſque à courir, & par-là moins de précaution à y apporter. Mais où le ſalut eſt plus expoſé & où il ſe trouve des écueils ſans nombre par rapport à la conſcience & à l'éternité, c'eſt dans les affaires du monde, dans les ſociétés du monde, dans les engagemens du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les miniſtères du monde. C'eſt donc

là-même aussi qu'on doit avoir recours à la prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire ; parce que plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde, plus elles tiennent de cet esprit du monde qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, & qu'elles y conduisent plus directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver sans un guide qui nous dirige, & qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assûrance, & celles d'où nous devons nous éloigner. Or ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée & mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous devions agir en chrétiens, c'est-à-dire, en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirér sans cesse, & qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, & en quelque état & quelque condition qu'ils puissent être. Delà vous voyez aisément, qu'il n'y a donc point d'état & de condition, & en chaque

état & chaque condition, point d'occupations ni d'affaires, où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos pensées, toutes nos vûes, tous nos sentimens, toutes nos paroles, toutes nos actions, & pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de chrétiens dont nous sommes revêtus, n'est point limitée : mais comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées & les plus distinguées jusques aux plus viles & aux plus obscures. Tellement que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier & l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince & le monarque; parce que tout cela & tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission; quand l'un vend ou achéte, que l'autre s'applique à son ouvrage; quand

l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince sur le thrône gouverne ses sujets ; disons absolument en tout & quoi qu'on ait à faire, ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvûs, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux loix & aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité & des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille ; ni de s'adresser aux maîtres de l'art & aux gens les plus versés dans les affaires du siécle ; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité & d'honneur : autant en feroit un Païen, & toutes ces régles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes & de mille erreurs ; les maximes du monde & ses coutumes sont souvent très-corrompues ; des amis, des parens s'aveuglent sur nos intérêts, & la complaisance en bien des rencontres, la chair & le sang les engagent à nous flatter ; les maîtres de l'art & les plus habiles dans le manîment des affaires du siécle, ne considerent point les choses, & ne les décident point par rapport à la conscience ; cet honneur, cette probité mondaine dont on se pique, est communément plus spécieuse que

réelle, & n'étant fondée que sur les sentimens de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Evangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle & divine, peut nous fournir des lumieres pures, qui nous découvrent les routes du salut & les égaremens dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure & toute céleste? Elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, & ne nous laisse rien conclure, que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe : Mais cela est-il dans l'ordre de la charité ? Mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice ? Le conseillerois-je à un autre, ou si quelqu'autre se comportoit de même envers moi, le trouverois-je bon? N'aurois-je point de peine à la mort de l'avoir fait? Si dans un moment il falloit paroître au jugement de Dieu, le voudrois-je faire; & en le faisant, ne craindrois-je point pour mon salut? Ces demandes & ces réfléxions salutaires nous ouvrent les yeux, & nous font appercevoir bien des précipices, où nous allions nous jetter en aveugles, & où nous étions sur le point de tomber.

Car la prudence du ſalut nous répond ſur tous ces articles, & nous donne de ſûres & de juſtes déciſions.

X. Souffrez que je me ſerve ici d'une comparaiſon, ou que je vous faſſe part d'une penſée de ſaint Chryſoſtôme, que vous trouverez comme moi très-ſolide & très-judicieuſe. Voyez, dit-il, ce qui ſe paſſe dans les dietes générales & dans les aſſemblées des Etats. Auſſi-tôt qu'elles ſont convoquées, les princes voiſins y envoient des ambaſſadeurs; les princes mêmes les plus éloignés & ceux qui ſemblent devoir moins s'y intéreſſer, y ont des agents & des députés, qu'ils chargent de leurs négociations, & du ſoin de les avertir de toutes les réſolutions qui s'y prennent. Et quoique la diete ſe tienne ſouvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parce qu'il peut arriver que dans le cours des délibérations il naiſſe quelque incident qui les regarde & où leur intérêt ſoit mêlé. Voilà juſtement ce que Dieu fait à notre égard. C'eſt un grand monarque, lequel a par-tout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui ſe traitent, ces intérêts de Dieu ſont en péril. Il y peut recevoir du dommage, & il y en reçoit tous les jours, ſon honneur peut y

être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandemens; & c'est pour cela, reprend saint Chrysostôme, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent & un solliciteur, qui ménage ses droits & qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent ? c'est la conscience, c'est le don d'entendement & de conseil pour discerner le bien & le mal, c'est la prudence du salut. Oui, c'est elle qui de la part de Dieu & au nom de Dieu intervient à tout ce que nous nous proposons & à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y opposer, autant qu'il y va de la cause de Dieu & du salut de notre ame. C'est elle qui nous crie intérieurement & sur mille points que le monde approuve : *Non licet*; ne le fais pas, Dieu le condamne : c'est ambition, c'est avarice, c'est envie, *Matth. c. 14.* c'est animosité, c'est déguisement & supercherie, c'est une molle & criminelle sensualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, & je te cite au tribunal du maître tout-puissant qui s'en tient offensé. Je te le déclare, & je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras, qui sont la perte de ton salut & une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur : d'autant plus à croire, qu'elle est plus fidéle, & qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui regnent dans la plûpart des esprits, & qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes, qui font une espece de partage dans la vie des hommes, & s'imaginent avoir par-là trouvé l'art de concilier toutes choses : qui dans les affaires de Dieu & du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut & de la sagesse de Dieu ; mais que dans les affaires du monde il n'y a point d'autres régles à prendre que les maximes & les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, & pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu & du salut ne sont pas les affaires du monde ; mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut & les affaires de Dieu : & puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu & les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut & selon les vûes de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu & du salut ? On veut qu'un homme, qu'une fem-

me, pratiquent la vertu d'une maniere conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils ayent égard aux engagemens, aux devoirs, aux bienséances du monde, & qu'ils réglent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, & en cela l'on n'est pas tout-à-fait injuste, pourvû qu'on ne passe point les bornes : mais ne seroit-il pas étrange qu'en même tems on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite & le réglement des affaires du monde ? L'extrême difficulté est de sçavoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut & celle du monde. Un homme du siécle a besoin tout à la fois de l'une & de l'autre, étant obligé par sa condition de vivre dans le commerce du monde, & ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion, selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire, pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit ; & la prudence du salut lui est encore plus nécessaire, pour être en état de rendre compte à Dieu de la maniere dont il s'en sera acquitté. La peine encore une fois est de les unir toutes deux & de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, & d'observer dans l'usage qu'on en fait, tout ce que

demande la différence de leur nature, de leur objet, & de leur fin. C'est à quoi les Saints se sont appliqués sans relâche, & ce qui leur faisoit chaque jour redoubler leur vigilance & leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui suit de la premiere, consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Eglise pour être juges des consciences & directeurs du salut des ames, prennent connoissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde & qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingerent-ils en de telles recherches, & que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi je prétends, qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jesus-Christ, parce qu'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience & le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison & de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de Dieu, & à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner & y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser? Cet homme, tout étranger qu'il est,

n'eſt-il pas le lieutenant de Jeſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas en cette qualité qu'il juge, & par conſéquent qu'il a droit de connoître de tout ? Il doit être ſage ; mais ſouvent une partie de ſa ſageſſe eſt d'entrer dans la diſcuſſion de ce qu'il y a de plus intérieur & de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec diſcrétion ; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curioſité, il ſera lui-même jugé de Dieu : mais s'il ne le fait point du tout, il trahira ſon miniſtère. Et à quoi ſe termineroit donc le ſacrement de la pénitence ? Pourqui les lévres du Prêtre ſeroient-elles appellées dans l'Ecriture, le thréſor public & le dépôt de la ſcience du ſalut, s'il n'étoit permis de le conſulter ſur toutes ſortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au ſalut, ou y contribuer ? Mais un directeur, dites-vous, un confeſſeur ne ſe doit mêler que de ce qui appartient à la direction & à la confeſſion. Cela eſt vrai : mais quelles ſont les matieres les plus ordinaires de la confeſſion pour les perſonnes du monde, ſinon les affaires du monde ? D'où naiſſent les doutes, les ſcrupules, les peines de conſcience dans une femme qui craint Dieu & qui veut ſe ſauver : n'eſt-ce pas de tout ce qui compoſe ſa vie la plus commune ? Si le directeur doit

ignorer tout cela, quels enseignemens pourra-t-il lui donner ? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit & ce qu'elle ne doit pas ? Si nous avions deux ames, comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, & l'autre pour les choses de Dieu, & qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devroient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction : mais n'ayant qu'une même ame & pour le monde & pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite & à son jugement, soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un & l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un & l'autre, & se damner. J'insiste sur ce point dans la vûe de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, & que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, & qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui, & pour les examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siécle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux suc-

tès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concèrtées selon le monde, & très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde & des traits de sagesse, qui me faisoient pitié, &, si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fonds & à en démêler les ressorts, parce que je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc encore une fois que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, & que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'ame peut être blessée; & qui sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentimens. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille: mais dès que Dieu vous l'aura adressé, & que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises & toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, & ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera appercevoir. En matiere de salut, c'est une souveraine pru-

dence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette premiere régle, de la faire entrer par-tout, pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, & en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut & profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, & ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes, peuvent être sanctifiées, & vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, & qu'elles tendent vers lui directement: mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde sont tout au plus des soins indifférens, & que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de vo-

tre fin derniere, bien loin d'être capables de vous en approcher & de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siécle, & en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; & toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, & d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, & que nous agissions, mais les uns d'une façon, & les autres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, & plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, & même les plus humaines, sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, & qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récom-

pense dans l'éternité que ce qui est saint. Ainsi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnoissant la volonté de Dieu, & vous y appliquant par ce motif & en cette vûe.

XIV. Ce n'est pas tout. Dans le soin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à essuyer? Combien de chagrins à dévorer? Combien d'incidens fâcheux & de contretems, combien de traverses à supporter? En combien de rencontres faut-il se faire violence, se gêner, se surmonter, prendre sur soi? Tel dans un ministère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occasions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la soumission aux ordres du ciel, la mortification de ses désirs & la mortification même de ses sens, que n'en ont les religieux les plus austères. Ce n'est point là un paradoxe, & peut-être n'êtes-vous que trop instruit par vous-même de ce que je dis. Or tout cela, ce sont des moyens de salut que vous avez dans les mains, & que vous fournissent les affaires dont vous êtes occupé; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif surnaturel & chrétien, peut être au jugement de Dieu d'un très-grand prix. Combien d'autres par la même voie, non-seulement se sont sauvés, mais sont par-

venus à la plus ſublime ſainteté ?

XV. Voilà quelle eſt la principale attention de la prudence du ſalut. Elle cherche à profiter de tout pour le ſalut, parce qu'elle ſçait que toutes choſes, hors le péché, peuvent ſervir au ſalut. Au lieu que les mondains, plongés & comme abyſmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une maniere toute naturelle, & par-là laiſſent échapper des thréſors de graces & de mérites dont ils pourroient s'enrichir : un chrétien éclairé de la prudence évangélique, prend des idées ſupérieures, s'éleve au-deſſus de la nature, ne pert point Dieu de vûe, & travaillant dans le tems & aux affaires du tems préſent, porte tous ſes regards vers l'éternité. De cette ſorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres, lui vaut au centuple ; & dans ſa condition, quelque éloignée qu'elle paroiſſe du Royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir, & de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait conſiſter toute ſa ſageſſe à ne pas manquer une occaſion de ſe pouſſer aux honneurs du monde ; le riche intéreſſé met toute la ſienne à groſſir ſes revenus, & à amplifier ſes domaines : mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, & que mon zéle pour vous me fait ſouhaiter avec ardeur que vous ſoyez, ne connoît

point d'autre ſageſſe, que d'aſpirer par toutes les voies qui ſe préſentent, à une gloire immortelle, d'amaſſer chaque jour des richeſſes qui ne périront jamais.

XVI. Je ne ceſſerai donc point, & par le devoir de ma profeſſion, & par l'attachement très-reſpectueux que j'ai pour votre perſonne, de vous faire la même exhortation que faiſoit un Prophéte au peuple

Baruc. c. 2. d'Iſraël : *Apprenez où eſt la prudence, où eſt le conſeil, où eſt la force de l'entendement.* Je ſerois bien téméraire; ſi j'entreprenois de vous apprendre où eſt la prudence du monde : vous me feriez là-deſſus des leçons, & ce ſeroit à moi de vous conſulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la ſageſſe humaine & dans la ſcience du monde, ſont communément les moins habiles dans la ſcience du ſalut. Or vous ne pouvez plus douter que cette ſcience du ſalut ne ſoit néanmoins la véritable prudence. Ainſi j'oſe vous redire : faites une étude ſérieuſe de cette ſolide & droite prudence. Mais où la trouverez-vous? Elle n'eſt guère connue dans les Cours des Princes ni dans les plus hauts rangs, & je me ſouviens ſur cela d'un beau trait de l'Ecriture : il eſt re-

Pſ. 104. marquable. Le Roi prophéte parlant du patriarche Joſeph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir abſolu & une intendance géné-

rale dans tout ſon empire ; & pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur? Pluſieurs conſidérations l'y engagerent : mais entre les autres, ce fut afin que Joſeph donnât des régles de prudence aux Grands de ſa Cour, & qu'il enſeignât la ſageſſe à ſes miniſtres d'Etat. Le moyen que cela pût être, demande ſaint Chryſoſtôme ? A peine Joſeph avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans : c'étoit un jeune homme ſans expérience des choſes du monde ; qui n'avoit eû juſques-là d'autre emploi, que de garder des troupeaux ; qui tiré par violence de la maiſon de ſon pere, s'étoit vû réduit à la condition d'eſclave ; qui tout récemment avoit été confiné dans une priſon, & ne faiſoit encore que d'en ſortir ; qui ſe trouvoit tout nouveau en Egypte, & n'en ſçavoit ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les miniſtres de Pharaon étoient des vieillards conſommés dans les affaires, & formés par un long uſage. Cependant il faut qu'ils deviennent les diſciples de Joſeph, & que ce ſoit lui qui les dreſſe & qui les inſtruiſe. Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Il eſt aiſé, répond ſaint Chryſoſtôme, de découvrir ce myſtère. C'eſt que les Princes & les miniſtres de la Cour de Pharaon étoient des idolâtres, & n'avoient point encore adoré ni ſervi le vrai Dieu. C'étoient de grands hommes ſe-

Ut erudiret principes ejus, & ſenes ejus prudentiam doceret.

lon le monde, il eſt vrai : ils entendoient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens ; ils maintenoient dans tout ſon luſtre & faiſoient fleurir l'autorité royale, je le veux ; ils mettoient dans les finances & dans le commerce un ordre admirable, j'y conſens ; & qu'on leur attribue mille autres qualités, je ne conteſterai pas ſur une ſeule, & je les reconnoîtrai toutes. Mais que leur manquoit-il ? l'eſprit de religion ; le culte de Dieu, la connoiſſance du ſalut & le zéle d'y parvenir. Sans cela toute leur prudence portoit à faux, & étoit auſſi vaine que les principes ſur leſquels ils l'établiſſoient. Il n'y avoit que Joſeph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées ; & plût au ciel qu'il y eût dans toutes les Cours des Rois de pareils Docteurs, & qu'on voulût les écouter !

XVII. Le déſordre qui perd tout, c'eſt qu'on n'écoute que la prudence du monde. Deſordre plus ordinaire dans la grandeur & l'éclat des premieres conditions ; mais du reſte, déſordre preſque univerſel. A bien juger des choſes, quelque apparence qu'on ait de religion, & quelque profeſſion qu'on en faſſe, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuſe fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la ſeule prudence du

monde, les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule & de foiblesse. Car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien & sage selon l'Evangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, & qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, & l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner & à délibérer avec des païens & des infidéles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords & toutes ses précautions : mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens; & que des gens qui professent la même foi que lui, & qui prétendent au même salut soient surpris de lui entendre alléguer ce salut & cette foi contre les principes de la politique humaine & contre les manieres du monde. De-là vient que pour s'attacher régulierement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté

d'ame & d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sçais que vous avez l'un & l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu; & comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé & où vos vûes ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, & ses jugemens ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir. Mais cette fermeté infléxible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois par dérision & en se réjoüissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions. Attendez la fin : c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces ames si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siécle trouvent bien à rabbattre de cette sagesse dont ils se paroient & dont ils étoient si fiers, quand la mort arrive, & qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur & n'est comptée pour rien! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement & honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eû à traiter avec les hommes; mais de quel usage leur sera-t-elle

pour ſe démêler heureuſement & avantageuſement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu ? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de juſtifier devant ſon tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une ſentence de ſalut ou de damnation. Il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de reſſorts ſecrets à faire joüer, d'eſprits à ménager. D'un ſeul rayon, la lumiere divine diſſipera toutes ces fauſſes lueurs d'une raiſon bornée, & d'une ſageſſe qui les aveugloit & les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit & les conduiſoit. A ce grand jour, à cette revélation, qui tout-à-coup leur découvrira toute leur folie paſſée & toute leur misère préſente, que penſeront ces Philoſophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion ? C'eſt ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir. Si même je me hazardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils ? quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du reméde, y aura-t-il pour eux quelque reſſource ?

XIX. Ces réflexions ſont terribles, & méritent aſſûrément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous, ce qu'on nous dit tous les jours, que la diſſipation du monde & ſes mouvemens effacent ces ſortes de

pensées, & empêchent que la plûpart ne s'en occupent : mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde & que ses mouvemens renversent l'esprit à la plûpart des gens du monde. Car en vérité qu'appellez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un, de sçavoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut, que la possession de ce bien unique & souverain dépendra du soin que nous aurons eû de le rechercher dans la vie & de nous y préparer, que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini & nous y précipitera : que peut-on, dis-je, appeller égarement & même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, & de le négliger, & de n'en être aucunement en peine, & de l'abandonner au hasard, & de n'y tourner jamais ses vûes, & de n'examiner jamais ce qui en sera & ce qui n'en sera pas, comme si c'étoit une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu & cette menace qu'il nous fait par son Apôtre : *Je prendrai toute la sagesse des sages, & je détruirai toute la prudence des prudens?* Il permet que des hommes, d'ailleurs pleins de raison, & du meilleur

meilleur conſeil en toutes les autres affaires, ceſſent d'être raiſonnables & deviennent incapables de tout conſeil dans l'affaire de leur ſalut.

XX. Vous ne ſerez pas de ce nombre, ainſi que je l'eſpère & que je le demande ſouvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, & vous conſidérerez ſérieuſement tout ce que je viens de vous marquer. Vous ſerez toujours, comme vous l'avez été juſqu'à ce jour, ſage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, ſage pour les affaires domeſtiques de votre maiſon; mais vous le ſerez encore plus pour votre ame & pour l'affaire de votre ſalut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, & de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſible : mais il me ſéroit bien douloureux, qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talens, & à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans ſon affaire capitale, lorſqu'il a tant de vigilance & de circonſpection dans des affaires, ou qui ne le touchent en aucune ſorte, ou qui ne ſont pour lui que d'une très-petite conſéquence, en comparaiſon de celle qu'il laiſſe perdre. Mon miniſtère m'engage à m'employer au ſalut des ames. Je dois être ſenſible à

leur perte par le ſentiment d'une charité commune, & fût-ce l'ame du dernier des hommes & même l'ame de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la ſauver. Concluez de-là ce que me cauſeroit de regrets & de ſenſibilité, la perte d'une ame, qui par tant d'endroits & tant de raiſons particulieres me doit être auſſi chère que la vôtre. Je vous conjure donc par l'amitié, ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la conſolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien & à votre intérêt le plus précieux, qui eſt le ſalut. Vous avez ſans ceſſe autour de vous une foule de gens, qui vous ſollicitent pour d'autres graces qu'ils veulent obtenir : ce ne ſont point là celles que je vous demande. Diſpenſez-les comme il vous plaira, & à qui il vous plaira : mais accordez-moi ce que je déſire ſi ardemment, & ſur quoi je ne craindrai point de vous preſſer juſqu'à l'importunité, ſçavoir, que votre premier ſoin ſoit votre ſalut. Dans ces autres graces pour leſquelles on s'empreſſe tant auprès de vous, chacun ne penſe qu'à ſoi-même & ne cherche que ſoi-même : mais dans la grace que je ſouhaite & que j'attends de votre religion, je ne penſe qu'à vous, ni je ne cherche que vous.



INSTRUCTION
SUR
LE CHOIX
D'UN
ÉTAT DE VIE.

Cette Instruction regarde une jeune personne de qualité.

DANS l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie ; & rien n'est plus nécessaire pour vous, que de bien connoître l'importance de ce choix & les régles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, & je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, & aussi digne de votre piété & de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans

l'enfer, qui feroient maintenant des Saints, s'ils avoient embraffé, par exemple, l'état religieux ? Et combien y a-t-il de Saints dans le ciel, qui feroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde ? Voilà ce qui s'appelle le fecret de la prédeftination, lequel roule principalement fur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire fi importante. Car que feroit-ce, fi vous veniez à vous y tromper, & à prendre une autre voie, que celle où Dieu vous a préparé des graces pour faire votre falut ?

II. Ce qu'il y a de plus effentiel dans le choix d'un état, eft de n'y entrer jamais fans vocation, c'eft-à-dire, fans y être appellé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de difpofer de vous-même, pour choifir felon votre gré, tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y fommes, c'eft à lui de nous parler felon les vûes & felon les deffeins de fa providence ; & fi, au préjudice d'une obligation fi fainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-là il eft en droit de nous y délaiffer, & de ne nous plus accorder cette protection fpéciale, dont il favorife les juftes. Or quel malheur fi cela vous arrivoit jamais, & fi vous

pouviez un jour vous reprocher, que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée ! Quand vous seriez alors sur le premier thrône du monde, quand vous seriez Reine & Souveraine, vous devriez plaindre votre sort, & le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant, voilà le désordre, & tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissemens de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu ; & la derniere chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, & si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, & où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on ? à considérer s'il y a de part & d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance & de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle fera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'eſt point contraire à la ſageſſe évangélique, pourvû qu'elle lui ſoit ſubordonnée. Mais l'abus eſt de n'écouter que cette prudence du ſiécle, de ne ſe conduire que par les principes du ſiécle, de ne regarder les choſes que par rapport au ſiécle, & de ne s'y déterminer qu'autant que les conſidérations du ſiécle nous y portent. Car c'eſt faire à Dieu le même outrage & la même injuſtice, que feroit à ſon maître un ſerviteur, qui voudroit ſe rendre indépendant, ou qui n'agiroit que ſous les ordres & ſous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde, qui puiſſent raiſonnablement ſe flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par-là, que les divers états qui compoſent ce que nous appellons le monde, ne ſoient pas en général de la vocation de Dieu. C'eſt lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui par ſon infinie ſageſſe les a diſpoſés & arrangés. Or il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la ſorte, pour vouloir qu'ils demeurent vuides & ſans ſujets qui les rempliſſent. D'où il faut néceſſairement conclure, qu'entre les hommes, il y en a, & un grand nombre, qu'il a fait naître

pour ces états & qu'il y a appellés. Tellement que ce seroit une erreur grossiere de croire, que d'être engagé dans le monde, ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde, & qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime & sainte. Le monde, par l'opération du saint Esprit & de sa grace, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, & fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée & que je reprends, n'en est pas moins vraie, sçavoir qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement & prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car pour avoir cette assurance raisonnable & prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pû être appellé de Dieu : il faut de plus que je sçache en particulier & autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet dans sa prédestination éternelle m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle, n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris, pour découvrir,

ſelon qu'il m'étoit poſſible, ce que Dieu vouloit de moi. Or il eſt évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul ſoin, nul moyen. D'où il s'enſuit qu'ils n'ont donc nulle raiſon de juger, que l'état auquel ils ſe trouvent attachés, ſoit réellement celui que Dieu, dans ſes décrets adorables, leur avoit aſſigné. Car de ſe répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire ſi périlleuſe; que ſans qu'ils ſe ſoient mis en peine d'apprendre ſes volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inſpirer; qu'il ne les aura pas laiſſé là-deſſus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce ſeroit une préſomption mille fois condamnée par la parole de Dieu-même & par les ſacrés oracles de l'Ecriture. Ainſi ils n'ont rien de ſolide ſur quoi ils puiſſent appuyer leur confiance; & je dis de plus qu'ils ont au contraire tout ſujet de craindre l'accompliſſement des menaces du Seigneur, qui nous a ſi hautement & ſi ſouvent avertis, qu'il confondroit la fauſſe ſageſſe du monde, & qu'il l'abandonneroit à ſes vûes trompeuſes & à ſon ſens perverti.

VI. Vous voulez préſentement ſçavoir ce que vous devez faire pour connoître les vûes de Dieu ſur vous, & quelle eſt votre vocation. C'eſt ce que je vais vous expli-

quer, & ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de régles, & que je vous prie d'observer avec une entiere fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu; & le troisiéme, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage & chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, & vous rendre attentive à cette voie secrete par laquelle il a coutume de parler à ses élûs. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumieres & à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré, que la priere. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez, vous prosterner devant lui, & lui dire comme Samuël: Parlez, Seigneur, & découvrez-moi vous même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, & à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, & quelque opposé qu'il soit à mes inclinations,

du moment que je comprendrai que c'eſt ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas; & ſans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle eſt, mon Dieu, ma réſolution, & j'eſpère de votre grace que rien ne ſera capable de l'ébranler, ni de la changer. A cette priere vous pourrez
Pſ. 141. encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers vous mon ame.* Le Prophéte ſe ſert là d'une puiſſante raiſon pour toucher le cœur de Dieu, & il ne pouvoit plus ſûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon ame.* En effet, ſi Dieu ne ſouhaite rien plus ardemment que de nous voir ſeconder ſa providence & embraſſer ſes voies, nous les laiſſera-t-il ignorer, & n'aura-t-il nul égard au déſir que nous lui marquons & à la droite intention que nous avons de les ſuivre? Ce qui achevera enfin de l'intéreſſer en votre faveur & de le diſpoſer à vous accorder votre demande, ce ſera d'y joindre quelques dévotions particulieres & quelques bonnes œuvres, ſur-tout l'uſage de la communion, & même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, ſelon ſaint Paul, les victimes & les ſacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce

premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, & ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes ; & souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi dans l'ancienne loi les Prophétes étoient-ils appellés *voyans*, & c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions & tous les éclaircissemens nécessaires. Or par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premiérement, & dans le sens le plus ordinaire & le plus propre, ce sont les Prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs & les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, & à qui vous exposiez avec simplicité & avec candeur toutes vos vûes, toutes vos pensées, toutes les bonnes & mauvaises dispositions de votre ame. Proposez-lui vos doutes ; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien ; & quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, & répondez-lui avec

l'humilité d'un enfant. Sur-tout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, & demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, & non point à celui qui pourroit vous être plus agréable selon la nature & selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture & cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, & que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, & où vous pourrez vous en tenir. Mais en second lieu, vous devez de plus compter parmi les ministres de Dieu, le pere & la mere dont vous avez reçû la vie. Les peres & les meres sont après Dieu & selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfans; & ce seroit une indépendance condamnable, plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un pere & d'une mere, trop préoccupés de l'esprit du monde, & qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disoient les Apôtres : *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu?* Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y

Act. c. 4.

déférer même lorſqu'on n'en a point de plus fortes à y oppoſer; enfin, ſoit que l'on condeſcende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de ſon ſalut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une ſoumiſſion filiale & du reſpect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reſte de vous conſulter, &, ſelon le mot de ſaint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le diſcernement & la raiſon, qu'afin que nous nous en ſervions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particuliérement en celles qui nous ſont d'une auſſi grande conſéquence, que l'eſt le choix de notre état. Examinez donc ſans vous flatter, quel eſt de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aiſément votre ſalut, celui auquel vous êtes plus propre eû égard aux qualités de votre eſprit & de votre cœur. Car il ſe peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre ſe ſauveroit, & qu'au contraire vous vous ſauverez où un autre ſe perdroit. Quoi qu'il en ſoit, ſouvenez-vous toujours que toute votre délibération doit ſe rapporter au ſalut, comme à votre unique fin; que vous ne devez juger d'un état, ni l'eſtimer plus que l'autre,

qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut ; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Evangile à Jesus-Christ : *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle?* Car voilà le grand principe que vous devez poser, & d'où vous devez tirer toutes vos conséquences : comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, & je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déja toute déterminée & que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens, & un des plus puissans c'est la condition & l'état. Ainsi de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avois en vûe que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce & agréable dans le monde, c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais encore une fois tout cela n'est point ma fin, & par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or je connois, ou je crois de bonne foi connoître, que je ne pourrai dans nul

Luc. 18. 10.

état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

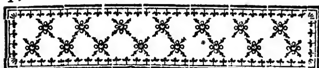
X. Quand vous aurez délibéré de cette maniere avec vous-même, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux régles dont vous devez vous servir, & qui sont de saint Ignace dans le livre de ses exercices. 1. Que voudrois-je conseiller à une autre si elle étoit en ma place, & qu'elle me demandât mon avis : à une autre qui auroit les mêmes inclinations, ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrois-je, & à quel genre de vie la porterois je ? Car quand il s'agit des autres, nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, & par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité & le même zéle que j'aurois pour autrui ? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sçais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirai-je pas à moi-même ? O mon Dieu, dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, & qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche, que sur ce qui concerne le prochain. 2. Entre ces différens états, lequel voudrois-je avoir pris, lorsque je serai à

l'article de la mort. Car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, & que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui ; & voilà sans doute la régle la moins trompeuse & la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or ne seroit-ce pas une extrême folie d'embrasser un état, dont je prévois que j'aurai à me repentir ? O mon Dieu, je vous rends graces de la vûe que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par-là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi si je venois à m'engager dans une condition, qui ne me dût produire à la mort que des sujet de crainte & que des regrets !

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disoit aux premiers fidéles tou-
1. *Cor.* chant le célibat. Ce passage est admirable,
c. 7. & plein de sens & de religion. *Pour ce qui*

est de l'état des Vierges, écrivoit cet Apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer : mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidéle. Je pense donc qu'eû égard aux misères qui nous environnent, & aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je désire*, poursuivoit le même Docteur des Gentils, *c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiétent. Or une femme dans l'état du mariage est occupée des choses qui regardent le monde & du soin de plaire à son époux : au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps & d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage. C'est au Seigneur à s'expliquer, & vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite & par sa vocation.





INSTRUCTION SUR LA COMMUNION.

IL y a trois tems à diſtinguer par rapport à la communion : celui qui la précéde, celui de la communion même, & celui qui la ſuit. Selon cette différence, voici les différens avis que vous devez ſuivre, & qui vous ſerviront de régles pour un ſaint uſage de la divine Euchariſtie.

§. I.
Avis pour le tems qui précéde la Communion.

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus ſainte, & la plus importante action de votre vie, c'eſt de communier; & par conſéquent, qu'il n'y en a aucune, où il ſoit plus dangereux pour vous d'agir par coutume & par habitude; où vos négligences ſoient moins excuſables, & où vous puiſſiez moins eſpérer de Dieu, qu'il ne

s'offenſe pas de vos froideurs & de vos relâchemens.

II. Bien concevoir, que le plus grand crime que vous puiſſiez commettre, c'eſt d'abuſer de ce qu'il y a de plus auguſte & de plus divin dans notre religion; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, & de vous faire un poiſon mortel de ce que Jeſus-Chriſt a établi pour être la nourriture ſpirituelle de votre ame.

III. Etre bien perſuadé que le plus eſſentiel de tous vos devoirs, en qualité de chrétien, eſt de vous mettre en état de communier dignement, & de travailler à purifier votre ame, afin qu'elle puiſſe ſervir de demeure à Jeſus-Chriſt : en vous diſant à vous-même, mais avec bien plus de raiſon que Salomon, *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des Rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de ſaint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc ſoi-même, avant que de manger ce pain céleſte ; car celui qui le mange indignement, mange ſa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le diſcernement qu'il doit faire du corps du Seigneur.* Accomplir, dis-je, mais ſincérement & de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre : enſorte que toutes les fois que vous communiez, vous puiſſiez vous rendre témoi- 1. Cor. c. 11.

gnage que vous vous êtes éprouvé ; & que ſans préſumer, non plus que ſaint Paul, d'être juſtifié pour cela, votre conſcience ne vous reproche rien qui vous puiſſe être un obſtacle, du moins eſſentiel, à ce Sacrement : c'eſt-à dire, que vous ne la ſentiez chargée d'aucun péché mortel ; car c'eſt en quoi le Concile de Trente fait principalement conſiſter cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confeſſion auſſi exacte, auſſi fervente, & auſſi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir ; étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jeſus-Chriſt que pour paroître devant Dieu, & pour ſubir la rigueur de ſon jugement. Cette penſée ſeule ſuffiroit pour ne tomber jamais dans le déſordre des communions ſacriléges, & même, pour n'en faire jamais de tiédes, ni d'imparfaites, celles-ci ſervant bien ſouvent de diſpoſition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de ſoi-même avant que de communier, ne conſiſte pas ſeulement à confeſſer ſon péché, à s'en accuſer, & à le déteſter ; mais à ſortir de l'occaſion où l'on pourroit être de le commettre, à en retran-

cher la cause, à en réparer le scandale : & que tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché, sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette régle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire, la plus conforme, & aux inclinations de Jesus-Christ, & à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi de tous les péchés qui se commettent dans le monde, n'y en a-t-il point, qui ait une opposition plus spéciale à la communion, & qui vous en rende plus indigne, que le péché d'impureté ; parce qu'en déshonorant votre chair, ils déshonore la chair de Jesus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vûe, & faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressoit à Jesus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une Vierge!* Car si, toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point crû lui faire tort de parler ainsi, qu'auroit-il dit d'un impudique, qui dans l'engagement & dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, *Ambr.*

ſelon les Peres, qu'une extenſion ou une ſuite de l'incarnation.

VIII. N'attendre pas juſqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un tems raiſonnable, & y penſer d'autant plutôt, que vos communions ſeroient plus éloignées les unes des autres. Sur-tout la veille d'un ſi ſaint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous ſéparer de toutes les choſes qui pourroient vous diſſiper l'eſprit, comme de certains divertiſſemens & de certaines converſations, dont l'inutilité & la vanité, ſans parler du reſte, ſont plus oppoſées à la ſainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précédent votre communion, à faire de ſaintes lectures, qui vous rempliſſent l'eſprit & le cœur des ſentimens dont vous devez être pénétré ſur un ſi grand ſujet. Le livre du Mémorial de Grenade ſera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulierement des aumônes, qui vous attirent les graces néceſſaires pour communier ſaintement & utilement. Y joindre une petite revûe que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître, ſi depuis votre communion vous avez été plus fidéle à Dieu, & ſi vous avez avancé dans la voie de votre ſalut; & marquer en particulier

les choses où vous vous appercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela-même étant la matiere des principaux actes intérieurs, qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide par ses conseils à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, & en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la derniere conséquence, particulierement aux personnes de la Cour, & à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§. 2.

Avis pour le tems même de la Communion.

I Considérer le jour de votre communion, comme un jour que vous devez entierement & uniquement consacrer à Jesus-Christ; ensorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du saint Esprit, *Ne laissez rien échapper d'un jour sans en profiter.* *Ecclesi.*
C'est-à-dire, qu'aucune partie d'un jour si *c. 14.*
heureux ne soit perdue pour vous, & que

tout ce que vous ferez ce jour-là, se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée, *Voilà le jour que le Seigneur a fait pour moi;* allant à l'Eglise dans ce sentiment, Matth. c. 25. *Voici l'Epoux qui vient, allons au devant de lui;* mais par dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche, & peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la Messe où vous devez communier, avec le même esprit, que vous auriez voulu assister avec les Apôtres, à la derniere céne, où Jesus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des Apôtres, va se renouveller dans vous, & que par le ministère du Prêtre qui vous représente Jesus-Christ, vous allez être participant de la même grace, & recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la Messe, & jusqu'au tems de la communion, dans les affections, ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi, & disant avec l'aveugle-né de l'Evangile : Joan. c. 9. *Oui, Seigneur, je crois.* Je crois que c'est vous-même

vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui étant né pour moi dans une créche, avez voulu mourir pour moi sur la croix; & qui glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espéces adorables. Je le crois, mon Dieu, & je m'en tiens plus assuré, que si je le voyois de mes yeux, parce que mes yeux me pourroient tromper, & que votre parole est infaillible. Quoique mes sens & ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens & à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la foi; & s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grace, Seigneur, je les souffrirois plutôt que de démentir sur ce point ma créance & ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi. Car puisque c'est Jesus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain & à votre Dieu; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de S. Augustin, ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premiérement adorée. Ainsi, pendant que le Prêtre célébre, mais particulié-

rement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit & de cœur ces paroles de saint Thomas, *Mon Seigneur & mon Dieu :* adorant Jesus-Christ sur l'Autel, comme les Mages l'adorérent dans l'étable de Bethléem ; & lui protestant avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zéle & de vénération pour lui.

Joan. c. 20.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute Majesté, daigne bien descendre du ciel pour vous visiter ; disant avec bien plus de sujet que la mere de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçût la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur, que mon Seigneur & mon Dieu veuille venir à moi ?* Où comme le Centenier ; *Ah ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Ou comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire ?* Et qui suis-je, moi pécheur, moi ver de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre table, pour y manger le pain des Anges, & pour y être nourri de votre chair divine ?

Luc. c. 1. *Matth. c. 8.* *Job. c. 7.*

VI. D'une humble confiance : car si Jesus-Christ se plaît, & se tient même hono-

té, que l'on se confie en lui, c'est particuliérement dans ce mystère, où lui-même sans réserve se communique à nous. Or s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste? Pourroit-il nous refuser quelque chose en même tems qu'il se livre à nous? Vous devez donc considérer l'Eucharistie, comme le thrône de la miséricorde de Jesus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos miseres, vos foiblesses, vos aveuglemens, vos erreurs : sûr que vous devez être de lui, que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il appaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes; d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré; de tiéde, il vous rendra fervent; de charnel & de mondain, il vous changera en homme spirituel & chrétien. Vous approcher, dis-je, de Jesus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie, & sur son infinie bonté. Car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu, le maître de mon cœur? & quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jesus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur, assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret, qui fût un empêchement à toutes les graces que vous me voulez faire ? Ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, & pour vous trahir demain ? Ne vous recevrois-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle ? & au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidéle, n'y venez-vous point avec horreur & avec indignation, comme à un ennemi caché ? Si cela étoit, ah ! je vous dirois comme saint
Luc. Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, par-*
c. 5. *ce que je suis un sacrilége & un impie.* Mais la même confiance que j'ai en vous, me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, & qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jesus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer ; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à notre Seigneur, non-seule-

ment le désir, mais, s'il est possible, l'impatience & l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant comme les Patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue : *Venez, Seigneur, & ne tardez pas davantage.* Venez prendre possession de mon cœur; il est tout prêt, & il ne peut être rempli que de vous. Ou comme le Prophéte Royal dans ce Pseaume qui convient si bien à une ame chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon ame soupire après vous, mon Dieu.* Ps. 39. Ps. 41.

IX. D'une fervente contrition, qui achéve de sanctifier votre ame, & qui la mette dans ce dégré de pureté, où elle doit être pour devenir digne de Jesus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint Roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déja lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché*, afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, & renouvellez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture & de justice*, sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne seroit que mensonge & illu- Ps. 50. Ibid.

ſion. Comme le péché, ô mon Dieu, eſt l'unique choſe qui puiſſe vous déplaire en moi, je le déteſte & l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs ſujet aux châtimens terribles & effroyables, dont votre juſtice le punit, & quand il ne mériteroit point l'enfer, il me ſuffit pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, & qu'il m'empêche que vous ne vous uniſſiez à moi par le ſacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car ſi vous êtes obligé d'aimer Jeſus-Chriſt de tout votre cœur, & de cet amour de préférence qui vous eſt commandé par la loi divine ; beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce ſacrement, qui eſt ſingulièrement & par excellence le ſacrement de ſon amour & de ſa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que dans le moment de la communion, Jeſus Chriſt vous demande comme à ſaint Pierre, *M'aimez-vous ?* & enſuite lui répondre avec la même ferveur que cet Apôtre, *Oui, Seigneur, vous ſçavez que je vous aime.* Mais la proteſtation ſincère que je vous fais aujourd'hui, eſt que je veux vous aimer d'un amour ſolide & effectif, qui ne conſiſte pas ſimplement dans les paroles, mais dans l'accompliſſement de mes devoirs, dans

Joan. c. 21. Ibid.

l'observation exacte de vos commandemens dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, & à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particuliere aux paroles du Prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jesus-Christ, & qu'il vous dira : *Que le corps de notre Seigneur Jesus-Christ garde votre ame jusques dans la vie éternelle.* Paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grace : c'est-à-dire de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie ; mais pour être constamment fidéle à Dieu, & vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jesus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une priere courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jesus-Christ : le conjurant de suppléer par sa grace à tous vos défauts, & de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir ; reconnoissant avec

humilité, que quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§. 3.

Avis pour le tems qui suit la Communion.

I. Sortir de la sainte Table avec un profond respect de la présence de Jesus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, & dont il est vrai de dire dans ce moment-là, que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque tems dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous; & vous considérant vous-même, comme le tabernacle vivant, où réside alors le Saint des Saints. Pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, & pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles : comme si Je-
Ps. 45. sus-Christ vous disoit, *Appliquez-vous à me contempler, & reconnoissez que je suis votre Dieu*, puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

II. Goûter le bonheur & l'avantage que vous avez de posséder Jesus-Christ, qui est votre souverain, & qui par la communion

ſe fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité; vous appliquant ces paroles du Pſeaume, *Goutez & voyez combien le Seigneur eſt doux.* Il eſt glorieux dans le ciel, il eſt tout-puiſſant ſur la terre, il eſt terrible dans les enfers; mais il eſt doux dans ce ſacrement, & la douceur dont il y remplit les ames juſtes, eſt le caractère de ſa divine préſence. Ah! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des ſaintes délices que vous me faites maintenant ſentir, m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles & des plaiſirs du monde, qui ne font qu'empoiſonner mon cœur, & corrompre ma raiſon. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Euchariſtie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes paſſions, qui me font aimer ce que je devrois ſouverainement haïr, & qui me font préférer auſſi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'eſt-à-dire, ce qui contente ma ſenſualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le ſentiment du ſaint vieillard Siméon, lorſque pour comble de ſes déſirs il vit Jeſus-Chriſt entre ſes bras: *C'eſt maintenant, Seigneur, que j'aurai la conſolation de mourir en paix;* puiſque non-ſeulement mes

Pſ. 33.

Luc. c. 2.

yeux vous ont vû, mais que mon ame vous possède ; & que ma chair même est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que
Ps. 84. David pratiquoit si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi.* Car c'est proprement alors qu'il est dans vous ; & si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrétement à votre cœur, pour vous dire bien des choses ausquelles vous ne pensez pas, & que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, & remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une maniere dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi-bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Sa-
I. Reg. c. 3. muël : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.*

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jesus-Christ attend de vous après la

communion, qui est de lui témoigner votre reconnoissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne seroit-ce pas, si remplis de ses dons & de lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment; & ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvoit dans votre ame aucun retour? *Ah! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais; & que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous.* J'ai été un infidéle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat: & puisque le sacrement de votre corps est une véritable Eucharistie, c'est à dire, un sacrement d'action de graces, non-seulement je veux vous marquer par toute la suite de ma vie, combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits & que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir usé envers moi de tant de miséricordes; & par où puis-je reconnoître les obligations excessives que je vous ai, les graces dont vous m'avez comblé, les marques

Psalm. 136.

singulieres de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grace, ne puis-je pas me consoler dans la pensée, que vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois?

V. Faire à Jesus-Christ une oblation entiere de votre personne, lui protestant; qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole: *Celui qui mange ma chair, vivra pour moi.* Que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez. Que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talens de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire: lui assujettissant toutes les puissances de votre ame, en sorte qu'il en soit le maître, & qu'il y regne absolument; & afin que cette oblation ne soit pas vaine, & d'une pure spéculation,

Joan. c. 6.

la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire, que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jesus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singuliere dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous & aucun être créé.

VI. Demander à Jesus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les graces dont vous avez besoin ; le forçant par une aimable & sainte violence à vous les accorder, & lui disant, comme Jacob disoit à l'Ange : *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.* Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des graces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les graces de mon salut, un esprit humble, & un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété & du libertinage, la crainte de vos jugemens, & par dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force & la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la

Genes. c. 32.

corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation & au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de ma chair me tend de tous côtés; pour conserver au milieu des dangers ausquels ma condition m'expose, la liberté & la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis & ce que votre providence m'a fait naître, & être chrétien. Voilà, mon Dieu, les graces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout tems de vous les demander: mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi, & plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous posséde, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers, où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement, & quelque réforme de vie: par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces ré-

ſolutions ſoient plus ſolides, les concevoir en préſence de Jeſus-Chriſt, qui dans le fond de votre cœur les ratifie & les accepte, comme ſi vous lui diſiez : Oui, Seigneur, c'eſt à vous-même que je m'engage, & je veux bien que vous vous éleviez contre moi, ſi les promeſſes que je vous fais, ne ſont ſincères & véritables. *J'ai juré, ô mon Dieu, de garder les ordonnances de votre divine loi.* J'ai juré d'être régulier & plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, &c. J'en ai juré, & c'eſt vous-même que je prends à témoin de ce ſerment, afin que vous le confirmiez, & que votre ſacrement adorable que je viens de recevoir, en ſoit comme le ſceau, qu'il ne me ſoit jamais permis de violer, à moins de paſſer devant vous pour un parjure & pour un anathême.

Pſ. 118.

VIII. Vous exciter à la perſévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme ſaint Paul : *Qui eſt-ce qui pourra déſormais me ſéparer de Jeſus-Chriſt*, après m'être uni à lui ſi étroitement ? Puis, vous répondant avec les paroles du même Apôtre : *Non, je ſuis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la*

Rom. c. 8.

Ibid.

prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abbaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne me séparera jamais de lui. Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connois ma misere & mon néant, & je sçais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberois dans l'abysme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, & de me promettre, que tout inconstant & tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour & dans la possession de votre grace.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint
Galat. c. 2. Paul: *Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jesus-Christ qui vit en moi:* vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jesus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous; c'est-à-dire, qui vous fasse penser, agir & parler, & qu'il

n'y ait rien dans toute votre conduite, qui ne ſoit digne de lui. Car ſi après la communion vous viviez comme auparavant, dans le déſordre d'une vie lâche ou libertine; ſi vos penſées étoient auſſi mondaines, vos paroles auſſi diſſolues, vos actions auſſi déréglées, qu'elles étoient avant que vous euſſiez communié : ce que Salvien diſoit autrefois, ſe vérifieroit dans vous à la lettre, ſçavoir que Jeſus-Chriſt recevroit en vous de la confuſion & de la honte; puiſqu'il lui ſeroit honteux qu'une langue, par exemple, qui a été ſanctifiée par le sacrement de ſon corps, proférât encore des paroles laſcives & impures; qu'un cœur dont il a fait ſa demeure, fût encore rempli de mauvais déſirs.

X. Remarquer, & , s'il eſt poſſible, mettre par écrit après la communion, certains ſentimens plus tendres & plus affectueux, dont vous avez été touché à la ſainte Table : afin que s'il vous arrive enſuite de tomber dans la ſéchereſſe, ou même dans le relâchement & dans la tiédeur, vous puiſſiez vous ranimer par le ſouvenir des choſes qui ont fait alors impreſſion ſur votre eſprit. Car vous profiterez ainſi de l'avis ſalutaire de David, conçû dans ces paroles du Pſeaume : *Les ſaintes penſées*, dont votre cœur a été rempli dans

la communion étant recueillies & conservées, comme autant *de précieuses reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours & que vous les rappellerez.



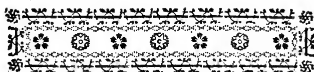


TABLE
DES
EXHORTATIONS
ET
DES INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME,
AVEC
l'Abrégé de chaque Exhortation & de chaque Instruction.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur les faux témoignages rendus contre Jesus-Christ. *Page* 3.

DIVISION. *Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point.* Voila ce qui nous arrive à nous mêmes en tant de médisances que

nous faiſons du prochain. Déſordre de la médiſance en celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable que ces faux accuſateurs qui témoignent contre Jeſus-Chriſt, 1. partie. Déſordre de la médiſance en celui qui l'écoute, & qui ſouvent n'eſt pas moins condamnable que Caïphe & que tout ſon conſeil, qui prêtent ſi volontiers l'oreille aux accuſations formées contre Jeſus-Chriſt. 2. partie p. 3. 5.

I. Partie. Déſordre de la médiſance en celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable, que ces faux accuſateurs qui témoignent contre Jeſus-Chriſt. Ces accuſateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impoſtures, & rien ne nous eſt plus ordinaire dans nos médiſances, que d'y mêler des fauſſetés : car il n'y a guère de médiſances où la vérité ne ſoit bleſſée en quelque maniere Si ce n'eſt pas toujours à l'égard du fond des choſes, c'eſt au moins à l'égard des circonſtances. p. 6. 11. Ces accuſateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'eſprit de ſes Juges, & le faire condamner ; & l'injuſtice de la médiſance eſt de s'attaquer à la réputation d'autrui, & de la détruire dans l'eſtime publique. Injuſtice d'autant plus griéve, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conſerver & à réparer, qui eſt l'honneur. p. 11. 15. Ces accuſateurs du Fils de Dieu n'agiſſoient que par paſſion, & le principe le plus commun de tant de médiſances où l'on ſe porte, n'eſt ce pas une ſecrete paſſion qui nous anime ? C'eſt une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalouſie mortelle, un eſprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démeſurée de parler, une légéreté indiſcréte & ſans réflexion. p. 16. 22.

II. Partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, & qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe & tout son conseil qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jesus-Christ. Ecouter volontairement la médisance & sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser & la fomenter. Or participer à un péché, le favoriser & le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisoit son devoir à l'égard du médisant, & qu'on refusât de l'entendre, il seroit obligé de se taire. p. 22. 29. Voilà néanmoins de quoi on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point auteur de la médisance, on compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain & une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité, & ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrete malignité. p. 29. 36. Préservons-nous donc de la médisance comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jesus-Christ. p. 36. 39.

Exhortation sur le jugement du peuple contre Jesus-Christ en faveur de Barabbas. *Page* 40.

Division. *Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié...... Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans.* Image naturelle du péché & du pécheur qui le commet. Malice du péché, 1.

partie. Peine du péché, 2 partie. L'une & l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées. p. 40. 42.

I. Partie. Malice du péché. Les Juifs renoncent Jesus-Christ, & lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les instances & toutes les remontrances de Pilate. p. 42. 46. Ainsi par le péché sacrifions-nous à nos passions tous les intérêts de Dieu. Car qu'est-ce que le péché ? une préférence refusée à Dieu, & donnée à la créature. On dit comme les Juifs : Otez-moi ce Dieu dont la loi m'importune, & laissez-moi mon plaisir, dont j'ai fait ma divinité. p. 46. 50. Et il ne faut point répondre qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on ne fait point ces réflexions. Car 1. combien de pécheurs les font en effet, & péchent d'une volonté délibérée? 2. Si d'autres péchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance & de leur légéreté dans un sujet qui demandoit toute leur vigilance & toute leur précaution ? p. 50. 53. De tout ceci concluons que l'énormité du péché est aussi grande par proportion, que Dieu est grand & au-dessus de tout être créé. Pour la comprendre toute entiere, il faudroit être en état de comprendre ce que c'est que Dieu. p. 53. 55.

II. Partie. Peine du péché. En conséquence du crime des Juifs, lorsqu'ils renoncerent Jesus-Christ, & qu'ils lui préférerent Barabbas, le sang de cet homme-Dieu est retombé sur eux & sur toute leur postérité. p. 55. 57. De-là tous les maux dont cette malheureuse nation a été affligée, & l'est encore. 1. Ruine temporelle. 2. Aveuglement spirituel. Réprobation éternelle. p. 58. 62. Voilà, dans une comparaison qui n'est que trop juste, à quelles vengeances de la part du ciel & à quels châtimens le péché nous expose. Pour nous en préserver, que nous reste-t il ? contrition, réformation de vie, satisfaction. p. 62. 70.

Exhortation sur la Flagellation de Jesus-Christ. *Page* 71.

DIVISION. *Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller.* Flagellation la plus honteuse & la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jesus-Christ, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, & à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir, 1. partie. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne, 2. partie, p. 71. 73.

I. PARTIE. Flagellation la plus honteuse. Quelle confusion pour un homme Dieu, de paroître devant les Juifs dans l'état où il parut! Qu'a-t-il prétendu par-là? corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, & nous enseigner l'usage que nous devons faire d'une honte raisonnable & utile, pour nous garantir du péché. p. 73. 76. En effet, d'où vient au Fils de Dieu cette confusion qui le jetta dans un si profond accablement? de nos péchés dont il étoit chargé. Mais nous par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. Deux dispositions les plus funestes. p. 76. 80. Pour les corriger, considerons toujours Jesus-Christ. Point de frein plus puissant pour nous arrêter & nous retirer du péché, que cette pensée: Ce péché que je

commets ſans pudeur & ſans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur ſoutien contre le reſpect humain & la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : Toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pû ralentir ſon zéle pour l'honneur de ſon Pere. p. 80. 88.

II. Partie. Flagellation la plus douloureuſe. Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale ſoldateſque, qui le déchira de coups ; & c'eſt en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair. p. 88. 92. La chair de Jeſus-Chriſt étoit une chair innocente, au lieu que la nôtre eſt une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée, que celle de ce Dieu Sauveur ? Auſſi ſaint Paul recommandoit-il ſi ſouvent & ſi fortement aux premiers fidéles de mortifier leur chair. Et c'eſt dans cette mortification de la chair que tous les Saints ont fait conſiſter une partie de leur ſainteté. p. 92. 97. Mais nous raiſonnons, ou du moins nous agiſſons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, eſt d'avoir ſoin de ſon corps, & de lui procurer toutes ſes aiſes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'avec cela on prétend être pénitent, l'on prétend être dévôt, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs & de la doctrine. p. 97. 102.



Exhortation

Exhortation sur le couronnement de Jesus-Christ. *Page* 103.

DIVISION. *Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jesus dans le prétoire, rassemblerent autour de lui toute la cohorte; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre: puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite.* Voila proprement le mystère de la Royauté de Jesus-Christ. Royauté de Jesus-Christ méprisée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les soldats, 1. partie; mais en même tems Royauté reconnue & solidement vérifiée par une secrete disposition de la providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats & de leur impiété, 2. partie. p. 103. 105.

I. PARTIE. Royauté de Jesus-Christ méprisée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les soldats. Par la plus sanglante dérision ils le revêtent d'une robbe de pourpre, ils lui donnent pour sceptre un roseau, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines, & en le saluant comme Roi des Juifs, ils lui crachent au visage, & le meurtrissent de soufflets. p. 105. 108. Or n'est-ce pas ainsi que nous le traitons nous-mêmes? Nous le couronnons, en le reconnoissant pour notre Roi: mais nous le couronnons d'épines; ce sont tant de désordres où nous nous abandonnons. p. 108. 113. De plus nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau: comment cela? par nos inconstances & nos légéretés perpétuelles dans son service. p. 113. 116. Enfin nous le couvrons d'une misérable robbe de pourpre, c'est-à-

dire de nos péchés, plus rouges que l'écarlate, selon la figure du Prophéte, & qui le font rougir lui-même. Mais il aura son tems pour venger sa Royauté flétrie & prophanée. De quelle frayeur serons-nous saisis, quand à son jugement universel nous le verrons environné de gloire? p. 116. 119.

II. PARTIE. Royauté de Jesus-Christ reconnue & solidement vérifiée par une secrete disposition de la providence, qui se sert pour cela de l'insolence même & de l'impiété des soldats. Les choses mêmes par où ils croyoient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, & ont servi à nous en donner l'idée la plus juste. Ils l'ont couronné d'épines; or à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui doit être le Roi, sur-tout des ames souffrantes? p. 120. 124.

Ils lui ont donné pour sceptre un roseau. Rien ne pouvoit mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foiblesse même & par l'infirmité. Avec ce roseau il a soumis toutes les puissances du monde. p. 124. 127. Ils l'ont couvert d'une robbe de pourpre. Etoit il une couleur plus convenable à un Roi, qui devoit former son Royaume sur la terre & l'amplifier par l'effusion du sang? 127. 130. De là concluons ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, & ce que nous devons enfin devenir selon le caractère que nous portons, & les sacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jesus Christ. p. 130. 134.



Exhortation sur Jesus-Christ portant sa croix. *Page* 135.

DIVISION. *Alors ils prirent Jesus & l'emmenerent ; & Jesus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appellé Calvaire.* Apprenons de l'exemple de Jesus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix, c'est-à-dire, toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ, 1. partie. Facilité de porter la croix après Jesus-Christ, 2. partie. p. 135. 136.

I. PARTIE. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ. Il la porta depuis le Prétoire, jusqu'au calvaire, comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bucher où il devoit être immolé. Or selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivoient, *si l'on traite ainsi le bois verd, que fera-t-on du bois sec ?* concluons que si Jesus-Christ notre modéle & notre médiateur a porté la croix, il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jesus-Christ ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu ; mais nous, soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous sommes condamnés par l'Arrêt de Dieu à la porter. Cependant nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant, & nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission. p. 136. 144. Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jesus-Christ, & c'est pour nous le faire entendre, qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre le Sauveur. On verse assez de larmes en con-

ſiderant ſa paſſion ; mais il nous répond comme à ces femmes de Jeruſalem : *Pleurez ſur vous-mêmes.* Pleurez ſur toutes vos ſenſualités. p. 144. 147. Trois ſentimens là-deſſus à prendre : 1. d'une vive douleur ; 2. d'une humble reconnoiſſance ; 3. d'une ferme réſolution. p. 147. 152.

II. PARTIE. Facilité de porter ſa croix après Jeſus-Chriſt. Car ſon exemple eſt ſi puiſſant qu'il doit nous applanir toutes les difficultés, comme l'exemple du chef fait oublier au ſoldat tous les périls. Sans cet exemple de Jeſus-Chriſt ſouffrant, que n'ont pas ſouffert les juſtes de l'ancienne loi, & que n'ont-ils pas voulu ſouffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait ſaint Paul. Quelle ſeroit donc notre lâcheté, après un tel exemple, de fuir encore la croix ? p. 152. 158. D'autant plus que c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt que nous avons à porter, & non point préciſément la nôtre : car il ne nous a pas dit, *Prenez votre joug*, mais *mon joug.* Si ce pauvre Cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet homme-Dieu, eût ſçû que c'étoit la croix de ſon Sauveur, avec quelle ardeur & quelle joie l'eût-il embraſſée ? p. 158. 161. Ajoutez que cette croix de Jeſus-Chriſt, nous ne la portons pas toute entiere, mais qu'il en porte la plus grande partie ; & que nous ne la portons pas ſeuls, mais qu'il la porte avec nous. Or ſoutenus de ſon ſecours & de celui de ſa grace, que ne pouvons-nous pas, & qu'y a-t-il de ſi peſant qui ne nous devienne léger & doux ? p. 161. 167.



Exhortation sur le Crucifiement de Jesus-Christ. *Page* 168.

DIVISION. *Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire, on y crucifia Jesus.* C'est sur la croix & dans la personne de Jesus-Christ, que s'est accomplie cette parole du Prophéte, *La justice & la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite.* Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, 1. partie. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, 2. partie. p. 168. 170.

I. PARTIE. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme il falloit que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvoit satisfaire à un Dieu. Jesus-Christ vrai Dieu & vrai homme est donc venu, & s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres qu'il a satisfait. Car il s'en étoit chargé, & voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances. p. 170. 175 C'est donc cette redoutable justice, qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre & du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son Pere. p. 175. 179. De-là apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant & de sa justice. Car s'il n'a pas épargné son pro-

pre Fils, que fera-t-il de nous & contre nous ? Nous devons ici reconnoître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture & son inflexible équité. p. 179. 184. Quelles vérités, & de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence ! Mais sur-tout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation ! p. 184. 189.

II. Partie. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devoit souffrir & qu'il devoit mourir, mais comment le devoit-il ? dans cette supposition toute gratuite de sa part, sçavoir, qu'il voûlut sauver le monde : car il pouvoit ne le pas vouloir & nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, & qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant & en mourant. Solide Théologie de l'Apôtre saint Paul. p. 189. 194. De-là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître sur la croix. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une promesse de miséricorde ; il donne, & c'est un don de miséricorde : il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui acheve de le consumer, & qui est un sentiment de miséricorde, p. 194. 202. Ainsi nous devons regarder la croix comme le siége de la grace & le trône de la miséricorde divine Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation ? dans le crucifix. p. 202. 207.

Instruction pour le tems de l'Avent.
Page 211.

DANS ce saint tems l'Eglise honore l'Incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper, que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2. combattre parmi les hommes & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. p. 211. 212.

I. Comment Jesus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées & publiées au monde. Or n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son Incarnation? p. 212. 214. C'est là que paroît la miséricorde de Dieu, p. 214. 215. Sa sagesse, p. 215. 216. Sa puissance, 216. 217. Sa justice, p. 217. 219. Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point? p. 219. 222.

II. Comment Jesus-Christ vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre, p. 222. 223. Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçoit sur la terre. Les Idoles des faux Dieux tombent, & les oracles se taisent. p. 223. 224. Il efface les péchés des hommes, & en qualité de victime il présente à Dieu le sacrifice de notre salut, p. 224.

Instruction pour le Tems du Carême. *Page 235.*

Instruction pour l'Octave du Très-saint Sacrement. *Page* 281.

CETTE Octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie, considérée, soit comme Sacrement, soit comme sacrifice, p. 281. 284.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme Sacrement. Ces outrages consistent sur-tout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tiédes, inutiles, que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, & en particulier dans cette Octave, par de saintes communions, p. 284. 287. Approchons de la communion avec humilité & avec amour, avec crainte & avec confiance, avec un profond respect & un désir ardent de nous unir à Jesus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette Octave une amende honorable au Sauveur du monde, & allons à lui avec les mêmes sentimens de repentir que l'enfant prodigue alla à son pere, p. 287. 291.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice, que nous appellons le sacrifice de la Messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal, p. 291. 295. Sur cela les promesses que nous devons faire à Jesus-Christ, & les résolutions où nous devons nous confirmer

cette sainte Mere : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus & les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire, p. 313. 316.

III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie C'est d'abord à la prendre pour notre modéle, & à régler toute notre conduite sur la sienne, p. 316. 319. C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Priere à la Vierge, p. 319. 323.

Instruction sur la Mort. *Page 324.*

LA pensée de se préparer à sa mort, est une grace, p. 324. 325. Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde, p. 325. 326. Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes, p. 326. 327. Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à nous faire négliger les choses de la vie, & les soins temporels dont la providence nous a chargés, p. 327. 328 Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous, p. 328. 329. Jesus-Christ ne nous a pas dit seulement, Préparez-vous quand la mort viendra : mais, Soyez prêts, p. 329. 330. La pensée de la mort est un reméde contre la tiédeur dans les exercices de la religion, p. 330. 331. Enfin elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie, p. 331. 332.



Instruction sur la paix avec le Prochain. *Page* 333.

CETTE matiere regarde sur-tout les Communautés réligieuses ; & elle se réduit à trois points, qui sont 1. l'importance de la paix avec le prochain, 2. les obstacles les plus ordinaires qui la troublent, 3. les moyens les plus propres à la maintenir, p. 333.

I. Importance de la paix avec le prochain. Jesus-Christ quitta ses disciples, la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on sans cette paix travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu, p. 333. 336. Dès que la paix n'est pas dans une Communauté, combien s'y commet-il de péchés ? p. 336. 337 De-là toute la discipline réguliere vient à se renverser, p. 337. 338 Mécontentemens, troubles, scandales qui passent au dehors, p. 338. 339. Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous ? p. 339. 340.

II. Obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain. Ce sont : la diversité des tempéramens & des humeurs, p 340. 342. La diversité des intérêts & des prétentions, p. 342. 344. La diversité des opinions & des sentimens en matiere de doctrine p 344. 345. La diversité des directions & des conduites, p. 345. 346. Enfin les liaisons & les amitiés particulieres, p. 346. 348.

III. Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain. S'accoutumer de bonne-heure à vaincre son humeur, p. 348. 349. Se désister volontairement de toutes ses prétentions dès qu'il y va de la paix, p. 349. 350. Ne s'attacher

point à son propre sens, p 350. 351. Sacrifier même, s'il est nécessaire . sa propre raison, p. 351. 352. Préférer une sage & religieuse simplicité à une envie dangereuse & immodérée de sçavoir, p 352. 353. Mais de tous, le plus efficace & le plus puissant, est la bonne & fréquente communion, puisque le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, p. 353 355.

Instruction sur la Charité. *Page 356.*

DEux choses à considérer dans la charité ; son précepte, & sa pratique.

I. Le précepte & l'obligation de la charité. C'est le commandement de Jesus-Christ p. 357. 358. C'est la marque spécifique & certaine des Chrétiens, p. 358. 359. C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres, p. 359. 360. Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles, p 360. 362. Sans la charité nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel, p. 362. 363. Sans la charité nous marchons dans les ténébres, p. 363. 364. Sans la charité nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité & du prochain, p. 364. 365 Rien au reste de plus exposé que la charité, non seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse, p 365 366.

II. La pratique & les caractères de la charité. Saint Paul nous les a marqués, p. 366. 367. La charité est patiente. p. 367. 368. Elle est pleine de bonté, p. 368 Elle n'est point jalouse, p. 369. 370. Elle n'agit point mal-à-propos, p 370. 371. Elle ne s'enfle point, p. 371. 372. Elle n'est point ambitieuse, p. 372 373. Elle ne cherche point ses intérêts, p. 373. 374. Elle ne s'emporte point,

---

Instruction sur l'Humilité de la Foi.
Page 379.

Instruction sur la Prudence du Salut. *Page* 401.

Instruction sur le choix d'un Etat de vie. *Page* 435.

Instructions sur la Communion.
Page 450.

FIN.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé CLAUDE RIGAUD, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public *les Sermons du Pere Bourdaloüe pour l'Avent & le Carême*, *les Mystères*, *les Panégyriques*, *les Dominicales*, *les Exhortations & la Retraite spirituelle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels Volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons ci-dessus expliqués, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétex-

te que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous, dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres ci-dessus énoncés sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglement de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés

& féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 13. jour du mois de Février, l'an de grace 1721. & de notre Regne le 6. *Signé*, par le Roi en son Conseil. CARPOT. *Et scellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté est écrit : *Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698. numero 755. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 15. Février 1721.*

Signé, DELAULNE, *Syndic.*





